FAUNE-PACA PUBLICATION

N°107 JUIN 2021

Notices biographiques de naturalistes provençaux et étrangers

HORS-SERIE

faune-paca.org

Portail collaboratif de données naturalistes en région Provence-Alpes-Côte d'Azur



Notices biographiques de naturalistes provençaux et étrangers

Mots-clés : Biographie, Naturalistes

Auteur : Walter Belis

Citation : BELIS W. (2021). Notices biographiques de naturalistes provençaux et étrangers. Faune-PACA Publication n°107 : 154 pp.

Remerciements

Ma gratitude va à mon épouse Suzanne Bodson, qui a relu le texte et qui m'a signalé des modifications à apporter.

Sommaire

1. Introduction

La recherche ornithologique à Marseille, la plaque tournante de la région PACA, a été rendue possible grâce à quelques naturalistes et ornithologues qui y sont nés, qui y ont séjourné plus ou moins longtemps ou qui y ont travaillé. Au cours des siècles, certains de nos naturalistes ont révolutionné la science, soit par leurs découvertes, soit par leur collaboration à d'ambitieux projets. Nous verrons que les premiers ornithologues étaient surtout des collectionneurs. Ils se constituaient un cabinet en rassemblant des oiseaux naturalisés et leurs œufs. Certains ont pris la peine de les utiliser pour illustrer leur(s) écrit(s). C'est notamment le cas de Polydore Roux. D'autres ont eu la sagesse et la gentillesse de les céder à leur mort à des musées. C'est le cas de Jean-Baptiste Vérany.

L'étude des articles et des livres relatifs à l'avifaune marseillaise, qui a donné naissance à d'autres publications, nous a incités à nous intéresser de plus près aux principaux acteurs de la Renaissance au XIXe siècle, sans qui ces écrits n'auraient jamais existé. À travers ces biographies, nous verrons surgir l'histoire du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille, du fondateur P. Roux à l'entomologiste et malacologiste Albert Vayssière. Dans ces notices biographiques nous avons d'abord privilégié les scientifiques ayant un rapport plus ou moins direct avec le deuxième port de France. Ensuite, nous avons élargi notre champ d'intérêt vers d'autres horizons.

À un jet de pierre de la cité phocéenne se trouve la réserve naturelle de la Camargue et la plaine caillouteuse de la Crau avec sa biodiversité et son paysage uniques. Toutes les deux se distinguent par leur avifaune particulière. Au XIXe siècle, elles ont été visitées régulièrement par des ornithologues français mais elles faisaient également l'objet de convoitise pour bon nombre d'ornithologues étrangers qui venaient y chercher les espèces rares. John Henry Gurney sera une exception dans son choix géographique, il s'intéressa principalement aux départements du Var et des Alpes-Maritimes. Ce dernier département sera également chouchouté par Collingwood Ingram. Graham Robb constate que l'Angleterre a joué un rôle prépondérant dans le processus de découverte de la France par les étrangers qui traversaient en masse la Manche après la chute de Napoléon, ce qui causa des taux d'échange fort intéressants: "*Les visiteurs britanniques et américains voyageaient le long des routes commerciales comme des commis voyageurs qui n'avaient rien à vendre, et colonisaient également des régions négligées.*"[1] La colonisation proprement dite n'était pas le mobile des ornithologues dont nous étudierons ici les publications. Vers 1815, lorsque le commerce et le tourisme reprirent après un ralentissement de son développement économique entre la Révolution et l'Empire, on vit apparaître davantage d'hôtels dignes de ce nom. Les touristes américains et britanniques ne trouvaient habituellement rien à redire des prix, mais étaient souvent horrifiés par le manque d'hygiène. L'hygiène publique a peu à

---

[1] *Une histoire buissonnière de la France*, Flammarion Paris, 363.

peu été mise en place en France au début du XIXe siècle, grâce à la Société royale de médecine qui, à la fin du XVIIIe siècle, s'intéresse aux épidémies. En 1832, le choléra dévaste la France et les écrits pour s'en protéger sont nombreux. Les pouvoirs publics arrivent à enrayer la maladie peu à peu, mais en 1884, elle se propage de nouveau. Dans le *Murray's Handbook for Travellers*, publié pour la première fois en 1836, on conseillait d'apporter un pain de savon. Les étrangers étaient avertis d'avance : les Provençaux étaient rudes et leur parler incompréhensible :

> "*The characters of the people appears influenced by the fiery sun, and soil which looks as though it never cooled. Their servid temperament knows no control or moderation* [...]. *They are rude in manner, coarse in aspect, and harsh in speech, their patois being unintelligible, even to the French themselves.*"

Ce guide mettait les visiteurs en garde pour le mistral et les moustiques qui hantent la Camargue :

> "*the* Mistral, [...] *it is a most violent, bitterly cold, and drying wind [...]. Another plague of the South of France is the mosquitoes, cousins, or moucherons, which to an inhabitant of the North, unaccustomed to their venomous bite will alone suffice to destroy all pleasure in travelling.*"

Le *Murray's Handbook* renseignait les voyageurs sur les moyens de transport pour se rendre en Provence. De Lyon partaient des bateaux à vapeur :

> "*belonging to several companies start every morning at daybreak from the quai near the Place Bellecour* [...] *except when the fogs are dense in automn, or the river is too high to allow them to pass under thee bridges, or too low, which sometimes happens."*

Les bateaux s'arrêtaient parfois à Valence ou Tournon pour repartir le lendemain au petit matin. De Lyon on pouvait également prendre le train en direction d'Arles, Avignon, Nîmes, Montpellier et Marseille et ensuite il y avait un moyen de transport beaucoup moins confortable, la diligence, pour effectuer la dernière partie du trajet. Il fallait prévoir à peu près 7 heures pour la descente en bateau à vapeur "express" de Lyon jusqu'à Avignon et 10, voire 18 heures pour la remonte. Un tel voyage coûtait 10, 20 ou même 30 francs par personne mais il y avait une alternative, peu alléchante selon le guide:

"*Other boats make the voyage to Avignon.* [...] *The are by no means clean, and are often crowded with merchandise.*"

D'Avignon à Marseille, il y avait une liaison ferroviaire dont la première portion avait été inaugurée en 1847.

À propos de la Camargue, le lecteur trouvait dans le guide touristique le plus populaire en Grande-Bretagne l'information suivante :

"*Even some of the animals which resort to it, the ibis, the pelican, and the flamingo, properly belong to the African continent.* [...] *Here, as in the deserts of Asia and Africa the* mirage *constantly occurs during the heats, transforming the arid plain in appearance into a wide lake.*"

De la Crau, le guide britannique ne mentionne que la plaine caillouteuse que les voyageurs apercevaient du train en se dirigeant vers Saint-Chamas, l'histoire mythologique liée aux origines de la plaine, la végétation, la pauvre agriculture dans les zones irriguées et les moutons en transhumance.

Pour mieux préparer le voyage, ce guide conseillait la lecture de quelques ouvrages qui mettaient principalement l'accent sur l'aspect culturel[2]. Les références sont généralement inexactes ou incomplètes et uniquement Aubin-Louis Millin avait consulté des ouvrages naturalistes pour argumenter et documenter ses conseils et avertissements à l'adresse des lecteurs:

"*Il y a peu de scorpions à Nice ; mais les insectes ailés y sont insupportables : on y est incommodé toute l'année ; c'est surtout en été qu'ils deviennent un véritable fléau*; *toutes les parties du corps sont alors assiégées, sucées, dévorées* [...]. *On ne trouve d'abri que dans le lit, où l'on est entouré d'une cousinière* [...]. *On trouve la tarentule* [Lycosa tarentula narbonensis] *à Nice et dans quelques lieux de Provence; on sait aujourd'hui que les terribles effets qu'on lui attribue sont tout-à-fait imaginaires.*"[3]

Pour beaucoup d'étrangers, l'élément le plus pénible du voyage était l'incontournable visite des cabinets d'aisance. Cabinet d'aisance est une ancienne appellation qui date du début du XIXe siècle et qui désignait les toilettes publiques de Paris. Tout cela n'a tout de même pas empêché les touristes étrangers de venir en grand nombre dans le Sud-Est de la France. L'écrivain américain naturalisé britannique Henry James décrit en 1884 dans son récit de voyage, intitulé *A little tour in France*, comment il tentait de trouver une place dans un coin de wagon de l'express provenant de Marseille le train étant chargé d'Allemands qui occupaient toutes les places près des fenêtres.

Tous ces ornithologues venus d'ailleurs et qui ont laissé des traces de leur séjour à travers leurs écrits, ont droit à un commentaire dans cette contribution. Ils seront traités dans la deuxième partie de cet aperçu. Ce sont très souvent les ornithologues étrangers qui ont ouvert la voie pour l'étude des oiseaux car après la guerre franco-allemande de 1870-1871, l'ornithologie française était devenue muette. En effet, quand on regarde les publications

[2] Millin A.-L.,*Voyage dans les départements du Midi de la France* (1807); Frossard B.D.E., *Tableau pittoresque, scientifique et moral de Nîmes et de ses environs* (1846); Mérimée P., *Notes d'un voyage dans le Midi de la France* (1836) et Hughes H.J., *Itinerary of Provence and the Rhone, made during the year 1819* (1822).
[3] Millin A;-L.,1807.*Voyage dans les départements du Midi de la France*, Imprimerie Royale, Paris, Tome second: 572-573.

ornithologiques qui concernent la région PACA avant 1945[4], on constate que bon nombre d'articles ont été écrits par des ornithologues en visite ou ont été publiés dans des revues britanniques, suisses, allemandes, hollandaises…

Marcel Legendre, qui ne peut que confirmer une remarque formulée en 1901 par John Henry Gurney à propos de la déficience de l'ornithologie française dans son article "On the Ornithology of the Var and the adjacent Districts", écrit en 1933 à ce sujet :

> "*Hélas ! pour nous, la faune ornithologique de notre pays est à revoir complètement, puisque l'ouvrage détaillé qui nous régit encore est le* Degland et Gerbe[5] *de 1867. Pour l'ornithologie moderne, il n' a plus qu'une valeur historique et ne peut être consulté qu'en se servant du* Catalogue des Oiseaux d'Europe[6] *qui est son complément et son supplément. Il est toutefois heureux que M. P. Paris nous ait donné dans la* Faune de France[7]*, le volume des Oiseaux, travail qui fait honneur à l'auteur*."[8]

Legendre poursuit son plaidoyer :

> "*Les ornithologistes français doivent donc sans plus tarder, travailler à l'élaboration d'une grande* Ornithologie française*; et nous devons souhaiter que ce travail soit accompli en prenant comme exemple un des derniers magnifiques ouvrages de la faune anglaise :* A Practicol [*sic*] Handbook of British Birds [1920]."

Legendre avait saisi lui-même le taureau par les cornes et avait composé son propre aperçu bibliographique. En effet, en 1939, Legendre publia dans les *Mémoires de la Société Ornithologique et Mammalogique de France* la bibliographie des Faunes ornithologiques des régions françaises. Il s'agit d'un répertoire des avifaunes régionales ou locales françaises. Cette bibliographie sera complétée en 1941 (*L'Oiseau et la Revue Française d'Ornithologie*, 11 : 49-61 et 119-123). René Ronsil répondra à l'appel lancé par Legendre en publiant, en 1948-1949, une vaste *Bibliographie ornithologique française. Travaux publiés en langue française et en latin en France et dans les colonies françaises de 1473 à 1944*. Yves Muller la complétera jusqu'en 1990 et la suite a été longtemps en préparation mais Muller semble avoir abandonné le projet. Le temps lui manque cruellement.

Au moment où l'ornithologie française stagnait, des Suisses, des Hollandais, des Allemands… fréquentaient la région PACA, observaient et étudiaient l'avifaune, ayant d'abord pris connaissance des publications locales du XIXe siècle. C'est grâce aux ornithologues étrangers que l'ornithologie provençale a connu un essor.

[4] Belis W., Dhermain F., Bayeul-Molzino J., Isenmann P., Olioso G., 2005. *Bibliographie d'ornithologie de Provence et de Corse (1552-2004). Faune & Nature* Vol. 42: 11-25.
[5] *Ornithologie méditerranéenne*, J.B. Baillière et fils, Paris, 2 volumes.
[6] Trouessart, Klincksieck, Paris, 1912.
[7] Paul Lechevalier, Paris, 1921.
[8] *Actes de la réserve zoologique et botanique de Camargue*, 13, 1933: 146-147.

Comme il existait déjà *Les botanistes à Marseille et en Provence du 16e au 19e siècle*[9], nous avons tenté de composer un travail équivalent pour l'ornithologie, tout en prolongeant notre aperçu, en principe jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, avec tout de même une prédilection pour la période allant du XVIe jusqu'à la fin du XIXe siècle. Les naturalistes provençaux se sont plutôt montrés intéressés par la botanique et nous sommes reconnaissants envers les étrangers qui ont trouvé dans nos paysages un terrain de découverte et d'étude.

Nous n'avons pas eu l'intention de mentionner *tous* les naturalistes français et étrangers qui ont publié sur l'avifaune provençale. La *Bibliographie d'ornithologie de Provence et de Corse (1552-2004)* et les compléments, pas encore publiés mais disponibles, répondront à cette demande. Par ce choix purement aléatoire, des naturalistes français, tels que J. Répelin, J.-B. Samat et A. Vayssière ont été commentés dans la première partie. Comme les ornithologues étrangers sont arrivés plus tard, nous avons été plus indulgents sur les dates. Le photographe G.K. Yeates, dont l'ouvrage qui nous intéresse ici n'a été publié qu'après la Seconde Guerre mondiale, a été retenu parce qu'il a visité la Camargue pour la première fois en 1937. Les Provençaux

2. Les Provençaux actifs en région PACA

Michel Adanson

Ce naturaliste français est Auvergnat par son père et Provençal par sa mère. Il n'a aucune ascendance écossaise comme son nom pourrait laisser entendre. Son père, Ligier Adanson, s'est marié en 1717 avec une Aixoise qui lui donnera sept enfants. Le père de Michel devint écuyer de Monseigneur de Vintimille, archevêque d'Aix. Ligier entretenait d'ailleurs la légende d'une origine écossaise. Michel Adanson est né le 7 avril 1727 à Aix-en-Provence dans l'ancienne rue Esquicho-Mousquo (écrase-mouche) et est mort le 3 août 1806 à Paris. Il avait un goût particulier pour l'étude de la physique et de l'histoire naturelle mais manifestait une préférence pour la botanique. La famille s'installe à Paris en 1729. Le jeune Michel, cinquième enfant de la famille, est d'abord pensionnaire au Collège Duplessis ; il reçoit en 1735 le canonicat de Champeaux-en-Brie, qui lui permet d'assurer des études qu'il poursuit dans le Quartier Latin au Collège Sainte-Barbe, où il se montre un élève brillant, déjà très orienté vers l'étude des plantes et des animaux.



La maison natale à Aix

Son inclination pour les sciences de la nature l'amène à suivre les démonstrations que donnent, au Jardin des Plantes ou au Collège royal, des savants

[9] Imprimerie Cholet, Marseille, 1982.

éminents, comme le physicien Le Monnier ou Réaumur, dont le Cabinet personnel abrite la plus riche collection d'Histoire naturelle de Paris. Bernard de Jussieu, démonstrateur des plantes au Jardin du Roi, impressionné par les qualités et l'ardeur au travail de Michel, qui renonce à son canonicat, le prend sous sa protection. Á 19 ans, après avoir inventorié tous les êtres vivants de la région parisienne, l'émule du grand Tournefort choisit le Sénégal comme terrain d'étude. Les relations de son père lui permettent d'être engagé en 1748 comme commis à la Compagnie des Indes : en mars 1749, il s'embarque pour le Sénégal où il restera près de cinq ans. Ce systématicien a aussi apporté des contributions à la zoologie, à la géographie, à l'ethnographie et aux recherches sur l'électricité animale. Pendant 4 ans il accumulera une prodigieuse collection de plantes, d'animaux et de minéraux. En rapportant 33 espèces d'oiseaux qui sont décrites par Mathurin Jacques Brisson dans son livre *Ornithologie ou méthode contenant la division des oiseaux en ordres, sections, genres, espèces et leurs variétés*, il a fructueusement contribué à l'ornithologie. À son retour, les Jussieu l'accueillent et soignent à Paris un Adanson fatigué, sans revenus et sans famille, mais impatient de faire connaître sa valeur. Il rédige ses notes et ses observations dans le but de publier une vaste "Histoire Naturelle du Sénégal" en plusieurs volumes. Seul le premier tome, comprenant le récit de son voyage et la description des coquillages, sortira des presses en 1757.

Charles d'Arcussia



Le Seigneur d'Esparron, de Pallières et de Gourmes est né vers 1547, probablement au château d'Esparron. Issu d'une ancienne et illustre maison de Provence, il comptait parmi ses ancêtres Élisée d'Arcussia, comte de Caprée, général des galères de l'empereur Frédéric Barberousse, et auteur d'un traité latin sur la fauconnerie, resté manuscrit. Lorsque Henry IV devient roi de France en 1596, d'Arcussia est nommé premier consul d'Aix et procureur du pays le 28 septembre ainsi que député aux États de Provence en 1597. S'étant marié avec Marguerite de Forbin-Janson le 7 juin 1573, il se retira dans la terre d'Esparron, où il partagea ses loisirs entre l'étude et la chasse au faucon, pour laquelle il s'était passionné de bonne heure.

Au cours de ses voyages en Italie, il avait acquis des connaissances particulières sur la vénerie qu'il mettrait en pratique à Esparron. À la prière d'un de ses amis, qui avait la même ardeur pour ce type de chasse, il jeta sur le papier quelques instructions sur la fauconnerie. Mais il se repentit bientôt de sa complaisance, car l'indiscrétion de cet ami fut cause que le nombre de chasseurs à l'oiseau s'accrut au point qu'on ne pouvait plus se procurer qu'avec peine des valets de chasse, et que le gibier disparut presque entièrement de Provence.

À ce propos, d'Arcussia, étonné lui-même, raconte comment un faucon s'en prit systématiquement aux outardes dans la crau d'Arles :

> "*Vous ne pourriez peut-estre pas croire qu'un Faucon eust la hardiesse d'attaquer une Outarde: & ource ie vous veux dire ce qui arriva ces annees passees à un Gentil-homme qui tenoit des oyseaux, logé pres de la Craux d'Arles. Ses bergers luy ayant un iour porté une Outarde, il s'enqui d'eux, comme ils l'avoient prinse, lesquels luy repondirent qu'ils l'avoient ostee à un oyse de proye & que la luy ayant veu prendre, ils s'estoient courus. Le lendemain les voilà qu'ils luy en portent une autre, ce qui luy fit croire ce qui en estoit; mesme qu'on voyoit ordinairement une trouppe d'Outardes en ce lieu. Parquoy s'informant davantage des bergers, il luy dirent que deux iours de suitte* [...] *un Faucon semblable à celuy qu'il avoit sur poin, estoit venu attaquer les Outardes à leur veuë, qu'après les avoir battuës, aussi tost qu'une escartoit, le Faucon la chargeoit de telle façon qu'elle ne pouvoit voler, mais estoit contrainte de se ietter par terre* [...]. *Par-là vous pouvez iuger que si un Faucon seul a peu venir à bout d'une si grosse beste que l'Outarde, ce qu'il fera estant assisté d'autres oyseaux, secouru par leurs leuriers, & assisté de l'artifice de l'homme, qui luy sert plus que le reste."*

Ce récit ressemble à celui d'une chasse en Crau, relatée par Quiqueran de Beaujeu, un quart de siècle plus tôt.

D'Arcussia nous a laissé la preuve que certaines régions autour de Marseille étaient cynégétiquement trop peu peuplées pour supporter le poids d'une chasse systématique. D'Arcussia chassait aussi *"au lieu de Berre : c'est une terre qui est proche de la mer" et dans un bois "proche du Chasteau d'Esparron*". Un procès assez important l'obligea à fixer momentanément sa résidence à Aix-en-Provence. Privé du plaisir de la chasse, il voulut s'en consoler en rédigeant des observations sur les différentes espèces de faucons, sur la manière de les élever, de les corriger de leurs défauts, de les soigner dans leurs maladies. Telle est l'origine de la *Fauconnerie* de d'Arcussia, dont les 5 premiers livres furent imprimés à Aix, in-8°, en 1598. La *Fauconnerie* est, sans aucun doute, un des plus importants ouvrages sur la fauconnerie datant de l'époque de la Renaissance. L'auteur y travaille plusieurs années. Après de multiples éditions, la *Fauconnerie* atteint dix livres en 1627. L'édition de Rouen, 1647, in-4°, passe pour la plus complète, et est, par conséquent, la plus recherchée.

La *Fauconnerie* de Charles d'Arcussia sera traduite dans de nombreuses langues étrangères et témoigne d'une grande expérience de la chasse de la part de l'auteur ainsi que d'un travail de naturaliste et d'historien. Charles d'Arcussia nous a laissé au total trois écrits sur la fauconnerie : celui que nous venons de commenter, et qui expose la partie technique de cette chasse. Le deuxième, un passionnant traité de 136 pages, dédié à Monseigneur du Vair, Garde des Sceaux, contient la *Conférence des Fauconniers*. Le troisième, un petit opuscule de 16 pages, écrit sous forme épistolaire, les *Lettres de Philoierax a Philofalco où son contenus les*

maladies des oyseaux & les remedes pour les guerir, qui est plein de considérations morales et de sentiments chrétiens.

Grâce à sa connaissance parfaite du grec et du latin, d'Arcussia a pu compulser les auteurs anciens dans les textes primitifs et les rares manuscrits qui, en son temps, traitaient de l'emploi des oiseaux. On doit convenir qu'aucun traité sur la chasse au faucon ne contient autant d'observations judicieuses et instructives. Les erreurs qu'on y trouve lui sont pardonnées. Les anecdotes dont l'auteur a parsemé son ouvrage en rendent encore aujourd'hui la lecture fort amusante. On admet communément que d'Arcussia mourut en 1617, à l'âge de 70 ans.

Christophe Jérôme Barthélemy-Lapommeraye



Cet ornithologue est né et mort à Marseille (13 avril 1796 – 4 octobre 1869). Issu d'une famille modeste, il fut un élève brillant et il obtiendra une bourse qui lui permettra de faire des études secondaires. En 1815, il commence une carrière administrative à la Préfecture des Bouches-du-Rhône comme attaché au cabinet du préfet. L'année suivante, il passe à la Mairie de Marseille comme sous-chef de bureau, puis il devient le secrétaire particulier du maire, le marquis de Montgrand.

Lors de la disparition du naturaliste Polydore Roux, alors directeur du Musée d'histoire naturelle, le maire Max Consolat le nomme à la fin de 1833 à la direction de cet établissement. Il parviendra à enrichir considérablement les collections. C'est à la même époque que sont établis des cours communaux gratuits et Barthélemy-Lapommeraye est chargé d'y professer la zoologie pure et appliquée. Il enseigne aux jeunes qui suivent ses leçons les principes de la taxidermie. Il le fera gratuitement durant 14 ans. En 1854, année de la création d'une Faculté des Sciences à Marseille, un groupe de Marseillais dont l'ingénieur Henri de Montricher, l'ingénieur concepteur et réalisateur du canal qui amène l'eau de la Durance à Marseille, fondera avec l'appui de Barthélemy-Lapommeraye la Société du Jardin Zoologique qui se propose de créer dans le cadre de l'aménagement du plateau Longchamp, un zoo. C'est Barthélemy-Lapommeraye qui en assurera la direction scientifique, toujours sans indemnité.

Notre homme de science n'avait qu'un défaut : il ne savait pas compter. Le jardin était établi sur des bases excessivement larges de sorte que le rendement était assez faible et que sa position était devenue intenable. C'est Noël Sucquet qui apportera les améliorations requises. Barthélemy-Lapommeraye y procède à des essais d'acclimatation de diverses

espèces d'oiseaux et de mammifères. Il introduisit entre autres l'*Hocco alector*, une espèce fort répandue dans les jardins zoologiques au XIXe siècle. Comme un climat chaud favorise la ponte et que le climat de Marseille était plutôt favorable, Barthélemy-Lapommeraye affirmait que les femelles de Hocco pondaient une quinzaine d'œufs à chaque couvée, tandis que 2 œufs par couvée à deux reprises dans l'année appartiennent à la normale. Y a-t-il dans l'expression de ce nombre une erreur d'arithmétique attribuable à l'influence de l'enthousiasme méridional, ou bien d'autres causes ont-elles pu augmenter un peu la ponte ? La présence de ces oiseaux n'était pas évidente et il fallait les tenir en cage car ils occasionnaient de grands dommages aux arbres en cassant avec leur bec les brindilles.

Le successeur de Polydore Roux, comme conservateur du Musée d'Histoire Naturelle, était moins préparé que lui pour poursuivre des recherches scientifiques sur les animaux de la région, il était plutôt collectionneur, aussi le Muséum s'augmenta-t-il considérablement sous sa longue direction. Dès que l'on eut connaissance du décès de Polydore Roux, le maire, M. Consolat, charge Barthélemy-Lapommeraye de la direction du Musée (vers la fin de 1833) avec mission de rendre visibles au public, les galeries qui n'avaient pu être visitées jusqu'à ce jour que par les spécialistes. Depuis 1830, le Muséum se trouvait dans le local des Loges Maçonniques. Malgré quelques agrandissements successifs, ce local était loin de pouvoir contenir tous les objets d'Histoire Naturelle que le Muséum recevait de tous les côtés, sur les démarches de Barthélemy-Lapommeraye auprès des armateurs, voyageurs ou missionnaires.

Lorsque la construction du Palais de Longchamp fut décidée, Barthélemy donna à Espérandieu, architecte de ce monument, de nombreuses indications en vue de l'installation du Muséum dans l'aile droite du Palais. On ne peut que regretter qu'il n'ait pu arriver à obtenir des dispositions plus conformes aux besoins d'un établissement de ce genre. On a malheureusement un peu trop sacrifié au coup d'œil et à la décoration, et pas assez aux besoins réels des collections que l'on devait y mettre. Dès 1865, Barthélemy fut obligé de faire transporter dans l'ancien couvent des Dames Carmélites toutes les collections dont l'entretien fut assez difficile dans ce local provisoire. Il eut toutefois la satisfaction de les disposer lui-même dans le musée rénové et d'assister à l'inauguration du Palais, le 15 août 1869. Il ne devait malheureusement pas jouir longtemps du résultat obtenu, car il est mort quelques mois plus tard, le 4 octobre 1869, à l'âge de 74 ans.

Polydore Roux avait obtenu que les collections naturalistes de la ville de Marseille soient abritées d'abord au couvent des Bernardines, ensuite à la Loge maçonnique des Écossais. Le bail de la location de la Loge expirant en 1840, il fut décidé de mettre en caisse toutes les collections naturalistes en attendant un nouvel espace… qui sera le Palais Longchamp, construit pour doter Marseille d'un édifice à la gloire de l'achèvement du canal de la Durance. Le Palais sera donc inauguré le 15 août 1869. Au rez-de-chaussée, on installa les collections

paléontologiques, les mammifères et les poissons. De petits cabinets étaient réservés aux herbiers tandis qu'au premier étage on exposa les oiseaux, les mollusques et les arthropodes. Au moment de la construction du Palais Longchamp, débute en 1862 et destinée à recevoir l'eau de la Durance dans un ensemble monumental, le bâtiment devait aussi abriter les musées des Beaux-Arts et d'Histoire Naturelle.

Des liens étroits s'étaient tissés entre le Muséum et l'Université. Les directeurs du Musée étaient en même temps des professeurs et ils occupaient parallèlement une chaire avec la charge d'un laboratoire. Barthélemy-Lapommeraye, devenu directeur après la mort de Polydore Roux en 1833, participera aux premiers cours municipaux de zoologie qui seront à l'origine de la faculté des sciences. Il donne de nombreux renseignements et conseils à l'architecte Espérandieu et lui demande de réserver une salle aux oiseaux de la Provence. De 1835 à 1869, le Muséum ne discontinua pas à s'accroître mais faute de documents dans les archives de cet établissement, il n'est pas possible de préciser les augmentations successives des collections. Il est bien regrettable que Barthélemy-Lapommeraye, qui a dirigé le Muséum pendant toute cette longue période, n'ait pas laissé de copies de lettres indiquant au jour le jour la marche de celui-ci. Les rapports du Musée avec l'Administration ou avec des établissements similaires français ou étrangers nous sont tout aussi inconnus. Nous ne pouvons qu'indiquer grosso modo les principaux accroissements dont il nous a été possible de trouver quelques traces.

À la mort de Polydore Roux, les collections n'avaient pas encore été rendues publiques, ce fut donc Barthélemy qui fut chargé dès son arrivée de disposer au plus tôt quelques salles de manière à permettre à la population de les parcourir certains jours de la semaine. Comme nous l'avons écrit plus haut, de nombreux aménagements furent faits dans le local de la Loge des Écossais, soit pour développer l'éclairage, soit pour augmenter le nombre de salles. Parmi les acquisitions, il faut signaler plus spécialement celle de la collection particulière des oiseaux de Provence que le DocteurJaubert de Gréoulx avait réunie et qui avait servi de base aux *Recherches Ornilhologiques du Midi de la France*, un ouvrage qu'il avait publié en collaboration avec Barthélemy-Lapommeraye.

Beaucoup plus tard, au moment de l'installation du Musée d'Histoire Naturelle dans l'aile droite du Palais Longchamp, l'administration acquit la belle collection paléontologique du docteur Reynès, moyennant une pension viagère de 2000 francs par an, pension qui devait être réduite à 1000 dans le cas où Reynès viendrait à être attaché au Musée avec un traitement quelconque. Au moment de cette acquisition (1868), la Mairie donna à Reynès le titre honorifique de directeur-adjoint du musée, titre qui se transforma bientôt en celui de directeur, avec traitement, suite au décès de Barthélemy-Lapommeraye, en octobre 1869.

Les dépouilles de tous les animaux morts au Jardin revenaient au Muséum qui les utilisait soit pour les monter, soit pour en préparer le squelette. Grâce à l'existence de ce Jardin

Zoologique, qui fut surtout très prospère de 1860 à 1869, le Muséum put s'enrichir d'un grand nombre de mammifères et d'oiseaux, et d'animaux de grande taille que l'on voyait rarement dans les jardins zoologiques de province, tels que rhinocéros, hippopotame, girafe, éléphant... Pour classer toutes ces collections dans l'aile droite du Palais Longchamp, le Directeur et un préparateur ne pouvaient suffire ; aussi créa-t-on pour faciliter ce travail deux postes nouveaux, ceux d'aides naturalistes, qui furent confiés à Soleillet et à Reboul. Le premier était un ornithologue dans toute l'acception du mot, connaissant aussi bien les oiseaux de la région que les exotiques. Grâce à sa gestion, qui a duré de 1869 à 1897, les collections d'oiseaux sont devenues les plus riches de toutes celles des musées de province.

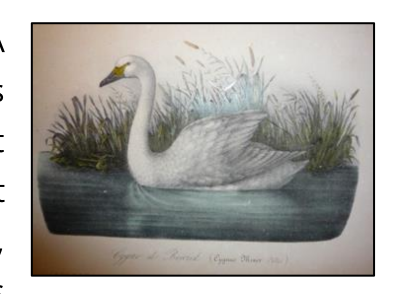
Barthélemy-Lapommeraye demandera à Raphaël Ponson, un peintre français réputé pour ses paysages de la côte provençale, d'apporter aux murs des fresques à la cire, illustrant les lieux où les oiseaux vivent. À l'enterrement de Barthélemy, un discours fut prononcé sur sa tombe par Jacques-Thomas Bory, avocat, écrivain, bibliophile très connu et futur maire de Marseille. Son épouse étant morte avant lui, Barthélemy-Lapommeraye, qui n'avait pas de fortune, ne laissait pas de pension à ses deux filles pour qui une souscription fut organisée.

Barthélemy-Lapommeraye a écrit de nombreux articles scientifiques sur l'histoire naturelle et l'agriculture. Ayant introduit le Hocco au zoo de Marseille, il s'est distingué par deux publications sur cette espèce : "Note sur l'acclimatation et la domestication du Hocco en France", publiées dans le *Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation* en 1854 et "Sur la reproduction du Hocco en France" dans la même revue, en 1858. Il est surtout connu comme étant l'auteur en 1859, avec le docteur Jaubert, d'un ouvrage important, *Richesses Ornithologiques du Midi de la France*, dans lequel sont donnés, outre une foule de renseignements, les noms provençaux des oiseaux de cette région. La parution de l'ouvrage avait été annoncée par un prospectus. L'objectif était de

> "*donner* [...] *la description complète de tous les oiseaux observés dans le midi de la France, en nous attachant principalement à bien faire connaître les espèces, assez nombreuses, dont la découverte est postérieure aux derniers travaux publiés.*"

Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye voulaient ainsi offrir aux anciens souscripteurs à *l'Ornithologie provençale* de Polydore Roux un complément, longtemps souhaité :

> "*Nous avons mis, surtout, un soin particulier à rectifier la synonymie, et, pour éviter toute surcharge, nous avons cru devoir nous borner à citer les auteurs ayant écrit dans le Midi, donnant ainsi une nomenclature complète de livres généralement peu connus et peu consultés.*"



La participation de Barthélemy-Lapommeraye a été minimale. À vrai dire, il ne prit aucune part effective à l'élaboration des *Richesses*, ce livre étant de la main de Jaubert seul. L'ouvrage est illustré de 21 planches hors-texte lithographiées par Susini et coloriées avec soin à la main, certaines à deux ou trois sujets, représentant les oiseaux du Midi de la France. Seuls quelques exemplaires ont 21 planches. La planche représentant le "Cygne de Bewick", imprimée après publication, manque la plupart du temps et sa présence détermine la valeur marchande du livre.

Barthélemy-Lapommeraye s'est également adonné à la prose et à la poésie. Par sa fonction, il était lié avec divers membres de l'intelligentsia marseillaise, et notamment avec Fortuné Chailan, né à Aix-en-Provence en 1801 et décédé à Marseille, où il avait passé une bonne partie de sa vie, en 1840. Barthélemy-Lapommeraye appartenait à ce groupe de bourgeois marseillais qui, à partir de 1835, après avoir écrit une production importante en français, effectuent un retour affectif à la langue maternelle, l'occitan, passant parfois à une écriture qui se veut en concurrence avec le français. Son œuvre, si elle est appréciée des spécialistes de l'occitan, demeure réduite : elle comprend en tout une douzaine de poèmes et quelques fables. Il est certain que sa position comme conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle a contribué à leur diffusion dans les milieux renaissantistes. Barthélemy-Lapommeraye avait acquis à Marseille une grande notoriété qui lui avait valu diverses distinctions honorifiques : membre de l'Académie de Marseille et de nombreuses sociétés scientifiques, chevalier de la Légion d'honneur.

Les publications de Barthélemy-Lapommeraye n'ont pas le même caractère que celles de Polydore Roux. À part son ouvrage *Richesses Ornithologiques du Midi de la France* publié en 1859 en collaboration avec le docteur Jaubert, les autres consistent surtout en notes parues dans divers recueils, se rapportant la plupart à des essais d'acclimatation en France d'animaux exotiques. Jaubert signale quand même une contribution remarquée de Barthélemy au Congrès scientifique de France, en septembre 1846 à Marseille. Barthélemy y formula

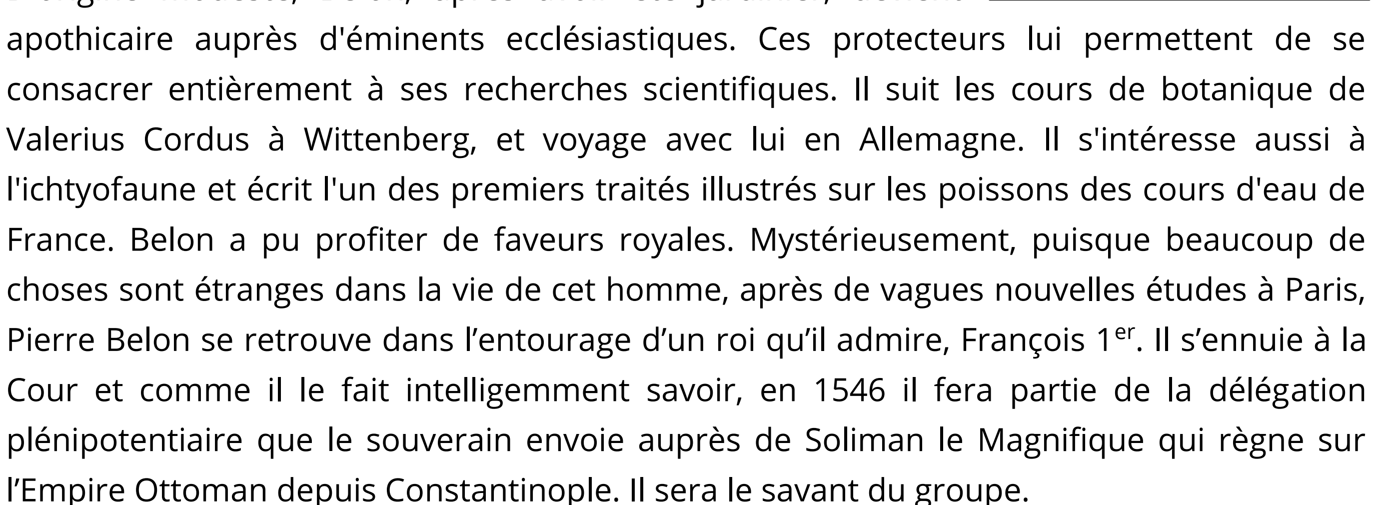
> "*quelques considérations sur la marche progressive de certaines espèces qui, ignorées il y a quelques années à peine dans la plupart des ouvrages d'ornithologie, se présentent aujourd'hui d'une manière assez fréquente aux investigations des naturalistes. L'aigle impérial n'avait pour ainsi dire aucune patrie déterminée jusqu'à ce jour. Les cimes de l'Atlas ne l'avaient point encore confié aux escarpements de la Sardaigne, et de ce point insulaire aucune pérégrination dans nos alpines, dans la chaîne de Ste-Victoire n'avait été constatée.* [...] *En l'état, l'aigle impérial appartient à l'ornithologie provençale ; il a été capturé à un état assez avancé, bien que cet état ne soit point celui de l'adulte ; il a été pris*

au sortir de l'œuf et le muséum le possède vivant et préparé aux divers âges. M. Barthélemy énumère les divers critères au moyen desquels il est facile de reconnaître cette espèce."[10]

Comme nous le verrons plus loin, Jaubert, qui avait assisté au congrès, sera dupe de cette allocution. À Barthélemy, en tant que successeur, incomba la tâche d'écrire une notice nécrologique pour Polydore Roux :

"*Le zèle, l'activité, le savoir de M. Polydore Roux se déployèrent admirablement dans l'intérêt de l'établissement dont il était le créateur, et c'est par une correspondance établie sur les divers points du globe, c'est surtout par des échanges des produits méridionaux, faits avec discernement et d'une manière avantageuse pour la ville, qu'il réunit en peu d'années ces nombreux oiseaux indigènes et exotiques, ces mammifères, ces reptiles, ces poissons, ces crustacés, si prodigieusement variés, qui composent aujourd'hui l'ensemble des collections du cabinet d'histoire naturelle.*"[11]

Pierre Belon



Pierre Belon, né en 1517 à Souletière près du Mans, fut un naturaliste français très en avance sur son époque, il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands scientifiques du XVe siècle. Il a été un des premiers à être à la fois naturaliste et voyageur, préparant l'ère des contributeurs de ce qui deviendra deux siècles plus tard le Muséum national d'histoire naturelle préparé par le Comte de Buffon.

D'origine modeste, Belon, après avoir été jardinier, devient apothicaire auprès d'éminents ecclésiastiques. Ces protecteurs lui permettent de se consacrer entièrement à ses recherches scientifiques. Il suit les cours de botanique de Valerius Cordus à Wittenberg, et voyage avec lui en Allemagne. Il s'intéresse aussi à l'ichtyofaune et écrit l'un des premiers traités illustrés sur les poissons des cours d'eau de France. Belon a pu profiter de faveurs royales. Mystérieusement, puisque beaucoup de choses sont étranges dans la vie de cet homme, après de vagues nouvelles études à Paris, Pierre Belon se retrouve dans l'entourage d'un roi qu'il admire, François 1er. Il s'ennuie à la Cour et comme il le fait intelligemment savoir, en 1546 il fera partie de la délégation plénipotentiaire que le souverain envoie auprès de Soliman le Magnifique qui règne sur l'Empire Ottoman depuis Constantinople. Il sera le savant du groupe.

Quand il rentre en France en 1549, François 1er est mort et son successeur Henri II lui octroiera une pension qui sera victime d'un "gel budgétaire" et qui ne sera, par conséquent, jamais payée. Cette pension de 200 écus lui aurait permis de poursuivre ses recherches. Il

[10] *Congrès scientifiique de France*, session 14, tome 1, 1846: 105.
[11] Cité dans De Flotte G., 1936, *Essai sur l'état de la littérature à Marseille, depuis le 17e siècle jusqu'à nos jours*, Chez Audin, Paris: 264-265.

n’aura droit, grâce à Charles IX, qu’à un logement dans le bois de Boulogne au château de Madrid, près de Paris, où il vit grâce au commerce des baumes, drogues et onguents qu’il a rapportés ou dont il détient les recettes. Cette grâce devait être fatale au naturaliste-voyageur, car il fut tué dans le bois de Boulogne, dans un chemin menant à l’hôtel de Madrid, probablement par un voleur, mais en tout cas dans des circonstances demeurées mystérieuses. Probablement s'intéressait-il de très près, et même de trop près aux drogues, onguents et baumes qui l’avaient fait *rêver* au cours de son long voyage pour l’Orient et qu’il s’efforçait sans relâche de reproduire afin d’en faire commerce et de compenser la pension royale qu’il n’avait jamais perçue. C'était en avril 1564, Belon avait alors quarante-sept ans.

Au cours de sa carrière scientifique, il ne s'était pas contenté de visiter l'Orient. Il avait accompli de nombreux voyages en Allemagne, dans les Flandres, en Italie, en France. Il explora plusieurs de nos provinces, entre autres l'Auvergne et le Dauphiné. Il parcourut aussi la Provence. Nous n'avons pas trouvé une seule phrase dans ses nombreux ouvrages où il dise expressément qu'il est venu en Provence. Mais il donne sur ce pays une multitude de menus détails qui, manifestement, ont été constatés *de visu*. Dans *Les observations de plusieurs singularitez* (1553, I, 60) il compare une ville à Aigues-Mortes. Malheureusement nous ne pouvons citer de lui aucune observation provençale et le nom de la ville de Marseille ne figure qu’à un seul endroit dans son *Histoire de la nature des Oyseaux*... pour parler d’une espèce piscicole.

Notre naturaliste manceau décrit dans ses œuvres des espèces végétales qui poussent dans les environs immédiats de la cité phocéenne et emploie même des termes provençaux pour les désigner. Durant ses voyages en Provence, c'est à Marseille qu'il demeura le plus longtemps. Il s'intéresse très fort à la botanique et notamment à l'acclimatation des végétaux étrangers. Il publie en 1553 un traité sur les conifères et autres végétaux à feuillage persistant (*De arboribus coniferis, resiniferis, aliisque, nonnullis sempiterna fronde virentibus*...), l'un des premiers traités sur ces végétaux. En 1558, il préconise dans *Les Remonstrances sur le défault du labour et culture des plantes et de la cognoissance d'icelles*... l'acclimatation des végétaux exotiques, c'est lui d'ailleurs qui le premier sème en France des platanes et qui introduira le Lilas commun et le Platane. On lui doit également l'introduction en France de l'arbre de Judée, du Chêne-liège, du Pistachier, du cèdre, du jujubier, du Chêne vert, du Genévrier d'orient et du myrte. Il confie la plupart de ses trouvailles botaniques à un bateau qui sera pillé par des pirates dans sa course pour la Grande-Bretagne. Dans ses descriptions de botanique, sans doute influencé par ses connaissances d'apothicaire, il accorde une grande attention aux propriétés thérapeutiques des végétaux qu'il cite. Il est le premier à mentionner de nombreuses plantes du Moyen-Orient comme le Nombril de Vénus, le Mimosa et le *Carpodacus orientalis* de la famille des Apiacées, etc.

Il ne s'était pas uniquement occupé de botanique. Comme l'ichtyologie avait aussi beaucoup d'attrait pour lui, un stage dans la grande cité maritime lui offrait une occasion excellente de

s'adonner avec profit à cette branche de l'histoire naturelle. Dans un des ouvrages où il a traité de l'histoire des poissons, *De aquatibus Libri duo*, il a fait connaître le nom provençal, utilisé à Marseille, de plus de soixante des espèces qu'il a décrites et presque toujours dessinées. Il indique cette appellation populaire au moyen d'une formule qui varie peu : "Massilienses vocant", "Massiliensibus nominatur", "Massiliensum vulgus appellat". Nous pouvons constater que l'application de ces vocables provençaux a été faite avec une irréprochable exactitude. Quand, par exemple, nous entendons Belon nous dire que les Marseillais nomment tel et tel poisson Baudroy, Bogue, Cabasson, Clavellade, Fiela, Giarret, Malarmat, Palamide, Roquau, Rascasse, Sarg, Suereau, Serran, etc., nous nous trouvons en présence de dénominations qui n'ont cessé d'être familières aux Provençaux d'aujourd'hui et qui seront introduites dans les dictionnaires de Mistral et d'Honnorat, pour ne citer que les plus connus. Or, pour arriver à connaître exactement le nom marseillais d'une soixantaine d'espèces, il a bien fallu que Belon fit à Marseille un séjour prolongé. Ses observations ichtyologiques exigeaient beaucoup de temps. Ce n'était qu'en faisant, en différentes saisons, de longues stations dans le voisinage de la mer, que le naturaliste pouvait réaliser ce qu'il ambitionnait : connaître un grand nombre de poissons, étudier leur conformation, les dessiner, apprendre leur nom vulgaire. Il devait, pour cela, s'astreindre à vivre dans l'intimité des pécheurs, à les attendre sur le rivage quand ils y débarquaient le produit de leur pêche, à les accompagner quelquefois sur leurs bateaux pour assister à la levée des filets, à fréquenter aussi les marchés et les halles où les poissons étaient mis en vente, à interroger patiemment pêcheurs et poissonnières et, comme en ce temps-là, ni les uns, ni les autres ne parlaient ou ne comprenaient le français, il avait bien été obligé de s'exercer au préalable à se servir lui-même de la langue provençale.

C'est raisonnablement à Marseille, en fréquentant les pécheurs, que Pierre Belon eut l'occasion de goûter d'un mets dont il a parlé dans *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins* (1551) : l'aillade. Le *De aquatibus*, qui contient une multitude de détails recueillis à Marseille, a paru en 1553. Quelques-uns de ces détails figuraient déjà dans *L'Histoire naturelle des estranges poissons*, publiée en 1551. C'est donc antérieurement à l'année 1551 que Belon était venu une première fois en Provence et avait fait à Marseille un long séjour. Il faut faire remonter à ce premier voyage les quelques indications relatives à la flore provençale qui ont été consignées dans *Les observations de plusieurs singularitez* (1553) et dans le *De arboribus coniferis*, (1553).

Pierre Belon était ensuite retourné à Paris, où sa présence était nécessaire pour l'impression simultanée de trois de ses ouvrages. Il revint une seconde fois en Provence lorsqu'il entreprit de se mettre en quête des essences forestières qui pouvaient être introduites ou multipliées sur le sol français. *Les Remonstrances* (1558) qu'il écrivit pour divulguer le résultat de ses recherches et de ses observations. Il y fait allusion au Pin d'Alep, cite la ville d'Aix en Provence et raconte la rencontre du "président Destrets", désignant ainsi Jean-Augustin de Foresta,

baron de Trets, président à mortier au Parlement de Provence, investi de cette charge seulement en 1554. Si Pierre Belon a été reçu chez le président baron de Trets, c'est qu'il était revenu en Provence dans l'intervalle compris entre 1554 et 1558, date de la publication des *Remonstrances*, et c'est alors qu'il a complété par de nouveaux détails les notes qu'il avait commencé à prendre sur la flore provençale lors de son premier voyage.



Dans son *Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraicts retirez du naturel* (1555), un traité de 381 pages, il décrit tous les oiseaux qu'il connaît. Il les regroupe suivant leur comportement et leur anatomie : les oiseaux de proie, les oiseaux d'eau, les omnivores, les petits oiseaux, subdivisés à leur tour en insectivores et en granivores. Cette classification paraît bien faible aujourd'hui, mais Belon s'inspire des principes aristotéliciens. Il cite leur nom seulement en latin, grec et français, car ce sont les seules langues qu'il maitrise parfaitement, ce qui est bien faible comparé aux connaissances du naturaliste suisse Conrad Gessner. L'ouvrage de Belon comporte quatorze gravures. Mais les observations de Belon sont bien meilleures que celles de ses prédécesseurs, plus étayées notamment par des observations dans la nature mais aussi de l'anatomie car il a manifestement fait de nombreuses dissections. Il compare les becs et les serres, tente de rassembler des formes anatomiques communes. Il compare le squelette d'un être humain et d'un oiseau, ce qui est la première tentative d'anatomie comparée. Cette idée ne sera reprise que quelques centaines d'années plus tard par Félix Vicq d'Azir (1748-1794) et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844). Mais Belon lui-même n'exploite que fort peu ses observations sur les similarités entre ces deux squelettes et n'en tire pas de conclusion pratique. Belon commet pourtant des erreurs remarquables comme celle de placer les chauves-souris parmi les oiseaux. Son livre sera maintes fois vanté dans les siècles suivants, même s'il fut presque ignoré par ses contemporains car, la même année, paraît l'*Historia animalium* de Conrad Gessner. Son second livre d'ornithologie est *Pourtraicts d'oyseaux, aniamaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et Egypte, observez par P. Belon du Mans. Le tout enrichy de Quatrains, pour plus facile cognoissance des Oyseaux et autres Portraits* qui paraît à Paris en 1557. Il comporte cent soixante-quatorze gravures, la plupart tirées des propres dessins de Belon.

Sabin Berthelot

Ce naturaliste et ethnologue est né le 4 avril 1794 à Marseille et est décédé le 10 novembre 1880 à Santa Cruz de Ténérife. Fils d'un marchand marseillais, il effectue sa scolarité au lycée Thiers et rejoint la marine française où il a servi comme élève officier pendant les guerres napoléoniennes. Après la guerre, il rejoint la flotte marchande, qui faisait la navette entre

Marseille et les Antilles. Il a écrit entre autres *Les oiseaux voyageurs, étude comparée d'organisme, de mœurs et d'instinct* (1876) et *Mes oiseaux chanteurs* (1877). Le premier ouvrage a été dédié à Alphonse Toussenel dont l'*Ornithologie passionnelle* a été "*une source d'enseignement*" pour bon nombre de naturalistes. Dans *Les oiseaux voyageurs* Berthelot note que



> "*La France, par son heureuse position géographique, est une des étapes d'une foule d'oiseaux migrateurs, qui du nord et de l'est de l'Europe, se dirigent au midi à l'époque des passages. Par son climat tempéré, cette douce contrée est une des meilleures stations d'hiver pour beaucoup d'espèces voyageuses ; aussi voit-on sa faune s'enrichir, aux changements de saison, de même que dans d'autres pays du globe, d'un grand nombre d'oiseaux migrateurs qui arrivent du dehors, les uns au printemps, les autres en automne.*"

Cela implique également que la France est le pays rêvé pour les chasseurs et

> "*Le midi, à cet égard, paraît plus favorisé que le nord en oiseaux de passage. C'est principalement dans le delta du Rhône et dans la contrée qui borde le fleuve, ainsi qu'en Provence, en Languedoc, dans tout le Roussillon et le Béarn, en remontant vers les Pyrénées, de même que du côté du Var et de l'Isère, vers les Basses-Alpes et le Dauphiné que se présentent un grand nombre d'espèces qui viennent accroître les richesses ornithologiques.*"

Parmi les ornithologues étrangers traités plus loin, Gregorius Johannes van Oordt chercha le Vautour moine dans les Alpilles, William Eagle Clarke dans la plaine de la Crau et John Henry Gurney dans le massif de l'Estérel. Berthelot mentionne que cette espèce, jadis présente en Provence, y a presque disparu. Elle n'est présente

> "*qu'en Provence, à la suite du bétail qu'on ramène des Alpes aux Alpines, vers le bas du Rhône, pour le faire rentrer en Camargue et dans la Crau, pays des plus curieux et fort peu visité*".

Berthelot signale que le Vautour moine aurait été présent lors de la guerre des Cimbres, vers 115 av. J.-C. Aux alentours de cette date, Cimbres, Teutons et Ambrons, vraisemblablement poussés par la famine et peut-être par la migration des Germains scandinaves vers le sud, se déplacent du Jutland vers l'Europe centrale. Lors de leur passage en Germanie, ils sont rejoints par une partie des Helvètes et probablement des Boïens. Le général Caius Marius réussit à les défaire lors de la bataille de Pourrières, près d'Aix-en-Provence en 102 av. J.-C. "[les vautours] *se gorgèrent de la chair des cadavres infects qui couvraient le sol*" écrit Sabin Berthelot.

En 1831 il rencontra à Nice Jean-Baptiste Vérany qui avait reçu d'un officier de la marine sarde un individu presque adulte. Vérany le tenait, au fond du jardin, dans un hangar entouré d'un grillage. À son retour, le vautour semblait reconnaître son maître :

> "*Dès que l'oiseau eut aperçu l'officier, il s'élança de son perchoir et vint s'abattre à ses pieds, le bec ouvert et les ailes étendues, manifestant, par se* [sic] *mouvements de trépidation, la joie la plus vive.*"

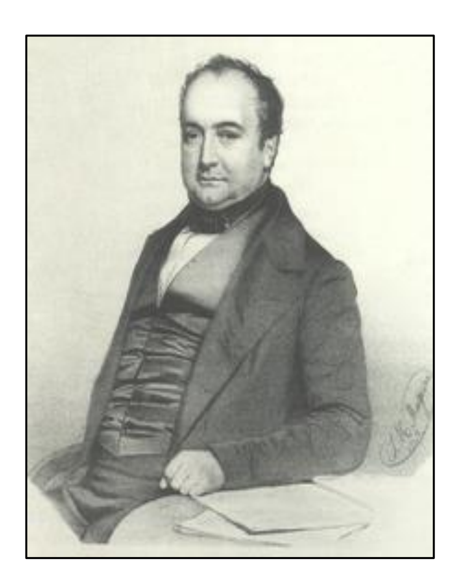
L'officier laissa l'oiseau chez Vérany et après quelques mois, celui-ci, fatigué de nourrir ce gros glouton, décida de le tuer pour l'empailler et l'envoyer au cabinet naturaliste de Turin. Vérany invita Berthelot pour assister au spectacle lugubre. Il s'approcha avec le plus grand sang-froid du rapace, lui présenta un morceau de viande et tandis que le vautour se pencha, les ailes ouvertes, pour le saisir, Vérany, plus prompt que l'éclair, lui fendit le flanc et lui perça le cœur en disant, sans hésitation ni gêne, à Berthelot : "*Je ne l'ai pas manqué, n'est-ce pas ?*" Le résultat de l'empaillage fut si parfait que Berthelot, apercevant l'oiseau deux ans plus tard à Turin, avait l'impression qu'il fut encore vivant.

Berthelot avait lu attentivement l'œuvre principale d'Antoine Risso[12] dans laquelle ce dernier écrit que la Chouette chevêche méridionale habitait les rochers maritimes du golfe de Nice, où elle chasse les petits passereaux migrateurs qui se rendent en Afrique ou qui en reviennent. Berthelot était plutôt sceptique :

> "*je ne l'affirme pas : un seul témoin du méfait ne suffit pas en justice correctionnelle.*"

Sabin Berthelot a résidé une partie de sa vie dans les îles Canaries et il est coauteur avec Philip Barker Webb de l'*Histoire naturelle des îles Canaries* (1835-50), dont la section ornithologique a été principalement écrite par Alfred Moquin-Tandon. Le Pipit de Berthelot *Anthus berthelotii* a été nommé en son honneur par son ami Carl Bolle en 1862.

Charles-Lucien Bonaparte



Né le 24 mai 1803 à Paris et mort le 29 avril 1857 dans cette même ville, cet ornithologue français, fils de Lucien Bonaparte, est aussi l'un des neveux de Napoléon Bonaparte. Quand ses parents se réfugient à Rome, dans l'intention de s'enfuir en Amérique du Nord, le bateau doit accoster en Sardaigne et les Bonaparte sont faits prisonniers par les Britanniques. Ils sont mis en surveillance près de Grimley où la famille Bonaparte se noue avec celle du naturaliste Thomas Andrew Knight. Le jeune Charles y découvrira l'histoire naturelle grâce aux collections

[12] *Histoire naturelle des principales productions de l'Europe méridionale et particulièrement celles des environs de Nice et des Alpes Maritimes*, Chez F.-G. Lebrault, Paris, 1826, tome 3: 32.

de ce dernier. Dès que la paix sera conclue en 1814, les Bonaparte retournent en Italie. Charles y consacre son temps à l'étude des oiseaux et commence à se constituer une belle collection. Il découvrira aussi le *Manuel d'ornithologie* du Hollandais Coenraad Jacob Temminck, dont la première édition paraîtra en 1815. Les deux entretiennent d'excellents contacts et Bonaparte lui enverra un spécimen qu'il n'était pas parvenu à déterminer, la Lusciniole à moustaches. Temminck avouera qu'il s'agissait effectivement d'une nouvelle espèce. Il s'agit plutôt d'un cas exceptionnel car la plupart des travaux de Bonaparte sont basés sur l'étude de spécimens conservés et il a rarement utilisé des oiseaux capturés sur le terrain.

Après son mariage en 1822, il emménage aux États-Unis avec son épouse (et cousine) Zénaïde Bonaparte et son beau-père Joseph Bonaparte, pour quelques années et s'installe à Philadelphie en 1823 avec une seconde résidence à Bordentown, New Jersey. Il y participera très vite activement à la vie scientifique et deviendra membre de l'Academy of Natural Sciences. Son premier fils naît à Philadelphie et ses autres enfants à Rome. En 1824, Bonaparte a tenté d'obtenir que John James, ou Jean-Jacques, Audubon, alors encore inconnu en Europe, soit accepté par l'académie des sciences naturelles, mais cela a été contesté par l'ornithologue George Ord, ami et partisan d'Alexander Wilson. À la fin de 1826, Bonaparte et sa famille retournent en l'Europe. Il se rend en Allemagne, où il croise Philipp Jakob Cretzschmar, et en Angleterre où il rencontre John Edward Gray au British Museum. Il renouvelle ses relations avec Audubon.

En 1828, la famille s'installe à Rome. En Italie, il est à l'origine de plusieurs congrès scientifiques, donne des conférences et écrit de nombreux articles sur l'ornithologie américaine et européenne ainsi que sur d'autres branches de l'histoire naturelle. Il quitte Rome après que l'armée républicaine est défaite en juillet 1849. Il débarque à Marseille, mais il doit quitter le pays sur ordre de Louis-Napoléon. Il part en exil à Leyde, aux Pays-Bas, et ne sera autorisé à rentrer en France qu'en 1850. Il s'installe alors à Paris pour le reste de sa vie. Il réaffirme ses convictions politiques en 1850 en nommant un oiseau, le Paradisier républicain, en l'honneur de l'idée républicaine. Il choisit de dénommer cette espèce *Lophorina respublica* pour honorer la république et non la royauté, car comme il disait : "S'il n'y a pas de république paradisiaque, qu'il y ait au moins un paradisier républicain !". En 1854, il devient directeur du Jardin des plantes de Paris. En 1855, il est nommé membre étranger de l'Académie royale des sciences de Suède. Lors de son voyage de Rome à Londres en 1844, il trouve le temps pour s'arrêter au Muséum d'histoire naturelle de Marseille qu'il trouve

"*toujours en voie de progrès, grâce aux bons soins de son directeur, M. Barthélemy de la Lapommeraye, qui parviendra bientôt, pour peu qu'il soit secondé, à rendre cet établissement l'un des plus complets d'Europe.*"[13]

Barthélemy lui demande de décrire la Mésange nord-africaine, qu'il appelle *Parus ultramarinus* et la *Fringilla spodiogenys*, ou le Pinson des arbres de Tunisie. Parmi les nouvelles acquisitions, Bonaparte avait

"*distingué une foule d'espèces nouvelles dont la publication n'est encore différée que par la crainte exagérée d'augmenter le chaos des espèces nominales dont la nomenclature se surcharge tous les jours davantage*."

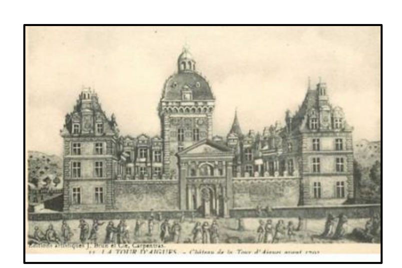
L'enthousiasme initial de Barthélemy est tempéré par Degland & Gerbe (1867, I, 273-274). Ces derniers mentionnent qu'un beau mâle, qu'ils avaient vu dans la collection de M. Laurin, avait été tué, en avril 1861, au pied du coteau de Notre-Dame de la Garde, à cette époque encore à proximité de Marseille, et qu'un deuxième mâle aurait également été tué, d'après M. Jaubert, en mai ou juin 1863 dans les environs de Marseille, mais ils ajoutent que :

"*Les deux captures de Pinson spodiogène dans le midi de la France, fort exceptionnelles et uniques jusqu'ici, seront probablement mises en doute ; ou, peut-être, sans les nier complètement, ne voudra-t-on voir dans les individus capturés que des oiseaux de cage*."

Un jeune mâle a été pris à la glu en octobre 1897, toujours dans la région de Marseille. Selon Noël Mayaud, les deux captures paraissaient authentiques, mais concernaient très vraisemblablement des échappés de captivité, étant donné la proximité d'un grand port :

"*Il n'est pas possible, à notre sens, de retenir le Pinson spodiogène dans l'avifaune française comme forme de passage accidentel*."[14]

Jean-Baptiste Jérôme Bruny



Cet armateur marseillais, né le 29 août 1724 à La Tour-d'Aigues et mort le 17 février 1795 à Uzès, a été reçu grâce à son immense fortune, président à mortier, l'une des charges les plus importantes de la justice française de l'Ancien Régime, au Parlement de Provence en 1777. Il a été ensuite élu maire de La Tour-d'Aigues en 1790. Féru de sciences naturelles, de botanique et de zoologie, le président de Bruny avait créé dans les domaines de son château de La Tour-d'Aigues, un véritable parc animalier, peuplé d'animaux rares et exotiques. Les singes, gazelles, mouflons, caméléons et oiseaux multicolores côtoyaient des essences d'arbres non encore acclimatés, tels que les platanes, thuyas, acacias ou autres cèdres du Liban. Une serre chauffée abritait des plantes

---

[13] Note sur deux oiseaux nouveaux du Musée de Marseille. *Revue zoologique par la Société Cuvierienne*, 1841: 145.
[14] Mayaud N., Heim De Balzac H. & Jouard H., 1936. *Inventaire des oiseaux de France*, Blot, Paris, 196-197.

tropicales. Michel Darluc fait une description des richesses du cabinet d'Histoire naturelle et des jardins et pièces d'eau du baron :

> "*Tout curieux, tout amateur qui vient en Provence*, *doit passer par la Tour-d'Aigues, & voir ce château qui égale les plus somptueux édifices* [...]. *Le goût que M. le président de la Tour d'Aigues a eu dès son enfance pour les sciences naturelles, lui a fait recueillir avec choix quantité de raretés précieuses, que ses voyages, ses correspondances avec plusieurs savans de l'Europe n'ont fait qu'augmenter*."[15]

Dans le parc il y avait "*plusieurs espèces de pigeons d'Afrique, des tourterelles, des faisans*".[16] Le baron de la Tour d'Aigues entretenait des contacts avec le frère Gabriel, un capucin botaniste que Linné remercia de l'envoi de plantes sèches et de graines. Au début, le frère Gabriel n'était vraisemblablement qu'un pourvoyeur pour le baron, mais il deviendra vite indispensable pour l'arrangement de l'herbier et l'établissement d'un catalogue. Le baron fera décapuciner le frère qui deviendra cordelier au couvent du Tourrel entre Pertuis et la Tour d'Aigues.

Joseph-Adolphe Caire

L'abbé Caire, né le 9 mars 1809 et décédé le 16 juin 1884 ; était l'abbé de la paroisse des Sanières, commune de Jausiers, arrondissement de Barcelonnette dans les Alpes-de-Haute-Provence. Passionné de chasse et d'ornithologie, il était connu sous le nom de *l'abbé des oiseaux*. Il entra à l'école à un jeune âge et s'y fit remarquer par ses qualités variées. En 1834 il reçut la consécration sacerdotale et fut appelé à exercer son ministère à Riez. Après quinze ans passés à Riez et à Moustiers, il fut obligé d'abandonner la cure. L'asthme dont il était atteint lui rendait impossible d'exercer ses fonctions et il revint au pays natal qu'il ne quitta plus.

Dans sa retraite prématurée, il ne pouvait rester inactif. En quête d'une occupation, il se tourna vers l'étude des sciences naturelles. Il décida d'entreprendre l'étude de la zoologie et plus spécialement de l'ornithologie. Le pays qu'il habitait aurait pu l'entraîner vers l'étude de la botanique mais pour le botaniste, l'hiver, c'est la morte saison. Au cours de sa vie, l'abbé Caire s'était constitué un petit musée d'histoire naturelle, composé d'oiseaux d'Europe et de leurs œufs, qu'il vendit en 1881 à Emile Chabrand, fraîchement rentré du Mexique et dont il était devenu le neveu grâce au mariage de celui-ci avec Célina Caire. L'abbé n'hésitait pas à faire appel aux chasseurs pour lui rapporter une rareté. L'ornithologue lyonnais Léon Olphe-Galliard, accompagné du célèbre entomologiste Etienne Mulsant dont il avait fait la connaissance en 1844, voyage dans le Midi et établit des relations scientifiques durables

[15] *Histoire naturelle de la Provence*, Tome 1: 182.
[16] *Histoire naturelle de la Provence*, Tome 1: 187.

avec l'abbé Caire. Olphe-Galliard raconte dans un article, rendant hommage à l'abbé vingt ans après sa mort, que

> "*l'abbé Caire,* […] *trouva un jour l'occasion de se procurer un exemplaire de l'œuf du gypaète, mais celui qui le possédait ne voulait le céder qu'à un prix très élevé, 60 francs environ. Malgré l'extrême désir d'en faire l'acquisition, l'abbé Caire eut la force de se dominer et écrivit à son correspondant que sa conscience ne lui permettait pas de consacrer une si forte somme à une acquisition semblable.*"[17]



En effet, l'abbé ne donnait que trente sous pour un oiseau qui lui était offert. C'est du moins ce qu'il raconta à Olphe-Galliard lors d'une visite au mois d'août 1846. Caire accompagnait son père qui souffrait d'anévrisme, à Lyon. La cure ne fut pas bénéfique et son père mourut le 23 mai 1847. L'abbé Caire profita de son séjour à Lyon pour entrer en relation avec tous ceux qui s'occupaient d'ornithologie : le docteur Bifferi, qui possédait une fort belle collection d'oiseaux, et monsieur Falque, dont la spécialité était l'oologie. L'abbé n'arrêtait pas de faire l'éloge de Zéraphin Gerbe. Après cette visite, Olphe-Galliard et l'abbé ont encore échangé plusieurs lettres mais ils ne se sont plus revus. L'abbé Caire avait entre-temps établi des relations avec des naturalistes éminents tels que Gerbe, Degland, l'Allemand Baldamus, le Suédois Sundevall, et l'Espagnol de la Paz Graëlls Aguëra… Il eut de nombreux correspondants en Norvège, en Russie, en Allemagne, en Espagne… Ces relations avec ces divers pays lui permirent d'agrandir sa collection personnelle. Par ailleurs, il envoya à plusieurs musées et ornithologues des oiseaux rares capturés autour de Barcelonnette. Chabrand, lui-même voyageur naturaliste, déboursa 500 francs pour la magnifique collection ornithologique de l'abbé et s'engagea à l'entretenir. Elle contenait, outre quelques espèces exotiques, un couple de tous les oiseaux d'Europe avec leurs nids et leurs œufs. Comme de nombreux autres habitants de Barcelonnette, deux des frères Chabrand étaient partis fonder un établissement commercial au Mexique et ils ne manquaient pas d'expédier quelques oiseaux rares trouvés dans ce pays. Grâce à ces envois, la collection de l'abbé prenait une réelle importance. Cependant, dans une de ses lettres, datée du 28 janvier 1854, il écrit :

> "*Je ne fais pas de collection d'oiseaux exotiques* […]. *Je me suis décidé à en acheter quelques-uns comme ornement dans mon petit musée, mais à condition qu'ils aient un beau plumage.*"

[17] Notice sur la vie et les travaux de l'abbé Caire, ornithologiste. *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 1904: 21.

Les oiseaux à plumage variable selon les saisons étaient présents dans toutes les variations, ce qui donnait à la collection, à part de la valeur artistique, une grande valeur scientifique.

L'abbé Caire fut régulièrement invité à se rendre à des congrès tenus en Russie, en Allemagne, en Suède, en Italie et en Espagne. Il n'y alla point mais les correspondants du Muséum de Paris modifiaient leur itinéraire pour lui rendre visite. Il céda pourtant un jour et consentit à dresser un catalogue des richesses que contenait le musée d'histoire naturelle de Paris. Dans une lettre du 27 octobre 1852 à Olphe-Galliard, il raconte qu'il avait proposé de faire colorier le dessin de ses oiseaux et de compléter chaque gravure par une notice. En parlant de son enthousiasme, Olphe-Galliard n'hésite pas à comparer l'abbé avec l'ornithologue allemand Christian-Ludwig Brehm. Ces deux ne se sont pourtant jamais rencontrés. Mais il est certain que Brehm a corrigé quelques déterminations de l'abbé Caire.

L'abbé Caire était un observateur d'une sagacité pénétrante mais il était insatiable : en un mois il avait collecté une trentaine d'œufs du Bec-croisé des sapins dans les Basses-Alpes de l'époque. À la fin de sa vie il avait délaissé le fusil mais auparavant il chassait toute l'année. La tentation d'enrichir sa collection d'oiseaux rares et précieux était trop grande. Selon l'abbé Donneaud, curé à Sanières, il a dû récolter quelques procès-verbaux :

> "*J'ai reconnu depuis longtemps l'utilité et la nécessité d'un fusil qui porte juste et loin pour pouvoir le porter partout et en tous temps* [...]. *Avec une canne fusil que l'on démonte à volonté, on peut chasser partout et en tout temps toute espèce d'oiseaux.*",

Écrivit l'abbé dans ses lettres du 27 janvier 1850 et du 6 juillet 1852. La chasse est "*inévitable pour se procurer beaucoup d'espèces qui ne nous visitent qu'à cette époque* [au printemps]" (lettre du 8 juin 1847).

À la fin de sa vie, il ne supportait plus que l'air de la montagne. Il ne s'intéressait plus à sa collection et donnait la clé de son cabinet aux visiteurs sans y pénétrer lui-même. Avait-il commencé à mettre en exécution son projet de composer un recueil de dessins coloriés des oiseaux de sa contrée, comme il l'avait annoncé dans une lettre du 27 octobre 1852 ? Nous l'ignorons et la plupart de ses notes et comptes rendus n'ont probablement jamais été publiés. Formé par son oncle, Emile Chabrand ne cessera d'enrichir cette collection d'oiseaux récupérés pendant ses nombreux voyages naturalistes. Elle contient même un individu mâle du Grand Pinguin.

L'abbé Caire était un ornithologue hors du commun. Il avait prouvé la présence de la Mésange boréale, une espèce découverte par l'ornithologue belge Edmond de Selys-Longchamps en 1843, dans les Basses et les Hautes-Alpes, ainsi que sa nidification dans les environs de Barcelonnette. Jean-Baptiste Bailly, qui avait constaté la présence de la Mésange boréale en Savoie, avait reçu tous les œufs de Traquet oreillard de notre abbé. Côme-Damien Degland et Zéraphin Gerbe mentionnent qu'il avait constaté que

"*les Craves qui nichent aux sommités des Alpes sont beaucoup plus petits que ceux qui nichent dans les régions moins élevées ; ils ont ordinairement* 0^{m}*,06 de moins*." (*Ornithologie européenne*, I, 205-206).

Il était attentif aux moindres détails :

"M. l'abbé Caire a observé, plusieurs années de suite, que les sujets [du Tarier pâtre] *qui nichent dans les régions les plus froides des Basses-Alpes sont plus petits et diffèrent beaucoup de ceux qui nichent près de Moustiers, dans des régions plus basses. Le mâle, chez les premiers, est noirâtre sur le dos, et a moins de roux et plus de blanc sur le devant du cou et de la poitrine que chez les seconds, et le roux de la gorge et de la poitrine de la femelle est plus vif et plus étendu. Leur chant diffère également*."

Son sens de la perfection n'avait pas de limites et suscitait l''intérêt de ses collègues. Toujours à propos du Tarier pâtre, nous lisons :

"On le trouve dans beaucoup de localités de la France, notamment en Lorraine, en Bourgogne[18]*, dans les Basses-Alpes et en Provence, où il est sédentaire.* [...] *Nous croyons devoir appeler de nouveau l'attention des naturalistes sur un oiseau que nous avons distingué spécifiquement, mais cependant avec doute, sous le nom de Rubiette de Caire* (Ruticilla Cairii)[19]; - Erythacus Cairii[20] *du nom de l'abbé Caire, ornithologiste distingué, auquel nous sommes redevables de quelques observations intéressantes sur les oiseaux qui habitent les Basses-Alpes*[21]*. Le doute que nous émettions en 1848 persiste encore aujourd'hui, quoique nous ayons examiné, depuis, un assez grand nombre d'individus, tant mâles que femelles* [...]. *La* Ruticilla cairii *doit-être considérée comme variété locale, ou ne serait-elle qu'une* Ruticilla tithys *ayant conservé jusqu'au printemps sa robe d'automne ? Toutes les recherches qui ont été faites, au printemps, dans le but de trouver des sujets à plumage intermédiaire, ont toujours été infructueuses. Les individus, en chair, dont nous avons constaté le sexe, aussi bien que les nombreux exemplaires en peau, que l'abbé Caire a préparés lui-même et dont il a vérifié le sexe, avaient tous un plumage semblable, les mâles, à celui du mâle ; les femelles, à celui de la femelle*."

Degland et Gerbe en donnent une description minutieuse pour arriver à la conclusion que

[18] Degland et Gerbe avaient trouvé ces informations dans l'œuvre de Buffon.
[19] Article de Z. Gerbe, publié dans d'Orbigny Ch. (Dir.)., 1848. *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*. Renard, Martinet et Cie, tome XI: 259. Degland a repris ce passage dans la première version de l'*Ornithologie européenne*, *catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, J.B. Baillière, Paris, 2 tomes et Chenu insiste sur l'existence de cette espèce et entre "dans [l]es détails, contre la règle que nous nous sommes imposée, qu'à cause du silence gardé sur cette espèce, dont nous avons vu plusieurs individus, par M. Ch. Bonaparte. C'était bien le moins que cet auteur, après avoir dit, dans sa critique de l'*Ornithologie européenne* : "Je ne comprends rien à l'*Erythacus (Ruticilla Cairii)*, qu'il faudrait voir et mieux étudier en nature" l'inscrivît au nombre des espèces douteuses." (Chenu J. Ch., 1850-1861. *Encyclopédie d'histoire naturelle*, tome 4: 60).
[20] Degland C.D. et Gerbe Z., 1849[1]. *Ornithologie Européenne*, Baillière et Fils, Paris, Tome I: 507. Degland a été le premier à nommer cette "espèce" d'après l'abbé Caire.
[21] Bailly, qui la traite comme une espèce à part entière se distinguant par ses dimensions du Rougequeue noir, prétend qu'elle était également présente dans "quelques parties alpestres du Dauphiné et de la Savoie." (*Ornithologie de la Savoie*, tome II: 321).

"*La Rouge-Queue de Caire, mâle, différerait donc de la Rouge-Queue Tithys par sa teinte générale d'un brun cendré ; par l'absence de noir dans son plumage ; par les bordures des remiges secondaires, qui, au lieu d'être blanches et assez grandes pour former une sorte de miroir sur l'aile pliée, sont grises et à peine sensibles*."

"[La Rouge-Queue de Caire] habite, en été, le sommet des Basses-Alpes; est assez commune, dans cette saison, aux environs de Barcelonnette et passe régulièrement, en avril, près de Moustiers-Sainte-Marie. Elle niche dans les chalets ou cabanes des Basses-Alpes, et fait deux pontes : la première, à la fin d'avril, dans les zones moyennes, alors que les montagnes sont encore en grande partie couvertes de neige ; la seconde a lieu à leur sommet, tout près des neiges éternelles [...] *où l'on ne voit jamais de Rouge-Queue tithys.* [...] *Cette Rouge-Queue, à son passage près de Moustiers, ne se tient pas dans les mêmes localités que le Tithys. On ne la rencontre que dans les vallons, les blés, les prés bordés de haies, de buissons, d'osiers, d'aubépines, etc., où elle se retire au moindre bruit. Le Tithys, au contraire, se tient toujours dans les endroits rocailleux et sur les vieilles masures ou les habitations abandonnées. Ces différences de mœurs, d'après l'abbé Caire, sont très-caractéristiques. Sa Rouge-Queue arrive aux environs de Moustiers-Sainte-Marie, du 5 au 15 avril : après cette époque, on l'y chercherait en vain, elle est déjà bien haut dans les montagnes.*"

Bailly, qui la traite comme une espèce à part entière se distinguant par ses dimensions du Rougequeue noir, prétend qu'elle était également présente dans "*quelques parties alpestres du Dauphiné et de la Savoie*." (*Ornithologie de la Savoie*, tome II : 321).

Alphonse Toussenel n'avait pas encore connaissance du "Rouge-queue de Caire" lors de la publication de la première édition de son ouvrage

"*ce qui explique l'omission dont je m'étais rendu coupable et que je m'empresse aujourd'hui de réparer. M. l'abbé Caire est un des ornithologistes les plus éclairés et les plus dévoués à la science, et personne ne mériterait mieux que lui l'honneur que lui ont fait ses collègues, de baptiser de son nom l'espèce dont il a enrichi la faune de sa patrie.* [...] *M. l'abbé Caire affirme que son espèce est plus féconde et pond deux fois par an: la première fois au mois d'avril dans les régions habitées par l'homme, la seconde fois en juillet vers la limite des neiges éternelles*."[22]

Léon Olphe-Galliard précise

"*On n'a pas prouvé l'identité de la* Ruticilla Cairii *et de* R. gibraltariensis. *Je crois qu'on doit les réunir et les considérer comme formant ensemble une seule et même Espèce.* [...] *La* Ruticilla Cairii *mériterait d'être rayée de la liste des Espèces*." (*Faune ornithologique de l'Europe occidentale*, tome III, fascicule 29 : 39-40).

---

[22] Toussenel A., 1874[4]. *L'esprit des bêtes, le monde des oiseaux, ornithologie passionnelle*, 2ème partie: 368 et 370.

Gabriel Etoc a ajouté, à son tour, son commentaire :

> "*Le Ruticilla cairii* (Gerbe) *ne semble pas présenter des caractères suffisants pour constituer scientifiquement une espèce. Il n'est admis que comme variété par beaucoup d'ornithologistes; d'autres y voient, avec quelque raison le tithys à plumage modifié par un phénomène de mue*."[23]

Selon Louis d'Hamonville

> "*la Rubiette de Caire* [...] *qu'on ne rencontre que dans les Alpes françaises, n'est probablement qu'une race de l'espèce précédente* [le Rougequeue noir]. *Ses œufs sont blancs, teintés de vert*."[24]

Le même auteur souligne que les œufs du Rougequeue noir sont entièrement blancs sans taches. Selon Paul Paris, qui réfère à un article de Lechtaler

> *"préparateur au Musée de Genève, ce Rouge-queue ne serait qu'un* R. *titis nichant en sa deuxième année avec la livrée grise obtenue à la première mue d'automne.*"[25]

L'abbé Caire portait une attention particulière sur les différents plumages. Dans cette optique, il publia en 1854 un article intitulé "Note relative aux changements du plumage de *Tetrao laegopus.*" (*Revue et Magasin de Zoologie*, 6: 694-697). Dans l'article, qui est plutôt une lettre adressée à la rédaction de la revue, Caire se décrit comme "*un modeste ornithologiste, qui n'a d'autre mérite qu'un entier dévouement à cette belle science de la nature*".

Parfois cet amateur s'est trompé et la description de la sous-espèce du Bouvreuil pivoine, la *Pyrrhula coccinea* n'avait pas convaincu Jean-Baptiste Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye :

> *"*[...] *cet oiseau est un des plus remarquables parmi ceux qui nous visitent;* [...] *quoique son apparition ne soit pas régulière dans le midi de la France* [...]. [...] *Le Bouvreuil est en effet sédentaire dans nos Alpes et se reproduit non loin de Barcelonnette. M. l'abbé Caire, à qui nous devons ce renseignement, a voulu voir dans ces oiseaux la* P.[yrrhula] coccinea[26] *de*

---

[23] Etoc G., 1910. *Les oiseaux de France, leurs œufs et leurs nids*, Paris, publié à compte d'auteur: 74.
[24] d'Hamonville L., 1893. *La vie des oiseaux*, Baillière & fils, Paris: 146.
[25] Article paru dans les *Archives des Sciences physiques et naturelles*, Genève, 1891, tome XXVI.
[26] Cette sous-espèce, tout comme la *P. p. germanica*, était observée dans le centre et le sud-est de l'Europe, depuis l'est de la France jusqu'à l'Italie. Aujourd'hui elles ne sont plus reconnues comme telles. C.L. Brehm l'appelait *Pyrrhula major* (*Handbuch der Naturgeschichte aller Vögel Deutschlands*, Ilmenau, 1831: 252), tandis qu'Edmond de Selys-Longchamps employait le nom scientifique *Pyrrhula coccinea* (*Faune belge*. Première partie. Indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons, observés jusqu'ici en Belgique: 79). Nous avons également retrouvé cette dénomination latine chez J. F. Gmelin, qui a supervisé entre 1788-1793 la 13e édition du *Systema Naturae* de Linné qu'il a enrichie de nombreux ajouts ou modifications (Gmelin J.F., 1789, tome I, 2: 873). D'après Degland & Gerbe, "Cet oiseau se reproduit dans les zones froides des Basses-Alpes". Ils ont dû trouver cette information chez Jaubert & Barthélemy-Lapommeraye. Vieillot et de Selys-Longchamps partageaient l'opinion que "le grand et le petit Bouvreuil forment deux races distinctes qui habitent les mêmes contrées, mais font bande à part ; […]" Ce dernier fait est corroboré par l'observation suivante : En décembre 1830, un grand nombre de Bouvreuils ponceaux se montrèrent dans les environs de Lille. […] Ces Bouvreuils voyageaient par troupes composées d'un petit nombre d'individus, et ne se mêlaient point aux Bouvreuils vulgaires, qui ne se montrèrent pas, cette année, aussi communs qu'ils le sont ordinairement. Dans les Basses-Alpes, où le grand Bouvreuil se reproduit, l'abbé Caire a également constaté qu'il ne se mêle point aux bandes de Bouvreuil vulgaire." Nous reviendrons plus tard sur cette figure énigmatique de l'abbé Caire.

quelques auteurs..., espèce ou race[27] *dont le seul caractère est dans une taille* un peu plus forte. *J'avoue qu'il m'a été impossible de constater cette supériorité dans la force des sujets provenant de nos Alpes; et tous les efforts de M. Gerbe*[28] *lui-même pour trouver un caractère spécifique chez cette prétendue race n'ont pu m'ébranler* [...]." (*Recherches ornithologiques du Midi de la France* : 121-122)

Alphonse de Norguet lui aussi mettait, à juste titre, en doute l'observation de l'abbé Caire :

"*Je n'ai vu le Bouvreuil des Alpes, que l'Abbé Caire rapporte au* Coccinea, *mais je soupçonne fort qu'il ne lui appartient pas*."[29]

L'abbé Caire ne se bornait pas à l'étude des oiseaux, il s'occupait aussi des mammifères de la Provence. Dans un mémoire sur des espèces nouvelles, Gerbe écrit à ce propos :

"[...] *Je me fais un devoir de rapporter l'honneur de la découverte de ces espèces à mon ami l'abbé Caire naturaliste distingué qui a bien voulu, à ma prière, faire quelques recherches sur la zoologie de nos Alpes.*"[30]

La réputation de l'abbé Caire s'étendait au-delà des frontières. Son nom était cité dans plusieurs ouvrages, ainsi Anton Reichenow et Hermann Schalow lui ont-ils consacré un article dans leur biographie des ornithologues contemporains[31]. L'écclésiastique faisait partie de l'*Allgemeinen Deutschen Ornithologischen Gesellschaft* du docteur Jean Cabanis. Admis en 1854, il donna sa démission en 1870. Son collègue, l'abbé Donneaud, a décrit la collection de l'abbé Caire, qu'on appelait aussi "l'abbé Caire extravagant" parce qu'il y avait dans le pays plusieurs abbés Caire, mais un s'était démarqué par sa passion particulière :

"*L'appartement occupé par les oiseaux à 6 mètres 50 au carré. Les vitrines emplissaient littéralement les quatre façades du bas en haut ; il n'y avait de vide que la place de la porte, située au levant, et celles des deux fenêtres situées au midi. Il y avait encore dans le milieu de l'appartement une autre vitrine en forme de toiture posée sur une longue table renfermant sa collection d'œufs et certaines pétrifications. Il n'y avait donc dans cet appartement qu'un chemin de ronde pour favoriser la curiosité des visiteurs.*"

[27] A. de Norguet était très catégorique à ce sujet : "Il me semble que cette habitude constante de voyager séparément, cette rareté d'apparition qui prouve un habitat exclusivement septentrional, la différence de cri, l'absence de taille intermédiaire [donc pas d'accouplements entre *P. pyrrhula* et *P. coccinea*], tout cela, joint à la différence de dimension, constitue un ensemble de caractères qui doit suffire pour ôter toute incertitude. Le *Pyrrhula coccinea* est une belle et bonne espèce […]. (Norguet de A., 1868. *op. cit.*: 90).

[28] Gerbe Z., 1853. Mélanges zoologiques. Notice sur le *Pyrrhula coccinea* (Bouvreuil ponceau ou grand Bouvreuil. *Revue de Zoologie*: 550-556.

[29] Norguet de A., 1868. *Etudes d'ornithologie européenne, des races locales*: 90.

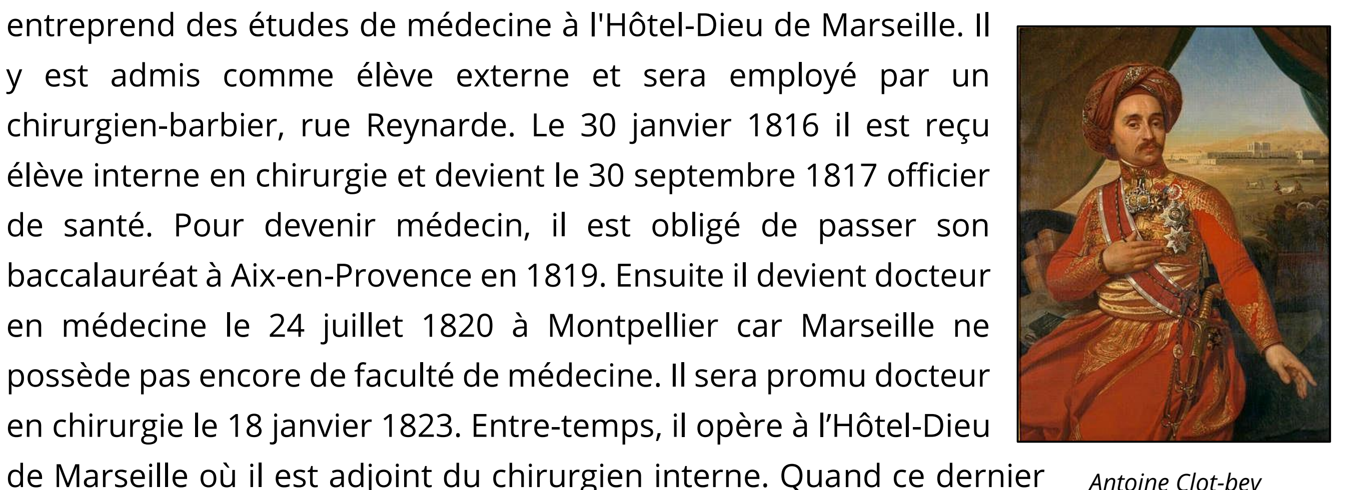
[30] *Revue et Magasin de zoologie*, 1842: 162.

[31] *Ornithologisches Centralblatt*, 1881: 138.

Antoine Barthélémy Clot



Parmi les chercheurs moins connus figure Antoine Barthélémy Clot. Il est né à Grenoble, où il passe son enfance, le 5 novembre 1793, et il meurt d'apoplexie à Marseille le 28 août 1868 dans sa bastide de Sainte Marthe, située dans la rue de Cade. Les membres de sa famille feront construire un tombeau de style oriental au cimetière Saint-Pierre, où il est enterré.



Antoine Clot-bey

En 1808, sa famille s'installe à Brignoles. À l'âge de 19 ans, tout en y travaillant chez un barbier pour assurer sa subsistance, il entreprend des études de médecine à l'Hôtel-Dieu de Marseille. Il y est admis comme élève externe et sera employé par un chirurgien-barbier, rue Reynarde. Le 30 janvier 1816 il est reçu élève interne en chirurgie et devient le 30 septembre 1817 officier de santé. Pour devenir médecin, il est obligé de passer son baccalauréat à Aix-en-Provence en 1819. Ensuite il devient docteur en médecine le 24 juillet 1820 à Montpellier car Marseille ne possède pas encore de faculté de médecine. Il sera promu docteur en chirurgie le 18 janvier 1823. Entre-temps, il opère à l'Hôtel-Dieu de Marseille où il est adjoint du chirurgien interne. Quand ce dernier prend sa retraite, l'administration décide d'ouvrir un concours pour l'attribution de ce poste. Antoine Clot, estimant que ce poste lui revenait de droit, démissionne le 22 décembre 1822 après s'être heurté au mépris de la bourgeoisie locale. Par suite de la jalousie de ses pairs et de son caractère ombrageux, il est évincé de ses fonctions à l'œuvre des demoiselles de la Providence, de son poste de chef des travaux anatomiques à l'hôpital et de la Société académique de médecine et ouvre un cabinet privé qui a immédiatement beaucoup de succès.

En décembre 1824, il est engagé comme médecin du vice-roi d'Égypte, Méhémet Ali. Il s'embarque pour l'Égypte en janvier 1825. Son contrat prévu pour 5 ans se prolongera jusqu'en 1849. Dès son arrivée, Clot soigne Méhémet Ali et le guérit d'une gastro-entérite. Il devient son médecin attitré et son ami.

L'état sanitaire du pays est déplorable, la médecine ne s'étant pas développée. Clot entreprend d'organiser les services de santé civil et militaire, dirige l'hôpital d'Abou-Zabel et crée en 1827 une école de médecine. Il est élevé au rang de bey après l'épidémie de choléra de 1831 qui fait plus de 35 000 morts au Caire. En 1832, il arrive non sans mal à fonder une école de sages-femmes. Il est envoyé en France avec douze de ses meilleurs élèves afin de compléter leur formation. En 1835, une épidémie de peste se déclare. Clot-Bey se dévoue totalement à la lutte contre cette maladie et Méhémet Ali le nomme général à cette occasion. Très fatigué, Clot demande un congé pour se rendre en France.

À Marseille, il épousera à 47 ans Charlotte Gavoty, fille d'un riche négociant. En 1839, il est envoyé en mission officieuse par le pacha Méhémet Ali auprès du gouvernement français de LouisPhilippe Ier. Durant son séjour en France, il publie *De la peste observée en Egypte* et *Aperçu général sur l'Egypte* (1840). Dans ce livre, il décrit tous les aspects du pays, y compris sur le plan naturaliste. Au total, sept pages sont consacrées aux oiseaux domestiques et sauvages. Il n'y a qu'une référence à sa région natale, c'est quand il évoque l' "*hirondelle rousselline, qui apparaît accidentellement sur les bords de Provence.*" (p. 223). Crespon avait pris connaissance de cette espèce pour la première fois en 1836, Jaubert (*Richesses ornithologiques* : 308) en savait peu de chose et Degland & Gerbe prétendaient que "*L'Hirondelle rousseline a été confondue avec la plupart des espèces à calotte et à croupion roux*" (*Ornithologie européenne*, I: 591)

Clot-Bey regagne l'Égypte en août 1840. Après le décès de Méhémet Ali, Abbas Hilmi lui succède. Celui-ci rejette toute modernisation de son pays et supprime les institutions mises en place par son grand-père. Clot-Bey tombe en disgrâce et est démis de la plupart de ses fonctions, et Antoine-Bartélémy Clot rentre à Marseille en avril 1849. Il fait de nouveau un séjour en Égypte entre 1856 et 1859, à l'appel de Saïd-Pacha pour réorganiser les services de santé. Il se fixe ensuite définitivement à Marseille. Sollicité par sa ville natale, il fait don à plusieurs reprises, au début des années 1840, de spécimens d'histoire naturelle au cabinet de Grenoble. Des collections, qui concernent aussi l'égyptologie, ont été acquises par la Ville de Marseille en 1861 et une partie a été offerte au musée du Louvre. Cependant, l'essentiel en revient à la ville de Marseille, qui transforme à cette fin le château Borély en musée dès 1861. La collection Clot-Bey de Marseille, transférée en 1986 dans les salles archéologiques de la Vieille Charité, est la plus riche collection égyptologique de province et certaines pièces ne trouvent d'égal qu'au Louvre ou au British Museum.



L'Alouette de Clot-bey, *Ramphocoris clotbey*, dont Charles-Lucien Bonaparte avait reçu un individu, portera son nom. Le nom de *clotbey* vient du fait que Clot avait été honoré du titre de Bey par Méhémet Ali en 1832. Il est élu le 7 juin 1860 à l'Académie de Marseille et reçu au cours de la séance publique du 5 août 1860.

Jean Crespon

Le Nîmois Jean Crespon, né le 14 octobre 1797 et mort le 1er août 1857 dans cette même ville, était issu d'une famille peu aisée et connut une vie difficile. Crespon était, selon un article paru en 1840 dans le *Courrier du Gard* :

> "*Poussé de bonne heure par le plus vif instinct, par le plus ardent amour, vers l'étude de l'histoire naturelle, dès qu'il eut examiné avec attention le vol d'un oiseau et les mouvements*

> *d'un insecte, dès qu'il eut pu lire quelques fragments traduits de Pline, quelques pages de Buffon, il se dit intérieurement :* 'Je suis naturaliste ! [...]'"

Dans ce même article, l'auteur du compte rendu commente le style :

> "*Le style de l'*Ornithologie du Gard*, s'il décèle çà et là un manque d'habitude d'écrire, est simple, clair et rapide, il s'anime, il se colore souvent dans le pittoresque de certaines descriptions.*"

Le journaliste, resté anonyme, loue la présence des noms *vulgaires* qui rendent l'ouvrage accessible au grand public. Ce qui n'empêche pas que

> "*pour les personnes qui possèdent Buffon, Cuvier, Vieillot ou tels autres, le livre de M. Crespon est un complément indispensable, en ce qu'elles y trouveront les espèces que ces auteurs n'ont pas décrites dans leurs ouvrages.*"

Avant d'être naturaliste, il gagna sa vie comme barbier, soldat, maître d'armes, maître de danse, poète… Il était un chasseur redouté et apprit l'art d'empailler les oiseaux avec l'aide de son épouse. Les bénéfices de l'empaillage lui permirent de se consacrer désormais à l'étude de la nature. Crespon nous enchanta avec l'*Ornithologie du Gard et des pays circonvoisins*[32] et sa *Faune méridionale*[33].

L'Académie Royale du Gard avait fort apprécié *l'Ornithologie du Gard*, un volume de 564 pages. Le 6 avril 1844, l'avocat et secrétaire perpétuel, monsieur Nicot, souligne dans sa préface à la *Faune méridionale*,

> "*les efforts que vous avez faits pour le progrès et la propagation des sciences naturelles et en particulier de l'Ornithologie.*"

Ce premier livre lui vaut les éloges de la part de nombre de naturalistes de son époque. Crespon est un des premiers en France à s'intéresser à l'histoire naturelle de sa contrée. En guise de publicité, Crespon n'hésite pas à citer deux lettres, notamment celle d'Isidore Geoffroy St-Hilaire et celle de Coenraad Temminck. Ainsi, Saint-Hilaire (1805-1861) lui reconnaît beaucoup de valeur car la *Faune méridionale* est basée sur la nature et non sur les livres comme tant d'autres :

> "*Je viens de parcourir votre livre d'un bout à l'autre avec un véritable intérêt, et j'y ai trouvé beaucoup d'observations et de remarques nouvelles dont je me propose de vous faire l'emprunt pour mes cours.* [...] *[L]e succès qu'il aura sans doute parmi les Ornithologistes de notre pays, doivent vous engager à le compléter par un semblable travail sur les Mammifères du Midi, et, par la suite, sur d'autres classes du règne animal, etc...*"

[32] Bianquis-Gignoux/Castel, Nîmes/Montpellier, 1840.
[33][chez l'auteur], Nîmes, 1844.

Crespon, qui avait répondu à l'appel de Geoffroy St-Hilaire, se réjouissait du fait que

> "*Temminck, qui n'est pas habituellement prodigue en éloges en pareille matière m'écrivait aussi*".

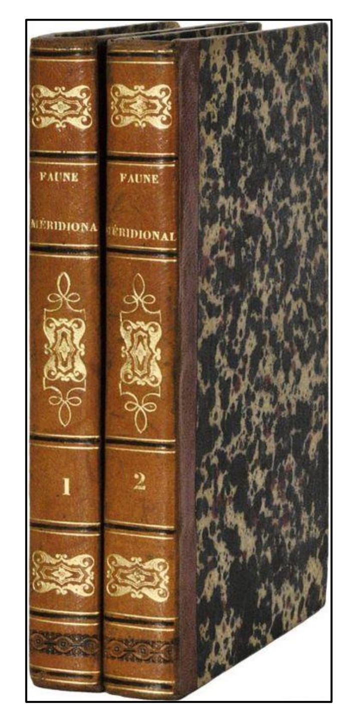
Les éloges de l'ornithologue, exprimée dans une lettre écrite à Leyde le 24 décembre 1840, étaient remarquables :

> "*Je me vois honoré par l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre excellent livre, l'*Ornithologie du Gard. *Je me range bien sincèrement avec tous ceux qui vous ont témoigné leur satisfaction de voir paraître cet ouvrage. Si j'avais eu de pareils devanciers dans les localités différentes de l'Europe, mon travail aurait été plus facile et l'erreur ne s'y serait pas montrée si souvent. J'ai été très-satisfait de voir dans votre recueil, à tous égards fort intéressant, que plusieurs espèces sur lesquelles je conservais quelques doutes à l'égard de leur identité avec les individus capturés dans le Nord ou au Japon, se sont trouvées exactement semblables* [...]. *Vous me permettez donc, Monsieur, d'attacher un double intérêt à votre publication*, que *je me propose bien de citer comme autorité dans une nouvelle édition de mon Manuel* [d'Ornithologie]."

Pour Crespon, la citation des lettres de ces deux naturalistes renommés était une bonne publicité et la garantie d'une bonne vente. Son second ouvrage fut également applaudi par l'Académie du Gard :

> "*Votre nouvel ouvrage, qui complète vos premiers travaux, a encore vivement attiré l'attention et mérité les éloges de notre Compagnie.*"

Presque 360 personnes souscriront à l'ouvrage, parmi lesquelles l'abbé Caïre, Esprit Requien, botaniste, paléontologue, malacologue et naturaliste avignonais, né en 1788, qui deviendra administrateur du musée Calvet, en 1849, Marcel de Serres, géologue et naturaliste, Christophe Jérôme Barthélemy-Lapommeraye, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Marseille et l'entomologiste Etienne Mulsant.



Dans le premier ouvrage, Crespon décrit 321 espèces, il en ajoute 27 dans *La Faune méridionale*, un ouvrage encore plus ambitieux, publié en 1844. Ces deux ouvrages vont de pair et l'auteur, dont la collection a enrichi le Musée d'Histoire Naturelle de Nîmes, ne cesse de renvoyer de l'un à l'autre. Crespon était parfaitement renseigné sur l'avifaune des "pays circonvoisins" du Gard, qu'il avait parcourus lui-même,

Il avait, par exemple, reçu des informations sur le Gobemouche nain de Godefroy Lunel, conservateur du musée d'Avignon, qui avait tué un individu sur les arbres du jardin des plantes. Ce même Lunel mettait en

doute un cas de nidification de l'Hirondelle rousseline à Avignon en 1845 ou 1846, parce que la description des œufs faisait penser à ceux de l'Hirondelle rustique. Pour la Grive à gorge noire, il était allé étudier l'exemplaire qui avait été tué à Marseille en 1834 et qui se trouvait au musée de cette ville. Parmi les personnes envers lesquelles il exprime sa reconnaissance, il y a

> "*M. Barthélemy, directeur du beau cabinet d'histoire naturelle de cette ville*, [qui] *m'a également donné connaissance de deux oiseaux nouveaux pour la France*." (*Faune méridionale*, I, xxvi)

> "*Je dois à M. Barthélemy, conservateur du cabinet de Marseille, quatre à cinq espèces très rares prises dans les environs de cette ville, et qu'il a eu l'obligeance de me communiquer.*" (*Ornithologie du Gard*, xiv-xv)

Il remerciait son ami monsieur Lebrun fils, de Montpellier pour deux raisons : "*les utiles communications qu'il m'a faites sur ses propres découvertes dans le département de l'Hérault, et sur les noms vulgaires de plusieurs oiseaux.*"

Avant lui, Polydore Roux citait les noms français qu'il avait trouvés chez Brisson, Cuvier, Buffon et Vieillot. Crespon rendait service à ceux qui n'avait aucune notion de la classification scientifique, souvent arbitraire, car elle était souvent fondée sur la forme du bec ou des pattes. Comme l'ont constaté récemment des linguistes modernes :

> "[...] *les noms vulgaires peuvent aussi apporter un surcroît de connaissances sur leur*
>
> *apparence, leur habitat, leurs mœurs.*"[34]

Crespon note dans l'*Ornithologie du Gard* :

> "*Les noms vulgaires en patois, annexés à chaque espèce qui en a reçu (car j'ai cru devoir me refuser d'en donner à celles qui n'en ont pas encore, vu leur rareté !), aideront aux personnes de ce pays à mieux les reconnaître ; ils sont joints aux synonymies des auteurs les plus célèbres, que j'ai cru devoir consigner dans mon ouvrage.* "

Au moment où paraissent ses livres, Crespon constate lui-même qu'

> "*à une époque l'étude de la zoologie n'avait donné lieu à des publications aussi multipliées que de nos jours. Dans toutes les contrées d'Europe, ainsi qu'en France, le zèle de ceux qui se vouent au progrès de cette science intéressante se signale par de nombreux écrits qui ont pour effet d'agrandir le domaine de l'histoire des animaux et de rendre celle-ci plus facilement accessible. Il y a quelques années à peine que le soin de recueillir et de coordonner les faits observés par les naturalistes des provinces était exclusivement dévolu aux savants de la capitale ; de nos jours, des recueils estimables, des* Faunes locales,

[34] Walter H. & Avenas P., 2007. *La mystérieuse histoire du nom des oiseaux*, Robert Laffont, Paris: 14.

viennent d'être publiés. Dans quelques départements, et ont été accueillis avec faveur par les hommes haut placés dans la science, qui ont su apprécier l'incontestable utilité de ces travaux partiels."

Nous avons compté pas moins de 37 catalogues, tables, tableaux inventaires, listes… d'avifaunes régionales parus en 1844 ou avant cette date. Les publications de Michel de Serres[35], Hippolyte Bouteille & Eugène de Rivoire de Labatie et, bien entendu, l'*Ornithologie provençale* de Polydore Roux ont dû l'intéresser particulièrement. Les échanges entre ornithologues de l'époque étaient, par conséquent, fort intenses en enrichissants : "*Tout le monde a compris que, pour bien connaître les productions de chaque contrée, il faut les étudier sur les lieux*" note le Nîmois, qui n'a ménagé aucun effort quand il partait, le fusil à l'épaule :

"*j'ai parcouru non-seulement le département du Gard, mais aussi les contrées voisines, soit pour m'y livrer à des recherches personnelles, soit pour y établir des relations avec les personnes en position de me procurer une partie des objets que j'avais besoin d'étudier. J'ai visité les champs, les bois, la plupart des vieux édifices, des grottes et des cavernes qui servent de refuge aux chauves-souris, et pendant les chaleurs de l'été je suis allé fouiller les eaux croupissantes et la boue infecte des marais* […]."

Crespon souligne qu'il a consulté de façon critique les travaux de Buffon, Sonnini, Dadin, Cuvier, Temminck, Duméril, Desmarest, Geoffroy St-Hilaire père et fils, Lesson, Roux, Vieillot, et de Sélys-Longchamps, "*les guides les plus sûrs dont la science puissse s'enorgueillir.*" C'est grâce à ce dernier qu'il a découvert la Fauvette épervière. D'autre part il met l'auteur de *l'Ornithologie provençale* en doute quand il s'agit du Bruant des neiges :

"*Roux dit,* […] *que cette Fringille visitait la France et la Provence tous les cinq ou six ans seulement ; je déclare que, pour mon compte, je ne l'ai vue qu'une seule fois ; c'est durant l'hiver 1844* […]."

À la fin du premier volume de *La Faune méridionale,* Crespon décrit *l'Alauda montana*.

"*Je donne ce nom à cette espèce par rapport aux lieux qu'il fréquente ; de plus habiles que moi le changeront s'ils le jugent nécessaire*"

Écrit-il dans une note en bas de page. Cette "espèce" lui causait des soucis. Il en avait reçu un exemplaire de l'abbé Caire, ainsi que des oeufs appartenant à cette espèce. L'abbé, qui avait également envoyé un individu au Lillois Degland, lui avait assuré que cet oiseau vivait près des neiges et qu'il nichait même à ces hauteurs. Crespon était convaincu que les oeufs étaient ceux d'un Bruant proyer, "*ainsi que j'ai eu l'honneur de le lui faire savoir.*" Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye prétendaient à juste titre qu'il s'agissait d'une Alouette des

[35] *Essai pour servir à l'histoire des animaux du midi de la France* (1822), 18 pages consacrées aux oiseaux et l'*ornithologie du Dauphiné ou Description des oiseaux observés dans les départements de l'Isère, de la Drome, des Hautes-Alpes et les contrées voisines* (1843-1844).

champs dans un plumage automnal, avant la première mue (*Richesses ornithologiques* : 290). Pour la description des Tétras, il avait fait appel à

> "*des personnes dignes de foi* [...] *qui m'ont assuré avoir vu et tué dans les pays voisins du Mont-Ventoux les deux espèces suivantes : le Tétras birkhan,* Tetrao tetrix" *(Temm.), Coq de bruyère à queue fourchue (Buff.), ainsi que le Tétras Ptarmigan,* Tetrao lagopus *(Temm.)*"

Crespon est un des premiers à avoir étudié le comportement du Flamant rose,

> "*en particulier aux plages qui bordent la Méditerranée depuis Hyères jusqu'à Perpignan. Mais il n'est nulle part plus abondant que sur les étangs de la Camargue et des environs d'Aigues-Mortes.*"

Le Nîmois note à propos de ces oiseaux que

> "*c'est sur une petite élévation, le plus souvent sur un petit chemin entre deux fossés, que les femelles pondent, et si elles choisissent une éminence, c'est pour préserver leur progéniture des eaux, la femelle se met à cheval sur les œufs, mais elle les couve en reployant ses jambes sous le ventre* [...]."

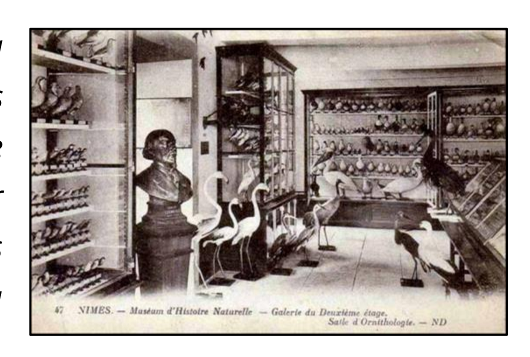
Dans son *Ornithologie du Gard* nous apprenons qu'il a étudié l'espèce en Camargue :

> "*Je les ai vus au milieu de l'étang du Valcarès,* [sic] *alors qu'il était à sec, au mois de mai : j'étais en compagnie de M. Delpuech, qui m'avait fait l'honneur de me donner l'hospitalité dans son château* [...]."

Globalement, Crespon était satisfait de ses propres résultats :

> "*la* Faune méridionale *aura du moins* [le mérite] *de renfermer une nomenclature d'espèces d'animaux plus étendue et plus complète que la plupart des ouvrages de ce genre publiés en province. Elle ne comprendra non seulement, comme quelques personnes ont paru le croire ici, le nom et la description des espèces propres au département, mais encore, parmi les volatiles, des espèces plus nombreuses qui le traversent ou qui y font un séjour momentané. Car, pour ce qui touche les oiseaux seulement, sur 500 espèces environ que les naturalistes connaissent en Europe, j'en aurai mentionné au moins 350, parce qu'ainsi que j'ai eu occasion de le faire observer ailleurs la situation géographique de nos contrées méridionales fait à la fois le refuge des oiseaux obligés de fuir les glaces du Nord, aux approches de l'hiver, le lieu de passage de celles qui s'échappent au printemps des contrées brûlantes de l'Asie et de l'Afrique, et le but du voyage des espèces nombreuses qui viennent des îles de la Méditerranée pour se reproduire dans nos contrées*. *J'ai fait connaître la manière dont plusieurs espèces d'oiseaux se reproduisent, et dont on ignorait la propagation*."

Un peu plus loin dans son avant-propos, il note :



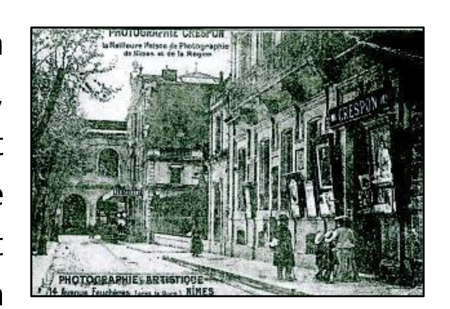
> "*Je n'ai pas voulu comprendre une seule espèce sur la foi d'autrui, et sur des renseignements vagues ; tous les animaux dont il est fait mention dans le livre que j'offre au public, je les ai vus et examinés moi-même. Pour cela, il m'a fallu visiter en détail les principales collections zoologiques de la Provence et du Languedoc* [...]."

Cette façon de travailler différait bien entendu de celle du Hollandais Coenraad Jacob Temminck, qui avouait avoir été parfois trop crédule. Les vingt dernières années de la vie de Crespon sont difficiles : malade, il finit par ne plus pouvoir s'occuper de ses collections dont nombre de spécimens disparaissent. Elles sont léguées au Muséum de Nîmes créé en 1895. Jean Crespon a écrit ses deux livres à une époque où l'étude de la zoologie donnait lieu à des publications souvent à caractère local. Il se plaignait de ne pas résider à Paris. Malgré le secours d'ornithologues réputés :

> "*j'ai eu de nombreuses difficultés à surmonter si j'ai voulu être exact dans mes citations ; parce que, éloigné du Muséum de la capitale, j'ai quelquefois manqué d'objets de comparaison, et n'ai pu recevoir les conseils des hommes spéciaux.*"

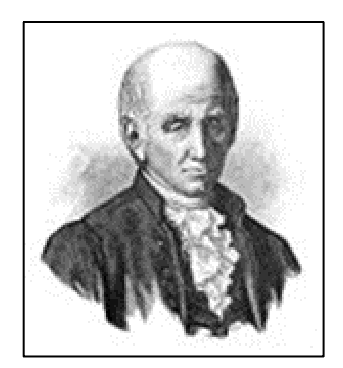
On peut s'imaginer le temps qu'il fallait pour obtenir des informations ou pour échanger des oiseaux empaillés. Publier en province était un obstacle supplémentaire pour la diffusion de l'ouvrage.

Crespon avait l'intention de se mettre à l'étude des insectes, "*qui ravagent nos récoltes ; j'espère que je serai secondé par beaucoup de personnes dans cette œuvre utile pour tous*". Lui et son fils voulaient – bien que le mot musée ne figure pas dans son avant-propos – doter la ville de Nîmes d'un établissement qui pourrait héberger sa collection.



Cette carte postale ancienne est émouvante. Elle met à l'honneur la boutique du premier photographe de la ville, Antoine Crespon, fils de Jean, sur l'avenue Feuchères. On y voit une famille endimanchée franchir le seuil pour aller se faire tirer le portrait. Antoine Crespon est né à Nîmes en 1825 et est mort à Montpellier en 1893. Le jeune homme a commencé son activité de photographe, avant de s'installer sur Feuchères, dans l'atelier de son père.

Michel Darluc



À la fin du siècle des Lumières, la Provence fait l'objet d'enquêtes minutieuses sur le terrain. Darluc, né à Grimaud (Var) en 1717 et décédé à Aix-en-Provence en 1763, fut professeur de médecine à l'université d'Aix-en-Provence. Parallèlement à des études de médecine et d'anatomie, il s'était également consacré à la chimie et à la botanique sous la direction du célèbre Joseph Lieutaud[36], médecin du jeune Louis XVI. Darluc, qui a – lui aussi – connut un parcours atypique, publia un ouvrage à première vue très généraliste en trois volumes. Dans le premier volume il nous parle du mont Ventoux, de la Camargue et de la Crau et il a consacré un long chapitre, bien détaillé, aux "oiseaux de la Camargue, de la Crau, et des environs d'Arles". Il avait constaté que

> "*Nombre d'oiseaux qui se nourrissent aussi d'insectes abandonnent en été les régions Méridionales où le défaut d'humidité les prive en grande partie de leur aliment. Ils viennent chercher une nourriture assurée dans des pays tempérés. Ceux qui ont passé l'hiver dans les déserts de l'Afrique reviennent au printemps & vivent dans nos campagnes jusques en automne, tandis que ceux qui ont trouvé en hiver dans les régions tempérées de quoi se nourrir de baies de genièvre, de myrtes, d'aubépine, de troène, ne regagnent en été les montagnes des alpes qu'au moment où ils sont assurés d'y trouver d'autres fruits qui les nourrissent. Les autres causes qui déterminent les oiseaux à des migrations nous sont moins connues.*"

Darluc souligne le rôle important que jouent le Sud-Est de la France et la Camargue en particulier :

> "*Il est bien avéré que nos étangs, nos lacs & grandes rivières attirent des pays septentrionaux la plupart des oiseaux plongeurs qui viennent y passer l'hiver.*"

Dans le deuxième tome, il consacre 5 pages aux "Oiseaux particuliers aux montagnes alpines de la Provence", "*ceux qui habitent les régions septentrionales, ou qui y font quelque séjour*", avec une attention particulière pour "*Les oiseaux de passage qui nous arrivent du Nord, ne s'y arrêtent que le temps nécessaire pour prendre leur nourriture ; ils le quittent bientôt pour passer dans des pays plus tempérés.*"

[36] Né à Aix-en-Provence le 21 juin 1703 et mort à Versailles le 6 décembre 1780, Lieutaud étudie d'abord la botanique avant d'être nommé médecin à l'Hôtel-Dieu d'Aix-en-Provence. Il ne cesse d'enrichir ses connaissances à partir de l'étude des patients qu'il soigne et de ses dissections de cadavres. Il obtient son diplôme de l'université d'Aix-Marseille en 1725. En 1750, il devient médecin de l'infirmerie royale, puis médecin des enfants de Louis XV, et enfin premier médecin de Louis XVI. Il devient membre de l'Académie royale des sciences en 1735 et de la Royal Society de Londres en 1739 et il fut président de la Faculté de médecine de Paris. Il mourut en 1780 à la cour la plus brillante d'Europe, victime d'une fluxion de poitrine gangreneuse à laquelle il succomba. Des médecins rassemblés autour de son lit lui avaient proposé plusieurs remèdes, "Ah ! leur dit-il, je mourrai bien sans tout cela." Louis XVI qui le vénérait, lui fit faire des funérailles magnifiques.

Tout comme Jean Crespon, il décrit l'intérêt des noms vernaculaires mais il souligne l’importance d’une certaine uniformité dans les classifications scientifiques :

"*le peuple qui observe peu les oiseaux de passage, les chasseurs qui ont de la peine à les tirer, leur donnent des noms enfantés par le caprice & relatifs à quelques apparences extérieures qui frappent le plus*. *Ces dénominations presque toujours bizarres leur demeurent : elles varient suivant les lieux. Il est bien difficile de reconnaître les oiseaux à des signes si peu distinctifs ; il ne faut point s’en tenir à des nomenclatures aussi équivoques, mais assigner le véritable rang qu’ils occupent dans l’histoire naturelle suivant les classes où les plus savants Ornithologistes les ont admis.*"

Les deux premiers tomes seront publiés en 1782. Peu avant sa mort, Darluc devient aveugle et le manuscrit du dernier volume sera revu et publié *post mortem* par un de ses amis. Toute sa vie il a parcouru la Provence en tous sens, amassant les informations, les observations et les échantillons qui lui servent pour la rédaction de son *Histoire naturelle de Provence*[37].

Michel Darluc y examine systématiquement la flore, les minerais, les pierres, les fossiles, les exploitations agricoles... et ajoute au passage des indications sur l'histoire. Conscient de l'apport linnéen, il adopte la nomenclature binaire tout en assurant la dénomination en patois. Son livre, écrit en français, lui assure un grand succès posthume.

Darluc était également le fondateur du jardin botanique d'Aix-en-Provence, mais ce jardin ne lui survivra pas. Son *Histoire naturelle* reflète bien les goûts de l’homme cultivé du siècle des Lumières. Darluc ne traite pas seulement de botanique, mais il accorde une place importante à l’homme, ses mœurs, ses pratiques agricoles, sa manière d’exploiter les mines, sa santé. Les nombreuses publications médicales de Michel Darluc insistent d’ailleurs sur l’influence du milieu sur la santé et elles révèlent des préoccupations hygiéniques et prophylactiques, comme la promotion de l’inoculation contre la variole.

Ce qu’il écrit à propos de l’avifaune est d’une extrême précision. Ce qu’il a noté, pour ne prendre que cet exemple, à propos du Flamant rose, devrait faire rougir des ornithologues et éthologistes des siècles suivants car il était bien au courant de l’écologie de cette espèce :

"[...] *il cherche au bord des marais, des poissons, des insectes, des graines même qu’il dévore: il rejette la boue à travers les aspérités dont les bords de son bec sont garnis;* [...]. *Les flamants ne se quittent point, & lorsqu’ils s’arrêtent pour manger, ils laissent toujours quelqu’un d’eux en sentinelle qui les avertit au moindre danger qui les menace : ils construisent leurs nids aux bords des marais avec de la boue, en forme de cône tronqué ; ils y pratiquent une ouverture & couvent leurs œufs en posant leur croupion dessus & leurs pieds par terre*."

[37] Histoire naturelle de la Provence, *3 vol., Niel, Avignon, 1782-1786.*

Darluc était très cultivé et il nous rappelle que "*les Anciens avoient trouvé un goût exquis à la langue de flamant : tout le monde connaît le fameux repas du glouton Vitellius*[38]". Selon Darluc, le Flamant rose fut un objet de convoitise pour les chasseurs :

> "*Les petits flamants ont un chant agréable qu'on entend au point du jour à la Crau ; on les tire plus facilement que les grands. Cet oiseau s'envole aux approches de l'hiver & quitte ces contrées pour se rendre en Afrique, où l'on en voit en grande quantité, & surtout en Barbarie.*"

Léonard Puech Dupont

Ce naturaliste et anatomiste est né à Bayeux en 1795 de parents peu favorisés. Après la mort de son père, il lui succéda dans un modeste emploi chez le duc de Gaël, alors ministre des finances. Dès sa plus tendre jeunesse, Dupont montra un goût décidé pour l'histoire naturelle. On le voyait courir dans la campagne, collectionner les insectes afin de les classer. Il passait tout son temps libre aux jardins des plantes où il écoutait les professeurs qui y donnaient cours. Il étudia en même temps l'anatomie et la chirurgie. En 1815, il perdit son emploi et Dupont décida de suivre un certain monsieur Ritchie, agent du gouvernement anglais dans son voyage à l'intérieur de l'Afrique. Il avait été chargé par le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il fut bien accueilli par le pacha d'Égypte mais se brouilla avec Ritchie.

De retour en France, il se livra aux études anatomiques avec une ardeur qui a beaucoup hâté ses derniers instants. Il composa aussi une collection de plus de deux cents espèces inconnues d'oiseaux, de reptiles et d'insectes qu'il avait rapportés. Il mourut à Paris le 7 février 1828 en commentant sa propre fin : "*J'assiste*" disait-il "*à l'autopsie de mon cadavre*". Pendant sa vie, Dupont fut un personnage fort convoité par plusieurs sociétés naturalistes, empressées de l'admettre dans leur sein. Le rapport entre cet ornithologue et la ville de Marseille se base sur des suppositions et son séjour y a peut-être été très court.



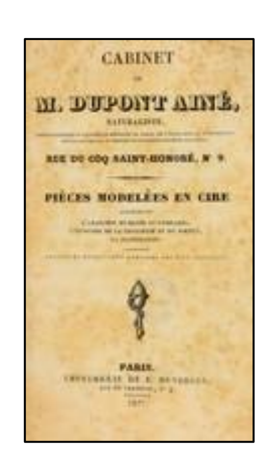
En 1820, Louis Vieillot décrit dans sa *Faune française* une nouvelle espèce d'alouette, qu'il appelle *Alauda duponti*. Vieillot l'avait nommée d'après son fournisseur dont il oublie de mentionner le prénom. Nous savons que L.P. Dupont a été invité à participer, en tant que collectionneur et préparateur, à une expédition transsaharienne. En 1819, il rentre à Paris avec une importante collection zoologique dont 200 espèces nouvelles. Étant donné la date de publication de l'ouvrage de Vieillot, il est possible que ce soit L.P. Dupont qui le lui ait envoyé. Ce dernier précise que le spécimen qu'il avait reçu provenait de Provence. Le baron de Férussac confirme également l'origine provençale: "*Vieillot* [...] *décrit une nouvelle* [espèce] *sous le nom*

[38] Empereur romain (15-69), plutôt paresseux et très attiré par la nourriture et la boisson.

d'Alauda duponti, *laquelle a été tuée en Provence, par M. Dupont, préparateur d'objets d'histoire naturelle*"[39]. À part deux captures en Crau, Degland & Gerbe (*Ornithologie européenne*, 1867) indiquent qu' "*on l'a observé dans le midi de l'Espagne, quelquefois dit-on, aux îles d'Hyères, et plusieurs exemplaires auraient été trouvés sur les marchés de Marseille*."

Il se peut très bien que L.P. Dupont ait collecté cette alouette en traversant la Provence, en partant ou en revenant de Libye, qu'il l'ait achetée au marché de Marseille ou qu'il l'ait eue dans ses bagages, car Polydore Roux s'étonne de n'avoir "*jamais pu se procurer* [cette espèce] *en Provence, quoiqu'elle ait été vue plusieurs fois au marché*". Jaubert, dans *Quelques mots sur l'Ornithologie Européenne de M. le Docteur Degland et sur une critique de M. Charles Bonaparte*, ajoute qu'il "*est difficile d'admettre qu'un oiseau aussi remarquable puisse passer inaperçu*".

Il reste encore un autre doute : nous avons connaissance d'un certain "Monsieur" Dupont qui avait 22 ans en 1820 et qui était collectionneur et vendeur d'oiseaux. Celui-ci était peut-être parent de Léonard Puech Dupont. Polydore Roux non plus, ne mentionne le prénom de ce mystérieux Dupont. Quoi qu'il en soit, il a prêté son nom au Colibri zémès *Calliphlox dupontii*. Pour éviter tout risque de confusion, Paul Géroudet a proposé de changer le nom de l'alouette en Sirli ricoti, dérivé d'un nom espagnol local.


CABINET

M. DUPONT AINÉ,

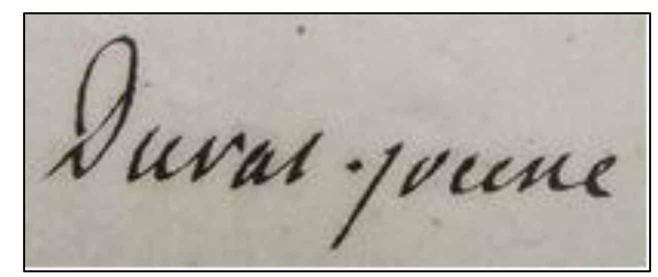
RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 9.

PIÈCES MODELÉES EN CIRE

PARIS.

Il existe un ouvrage remarquable de sa main qui montre que Dupont avait plusieurs cordes à son arc, le *Cabinet de M. Dupont aîné, naturaliste*[40], "préparateur de la faculté de médecine de Paris, de l'école royale d'instruction du Val-de-Grâce et membre de plusieurs sociétés savantes". Dupont s'était constitué un cabinet comportant des pièces modelées en cire représentant l'anatomie humaine. Les étudiants en médecine, les ophtalmologues, les neurologues, les gynécologues et les futurs chirurgiens y trouvaient des *fac similés* sur lesquels ils pouvaient étudier. "Ce spectacle n'a rien de dégoûtant, puisque tout est artificiel; malgré les illusions d'une ressemblance frappante de vérité, l'imagination se rassure à l'idée que ce n'est que de la cire" et "Pour faire une diversion agréable à ce triste spectacle, il y a une salle consacrée à l'ornithologie, à l'entomologie, où à la beauté d'une collection de papillons des Grandes-Indes, la vivacité, l'éclat du plumage d'un grand nombre d'oiseaux-mouches, reposent et charment la vue", lisons-nous dans l'introduction[41].

Joseph Duval-Jouve



Ce botaniste et agrostologue est né le 7 août 1810 à Boissy-Lamberville (Eure) et décèdera le 25 août 1883 à Montpellier. Tandis que Joseph fait ses

[39] *Bulletin des sciences naturelles et de géologie*, 1, 1824: 366.
[40] Imprimerie E. Duverger, Paris, 1827.
[41] *Op. cit.*: 5.

débuts au collège d'Arles en 1827, la nomination en 1829 de son père au collège de Castellane permet au jeune Duval d'effectuer les recherches géologiques qui font l'objet en 1841 de la première publication[42] du fonctionnaire qui sera ensuite transféré à Grasse en 1832 et deviendra en 1834 le gendre de Jouve, le principal de l'établissement grassois. J. Duval-Jouve enseigne d'abord la philosophie et succèdera en 1846 à son beau-père à la tête du collège de Grasse. C'est pendant cette période qu'il écrira son unique article, à caractère ornithologique, sur la migration des oiseaux. Ensuite Duval-Jouve est nommé inspecteur d'académie à Alger en 1852. Dans le cadre de l'important mouvement administratif de 1854, consécutif à la suppression des recteurs départementaux, il sera muté à Strasbourg où il devient membre de la Société des sciences naturelles et il terminera sa carrière à Montpellier de 1868 à 1873. Duval-Jouve s'était spécialisé dans la recherche sur la famille des *Poaceae* et du genre *Equisetum*. Le genre de plante *Jouvea* est nommé en son honneur. Une partie de son herbier a été offerte à la faculté des sciences de Montpellier. Une ville à laquelle il consacrera trois ouvrages à caractère pamphlétaire[43]. Dans son article, il écrit que, plus qu'ailleurs en Europe, étudier la migration des oiseaux en Provence n'est pas chose simple à cause du relief :

> "*The interior is occupied by mountain ranges, some of which are so lofty as to retain the snow on their northern acclivities throughout the entire summer. The plains stretching towards the sea are low, and consequently enjoy a much higher temperature, so that on the approach of summer it is still cold on the mountains, even when it has become very hot in the plains. Cold and wind have great influence in retarding or accelerating migration: and it often happens that those species which are descending towards our coast, either from our own mountains, or the more northern provinces of France, arrest their flight and stay for a longer or shorter time on the hills of moderate height.*"[44]

Il constate que la migration est également influencée par la présence ou l'absence de nourriture :

> "*In many instances food has a direct influence on migration: for instance, at Castellanee, which is about thirty-six miles from Grasse, there is not a single thrush to be seen throughout the summer; but at the end of September, when the juniper-berries are ripe, the thrushes arrive in immense flocks, and remain there about six weeks, or till the middle of October, when they descend to the level lands, which are thickly planted which olive-trees, whose fruit is then ripe, and among these they remain until the olive-harvest is over and the trees completely stripped.*"

Les notes qui ont servi à la rédaction de son article concernent toute la région PACA.

---

[42] *Bélemnites: des terrains crétacés inférieurs des environs de Castellane (Basses-Alpes)*. Editions Masson.
[43] *Les Noms de rues de Montpellier*. *Étude critique et historique* (1877), *Histoire populaire de Montpellie*r (1878) et *Montpellier pendant la Révolution* (1879-1881).
[44] Duval-Jouve J., 1845. A list of migratory birds in Provence, with observations on the date of their migration. *Zoologist*, 3: 1113.

Jean Baptiste Marie Jaubert

Ce médecin et ornithologue amateur est né le 17 mars 1826 à Marseille et est mort le 9 août 1884 à Brignoles, dans le Var. Après avoir obtenu son titre de docteur en médecine à l'université de Montpellier en 1840, il se distingue dans le traitement de l'épidémie de choléra qui sévit peu après à Marseille. En 1852, il devient inspecteur des Eaux à la station thermale de Gréoux-les-Bains où il travaille durant 24 ans. Il fait paraître un *Guide aux eaux de Gréoulx (Basses-Alpes)* en 1857, qui sera plusieurs fois réédité. À Marseille, Jaubert s'est lié avec Casimir Laurin qui lui a légué une importante collection ornithologique. Cette collection a dû être fameuse car nous l'avons retrouvée citée dans un article de Degland dans un numéro de la revue *Naumannia*[45]. Pour cet article, Degland avait dressé une liste de 92 collectionneurs français, qu'il avait envoyée à la rédaction de la revue. Parmi les collectionneurs figurent entre autres l'abbé Caire, Christophe Jérôme Barthélemy-Lapommeraye, Charles-Lucien Bonaparte et le curé Gassend de Colmars-les-Alpes. Pour le reste, on y retrouve presque tous les ornithologues renommés et quelques particuliers.

Jaubert se servira de sa propre collection lors de la rédaction des *Richesses Ornithologiques du Midi de la France*. Avec son "Catalogue des oiseaux de passage ou sédentaires"[46], un ouvrage dont le professeur Newton était le seul à posséder un exemplaire Outre-Manche, il avait déjà préparé le terrain avant d'entamer la rédaction des *Richesses ornithologiques.* Cet ornithologue de terrain a eu l'occasion d'enrichir sa collection lors de ses chasses en Camargue et sur le littoral. La collection de Jaubert est actuellement conservée au Muséum de Marseille.

Au moment où partout en France des études locales seront publiées et que l'ornithologie connaît une apogée, le vaillant Jaubert prendra la défense de Degland, fortement critiqué par Charles Bonaparte :

> "*En France surtout, on avait beaucoup fait, et c'est principalement à ce genre de petits travaux, exécutés sur divers points à la fois, que l'Ornithologie a dû les progrès notables qui ont marqué ces dernières années. Mais malgré tout le zèle, malgré tous les efforts tentés, il était évident qu'il y avait encore beaucoup à faire et la dernière publication du docteur Degland est venue nous en donner une nouvelle preuve.*"[47]

Jaubert reprochait à Bonaparte de relever quelques-unes des erreurs qui s'étaient faufilées dans *l'Ornithologie européenne* mais de ne pas se prononcer sur les questions douteuses. Tout le monde attendait tout simplement de nouvelles données, qui seraient le résultat de nouvelles observations.

---

[45] Elle fut reprise sous le titre "Zum Verzeichnisse der jetzt lebenden Ornithologen, Sammler, etc.", et ne contient que les collectioneurs de nationalité française, *Naumannia*, 5, 1855: 118-122.

[46] *Prodrome d'Histoire naturelle du département du Var*, 1853: 401-431.

[47] *Quelques mots sur l'Ornithologie européenne de M. le docteur Degland, et sur une critique de M. Charles Bonaparte, précédés d'un essai sur la définition des espèces et des races*, Imprimerie A. Carnaud, Marseille, 1851: 5.

Dans ce même ouvrage sympathique, Jaubert fait preuve de ses connaissances et lectures :

> "*En parlant de l'Aigle impérial* (Aquila heliaca)*, M. Degland, pas plus que M. Ch. Bonaparte ne fait mention d'une notice que publia M. Barthélemy au sein du* Congrès Scientifique Français [sic] *(1846) et qu'ils ne connaissent sans doute pas.*"[48]

Jaubert était impressionné par les considérations formulées par Barthélemy à propos de l'Aigle impérial et de sa présence en Provence :

> "*Après la publication du livre de M. Degland j'envoyai à l'auteur un dessin assez exact, représentant un individu qui fait partie de ma collection. Je dus lui annoncer aussi que nous comptions déjà de dix à douze captures dans le Midi de la France ; et ne fus pas médiocrement étonné de recevoir, quelque temps après, pour toute réponse, que mon aigle n'était qu'une simple variété de* Chrysaëtos*...*"


L'ORNITHOLOGIE

D'une part, Jaubert avoue dans ses commentaires que l'*Ornithologie européenne* contient quelques erreurs et lacunes, d'autre part il reproche à Bonaparte d'être le champion des divisions à l'infini. Il ne sera d'ailleurs pas le seul à formuler cette critique. Jaubert décrit cela comme "*une tendance funeste*". Bonaparte, pour ne citer que cet exemple, condamnait la division des rapaces en diurnes et nocturnes. La réplique de Jaubert est basée sur une logique évidente :

> "[...] *elle sépare des oiseaux de mœurs et de formes si différentes qu'on ne peut la rejeter sous peine de se trouver dans la nécessité d'avoir à lui substituer quelque chose de mieux.*"

Du coup, l'ornithologue varois se lance dans la discussion animée autour des définitions des mots *genre, espèce, race* et *variété locale*, la dernière étant très chère à l'abbé Caire, quitte à en faire un mauvais usage.

À propos des vautours, que nous évoquions déjà avec Sabin Berthelot, Jaubert signale leur présence à l'

> "*époque à laquelle commence la mortalité parmi les immenses troupeaux que l'on élève dans ces plaines.* [...] *Chez nous, des sommets des Alpines, leur œil embrasse toute l'étendue de cette immense solitude que nous appelons la Crau ou la Camargue, suivant qu'elle est en deçà ou en delà du Rhône. De ce point d'observation rien ne peut leur échapper et aussitôt qu'une proie leur est abandonnée, on les voit descendre en nombre quelquefois considérable.* "

---

[48] Cette communication n'est pas mentionnée dans la bibliographie de Ronsil. Une autre par contre sur le 'Bruant des marais' y figure bel et bien. Le compte rendu du Congrès scientifique de France a été rendu public en 1847. Barthélemy y parla également des insectes nuisibles à l'olivier, des migrations du Martin roselin et de l'acclimatation des animaux utiles. P.-M. Roux (secrétaire général) et S. Berthelot prirent part à la discussion sur la fonction des insectes.

Nous avons constaté chez la plupart des naturalistes provençaux un besoin d'encenser la beauté de la région et sa richesse avifaunistique. Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye ne font pas exception à la règle :

> *"Le pays se présente à nous sous les aspects les plus variés : campagnes fertiles traversées par de larges cours d'eau, coteaux boisés s'échelonnant depuis le bord de la mer jusqu'au sommet des Alpes [...]; bandes incultes, arides ou submergées; configuration des plus accidentées présentant les plus singuliers contrastes de végétation et de température; telles sont, en deux mots, les conditions d'habitat qu'y rencontre l'oiseau."*

Chevalier de Lacour-Gouffé

Roch Bernard-Marie de Lacour-Gouffé, né à Marseille le 25 août 1755 et décédé le 5 novembre 1834, connu principalement en tant que botaniste, a rédigé un "Catalogue des oiseaux du département des Bouches-du-Rhône, avec les noms provençaux et français correspondant à ceux du naturaliste suédois". Ce catalogue a été présenté à l'Académie de Marseille en 1801.

Le jardin botanique se situait à l'époque dans le quartier des Chartreux après avoir été déplacé depuis la plaine Saint Michel sur une volonté du préfet Thibeaudeau. Le microclimat des lieux va permettre la survie et le développement des diverses espèces de plantes exotiques. L'acclimatation de ce type de plantes est à la mode au début du XIXe siècle. Le phénomène est personnifié par l'impératrice Joséphine qui introduit dans son domaine de Malmaison de très nombreuses espèces. Le jardin des plantes de Marseille lui a d'ailleurs été dédié. Lacour-Gouffé a en outre entretenu une correspondance avec l'intendant du domaine de Malmaison.

Après une carrière militaire, le chevalier de Lacour-Gouffé, membre de l'Académie de Marseille depuis 1801, est nommé directeur du Jardin botanique de cette ville en 1804, sous le Consulat, et le restera jusqu'à sa mort en 1834. La Restauration en France n'aura pour seul effet sur sa carrière qu'un changement de titre. Grâce au chevalier de Lacour-Gouffé, le jardin prend toute son ampleur, et atteint sous sa direction l'apogée de sa renommée.

Lacour-Gouffé s'occupe de l'aménagement du jardin à son ouverture. À partir de 1820, il y ajoute un jardin d'acclimatation des plantes tropicales provenant de l'île Bourbon, mais celui-ci disparaîtra en même temps que son créateur.

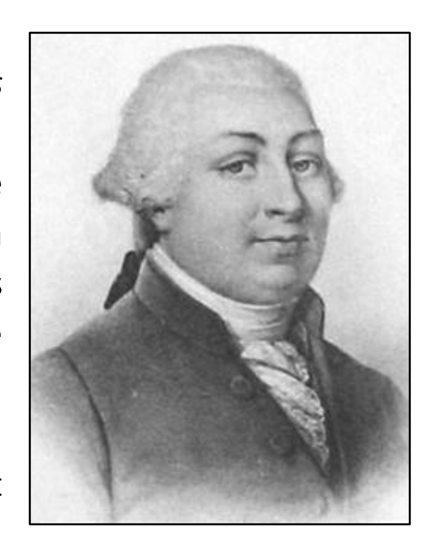
Reconnu pour son travail assidu, sans cesse à la recherche de nouveaux aménagements et de nouvelles adaptations pour son jardin, Lacour-Gouffé noue de nombreux contacts dans la région, en France et dans le monde, avec différents botanistes et cultivateurs. Il entretient avec eux une correspondance, et échange des produits et des méthodes de culture des plantes. Malheureusement son catalogue, qui n'est nulle part mentionné, même pas par

Ronsil, a définitivement disparu de la planète. La seule référence que nous avons dénichée se trouve dans le "Catalogue des membres et des associés de l'Académie de Marseille, accompagnés de l'indication de leurs principaux ouvrages"[49]. Le fait qu'il a même échappé aux auteurs des *Botanistes à Marseille et en Provence du 16e au 19e siècle* n'est pour nous qu'une maigre consolation.

Le nom du chevalier a été donné au Cours Gouffé, une voie du 6e arrondissement de Marseille qui va du boulevard Baille à la place Gouffé. La sabline de Provence (*Gouffeia arenarioides*), une plante qui ne se trouve que dans les Bouches-du-Rhône et le Var, lui est dédiée.

Robert de Lamanon

Jean Honoré Robert de Paul de Lamanon, dit Robert de Lamanon, est né le 6 décembre 1752 à Salon-de-Provence et est décédé le 11 décembre 1787 à Tutuila sur l'île de Maouna, Samoa. Lamanon était botaniste, physicien et météorologue. Il fit ses études à Arles et appartenait à la famille des seigneurs de Lamanon, anoblie en 1572. La lecture de Mallebranche et de Locke lui donna l'envie d'étudier l'histoire naturelle. Robert étudia la philosophie, puis la théologie à Avignon et à Arles. Il quitta les ordres et entreprit avec son frère un périple à travers l'Europe et les provinces françaises. Ils ramenèrent de ces voyages minéraux et plantes, documents, manuscrits, objets d'art, etc. Ils perfectionnèrent leurs études à Paris, et y rencontrèrent les plus célèbres savants de l'époque : Laplace, Jussieu, d'Alembert, les frères Monge, Volney, Malesherbes et Condorcet. Auguste s'adonnait aux arts et lettres, tandis que Robert se spécialisait en physique et chimie. En 1780, les deux frères regagnèrent Salon-de-Provence, où ils constituèrent un muséum d'histoire naturelle, une collection d'œuvres d'art et une bibliothèque. Auguste devint premier maire-consul de Salon en 1782.



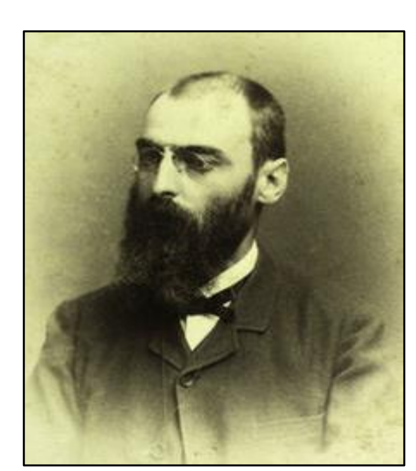
Lamanon publia un prospectus dans lequel il annonça un ouvrage en quatre volumes, traitant de la *Formation des montagnes, des vallées, particulièrement de la plaine de la Crau en Provence.* L'ouvrage ne fut jamais imprimé. On lui proposa de faire partie du groupe de savants qui accompagnerait la Peyrouse. Il périra avec les autres, massacrés par les indigènes sur les plages de Maouna en 1787, laissant un manuscrit, déposé à la bibliothèque impériale, dans lequel il est un des premiers à parler de la présence de la Grandoule ou Ganga cata dans la plaine de la Crau. Les pages du manuscrit 350 à 352 sont consacrées à cette espèce. Contrairement à l'abbé Papon, qui donne une explication plutôt farfelue et abracadabrantesque de l'origine de la plaine caillouteuse de la Crau, celle avancée par Lamanon est d'une exactitude et d'une modernité

[49] Lautard J.-B., 1829. *Histoire de l'Académie de Marrseille depuis sa fondattion en 1726*, Achard, Marseille: 372.

exemplairse. En 1775, les frères Lamanon cherchent "un pays libre" et font un voyage éclair, mais aussi mouvementé, à Londres. En avril 1776 ils se rendront en Suisse. Après un long séjour dans le Valais, les deux jeunes gens retournèrent, par devoir filial, à pied à Salon dans la première semaine d'avril 1777. Robert de Lamanon regarda désormais la Crau d'un œil neuf et adopta l'hypothèse d'une ancienne formation de la Durance "*qui avait couvert autrefois cette vaste plaine*". Ce fut à cette époque qu'il constitua ses grands "cailloutiers" de la Crau : "j'ai rassemblé dans mon cabinet toutes les espèces de cailloux qu'elle contient". Il parcourait la plaine en tous sens, enquêtant aussi sur l'agriculture et l'élevage du mouton, traînant avec lui un âne chargé de ses échantillons. C'est à cette occasion que l'on peut saisir sa méthode de travail : il ne se contentait pas d'une enquête sur place, mais recherchait l'origine de ses cailloux. Il en rassembla près du bord de mer, de Marseille au Rhône ; dans le lit de la Durance, jusqu'à Gréoux et remonta le cours du Rhône jusqu'à Orange, remontant vers les montagnes "caillouteuses" de Bellegarde.

Il n'existe encore aucune étude d'ensemble de son activité scientifique. Lamanon ne figure pas dans les récentes histoires générales et le sort s'est réellement acharné sur ses écrits, perdus, oubliés ou même déformés. Lamanon avait rempli d'épais volumes de notes au cours de ses multiples voyages. Il y est fait allusion dans le manuscrit subsistant, comprenant 552 pages, avec 117 planches et 13 feuillets découpés. Son frère Auguste prétend qu'il les emporta avec lui dans son voyage autour du monde, pour comparer ses diverses observations. Les éléments biographiques, outre quelques lettres, reposaient jusqu'à présent dans son dossier aux archives de l'Académie des Sciences : un éloge posthume de son ami le citoyen Ponce et, vers 1835, un discours prononcé par un ami d'enfance, M. Méry, dans sa ville natale, Salon en Provence.

Ludovic Legré



Né le 22 juin 1838 à Marseille et décédé dans la même ville le 11 mai 1904, Legré est issu d'une famille de riches négociants. Il fut un élève brillant et faisait partie de l'élite marseillaise qui parlait aussi bien le français que le provençal. Il avait lié une solide amitié avec Théodore Aubanel et Frédéric Mistral. Il n'était pas un savant de cabinet mais sillonnait la Provence en herborisant, à la recherche de plantes signalées par les traités antérieurs mais qui n'avaient pas été retrouvées depuis dans les Bouches-du-Rhône. Il herborise également aux environs d'Allos en juillet 1893. En juillet 1897 il décide de retrouver le vallon du Dragon que Garidel et Tournefort avaient explorés deux siècles auparavant. Il botanise également dans les Alpes de Haute-Provence de 1886 à 1895.

Il est l'auteur de quelques ouvrages remarquables sur la botanique en Provence aux XVIe et XVIIIe siècles. Il n'a pas laissé d'écrits ornithologiques bien que ce bâtonnier de l'ordre des

avocats et directeur de l'Académie de Marseille vouât une passion pour la chasse. La famille Legré passait tous les ans l'été dans une maison de campagne qu'elle avait louée à Cassis, au pied de la Sainte-Croix, dans la descente de la gare sur la ville et appartenant à M. Coulin. Mistral et Aubanel la connaissaient bien pour y être venus souvent faire des séjours, chasser, pêcher, toujours par monts et par vaux, courant les forêts de pins et les rivages.

Au Plan d'Aups, un cousin, M. Sauvaire de Barthélemy, était propriétaire de la ferme de Giniez, à l'orée de la forêt, autrefois célèbre par la beauté de ses roses. Il la mit à la disposition de son parent toutes les fois qu'il montait chasser la bécasse dans les bois de la Sainte-Baume. À tel point que Legré se considérait comme chez lui dans cette ferme. Legré avait beaucoup d'esprit. Fin ironiste, il écrivit des œuvres qui pourraient être signées par son ami Alphonse Daudet. Grand chasseur, il alla chasser, non pas le lion en Afrique, mais le cerf, le mouflon et le sanglier en Sardaigne, et à son retour il écrivit un livre savoureux : *La Sardaigne*. *Impressions de voyage d'un chasseur Marseillais*, petit chef-d'œuvre tiré seulement à 60 exemplaires pour ses amis. Dans les premières pages, il nous dresse un aperçu de ses prouesses cynégétiques :

> "*Je chasse tour à tour, grâce le plus souvent à d'aimables invitations, le lièvre et la perdrix dans la vaste Crau, la caille sur les collines de Montredon, la grive dans les meilleurs postes de Château-Gombert, la palombe du haut d'un agachon aérien de Roucas-Blanc ou du Moulin-du-Diable, la macreuse sur l'étang de Marignane, le canard au bord des* roubines *de la Camargue, la poule d'eau et la bécassine dans le marais de la Coustière, la bécasse au milieu des arbousiers et des chênes-lièges de la chaîne des Maures…*"[50]

Dès que l'ouvrage parut, il en envoya le premier exemplaire à son ami Frédéric Mistral avec une dédicace appropriée. Quant à la morale que Legré tire de son expédition, c'est que tout cela ne vaut pas la chasse au poste à Marseille.

Antoine-Fortuné Marion



Né à Aix-en-Provence le 10 octobre 1846 et y décédé le 22 janvier 1900, c'est au collège Bourbon de cette ville qu'il a fait ses études, mais Marion n'était pas ce que l'on pourrait appeler un élève assidu. Il y a côtoyé Emile Zola et Paul Cézanne, tous les deux plus âgés que lui. Sa vocation naturaliste lui vient à l'âge de treize ans. En marchant dans la campagne aixoise, il découvre dans une carrière de gypse une feuille de magnolia qu'il remet au célèbre paléontobotaniste, le marquis Gaston de Saporta, qui deviendra un protecteur et un ami. Ce dernier l'avait remarqué au collège

[50] Typographie E. Jouve et Cie, Marseille: 3-4. Dans ce contexte, les roubines désignent les petits canaux d'assainissement ou destinés à l'irrigation.

dès l'âge de 12 ans, en raison de sa brillante intelligence et de son goût précoce pour les sciences naturelles.

Alors qu'il n'a pas encore passé son baccalauréat, il devient en novembre 1862 préparateur chez Henri Coquand et Alphonse Derbès, tous les deux professeurs d'histoire naturelle, sur la recommandation de Saporta. Ses premiers travaux, consacrés principalement à la faune quaternaire en Provence et à l'ancienneté de l'homme, sont publiés en 1867. L'année suivante, il est reçu licencié ès sciences. À partir de 1870, il est nommé successivement chargé de l'enseignement des sciences naturelles au lycée de Marseille, puis chargé d'un cours de géologie à la faculté de Marseille. Il devient enfin directeur du laboratoire de zoologie marine, situé sur la Canebière, alors dénommée le Quinconce des allées de Meilhan.

La toute jeune faculté des sciences de Marseille, construite en 1854, et installée à l'époque dans un immeuble à l'angle des allées de Meilhan et des allées des Capucines, aujourd'hui les allées Gambetta, ne compta alors, semble-t-il, que quatre professeurs et quelques élèves. Alphonse Derbès s'occupant de zoologie et de botanique, travaille sur le développement des oursins, ainsi que sur la reproduction des algues et leur structure, alors que Coquand assure des cours en géologie. Dès le mois d'avril 1872, sous la conduite du professeur Lespès, Marion donne des cours gratuits à la faculté des sciences de Marseille. Après la mort de Lespès en novembre 1872, le conseil de la Faculté le désigne pour assumer la direction du laboratoire de zoologie, et le ministre de l'Instruction Publique, propose qu'il soit chargé de l'enseignement d'un cours complémentaire en zoologie.

En 1880, Antoine-Fortuné Marion est aussi choisi pour diriger le Muséum d'histoire naturelle de Marseille. Progressivement, il va réorganiser l'établissement. Dès son arrivée au Muséum, le professeur Marion voulut surtout développer autant que possible les collections locales de toutes sortes, zoologiques et paléontologiques ; il commença donc à consacrer à celles-ci deux des salles latérales. La salle des oiseaux de Provence, pourvue d'un certain nombre de vitrines, reçut tous les types d'invertébrés que l'on possédait, et le nombre de ceux-ci s'accrut assez vite avec l'aide des ressources du laboratoire de zoologie marine de la faculté des sciences, et aussi avec le concours de divers amateurs.

Trois ans après sa nomination, il crée les *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille* financées par la ville de Marseille. Cette publication va accueillir, dans la section zoologie, l'essentiel des travaux effectués au laboratoire de zoologie marine de Marseille, par Marion et ses collaborateurs.

Antoine-Fortuné Marion n'était pas ornithologue, mais il est une figure charnière en étant un des tout premiers scientifiques à s'être intéressés à la faune marine et à la flore de l'étang de Berre. Il s'inscrit ainsi dans la lignée de Polydore Roux et de Christophe Gérôme

Barthélemy-Lapommeraye et donnera un nouvel élan au Musée d'histoire naturelle de Marseille en tant qu'initiateur de l'océanographie. En fondant les *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille*, il a ouvert la voie à d'autres naturalistes, parmi lesquels quelques ornithologues, afin de divulguer le fruit de leurs recherches. Ce sera notamment le cas pour le géologue Joseph Répelin, Pierre Siépi, dont le fils étudiera la reproduction des perruches au Jardin zoologique de Marseille, Noël Suquet, le spécialiste des autruches, et l'entomologiste, malacologiste et directeur du Musée d'histoire naturelle de Marseille de 1915 à 1929, Albert Vayssière.

Guillaume Michel Jérôme Meiffren de Laugier



Le baron de Chartrouse, né le 28 septembre 1772 à Arles et décédé le 27 septembre 1843 dans sa ville natale, est un homme politique français, restaurateur des monuments romains de sa ville, mais également botaniste et ornithologiste. Pendant la Révolution, il est engagé dans le régiment des Allobroges. Toutefois, c'est avant tout un propriétaire terrien. Dans sa terre de Chartrouse, il s'occupe de botanique et d'ornithologie. Son domaine sera érigé en baronnie en 1811. Meiffren de Laugier possédait également le domaine du Grand Badon et celui du Grand Paty en Camargue. Il sera anobli par Napoléon Ier sous le nom de baron de Chartrouse et se ralliera à la Restauration en 1814-1815. Le Baron de Chartrouse a été maire de la ville d'Arles de 1824 à 1830 ainsi que député et conseiller général de 1829 à 1834.

Lors de son mandat de maire, il se révélera un administrateur conscient de l'importance du patrimoine historique municipal. Il entreprend le déblaiement de l'amphithéâtre dès 1824 et du théâtre antique, ainsi que l'organisation des musées et de la bibliothèque et les premiers fondements du théâtre municipal. On lui doit également d'importants travaux d'équipement : il lancera un programme routier (des routes autour de Salon et de Nîmes) et fera approfondir le canal d'Arles à Bouc pour assainir la vallée du Rhône sur sa rive gauche. Lors d'une vente aux enchères de la collection de William Bullock à Londres, il fera la connaissance du Hollandais Coenraad Jacob Temminck (1778-1858), à qui il demandera d'écrire une suite aux travaux de Buffon. À eux deux, ils publieront le *Nouveau Recueil de Planches coloriées d'Oiseaux* de 1820 à 1839. Cet ouvrage de grand format, rare et cher, décrit environ huit cents espèces d'oiseaux sur six cents planches. C'est Temminck, directeur du Musée d'histoire naturelle de Leyde, qui rédigera les textes. Les gravures sur cuivre seront exécutées par Jean-Gabriël Prête et Nicolas Huet fils. Le résultat est plutôt médiocre car les deux graveurs n'avaient aucune connaissance ornithologique. Les corps des oiseaux ont été déformés pour faciliter et accélérer le travail de coloriage.

Comme la publication avait pris du temps, le *Nouveau Recueil* était déjà obsolète au moment où la dernière livraison sortait de l'imprimerie. Non seulement un autre style iconographique était en vigueur, mais les exigences au niveau des descriptions scientifiques étaient plus élevées. Le britannique William Swainson remarqua à juste titre que les descriptions des oiseaux ne concernaient que le plumage. Toute autre particularité sur leur statut, leur comportement… manquait.

Joseph Méry

Ce touche-à-tout est né le 21 janvier 1797 dans le quartier des Aygalades à Marseille, et est décédé à Paris au cours de l'un de ses voyages, le 17 juin 1866. Il est inhumé au cimetière de Montmartre. Son père était marchand drapier. Méry fait ses études au collège Belsunce, installé dans les bâtiments du Petit Séminaire, puis au lycée et devient professeur, d'abord au Castellet dans le Var, ensuite à Marseille en 1816.

Après de nombreux voyages à l'étranger, il est nommé bibliothécaire de la ville en 1840, la bibliothèque étant alors installée dans les locaux des Bernardines. Il n'occupe cette fonction que peu de temps, préférant ses activités de poète et de journaliste, tantôt dans sa ville natale, tantôt dans la capitale.

Joseph Méry est élevé dans la haine de Bonaparte, mais sa vie connaîtra un tournant important : après avoir été ardent royaliste, il devient finalement bonapartiste et libéral. Ce qui lui valut une pension de Napoléon III qui paya même ses obsèques. Méry est l'auteur de satires et d'un grand nombre de romans et de nouvelles aujourd'hui oubliés. Il fut librettiste et écrivit aussi pour le théâtre. Un vrai polygraphe, le catalogue électronique de la Bibliothèque Nationale de France donne 774 notices et ce chiffre ne tient pas compte des innombrables textes parus dans la presse. Il fut reconnu de son temps pour son esprit et ses capacités d'improvisation. Joseph Méry, ami d'Honoré de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Théophile Gautier, d'Alfred de Musset et de Gérard de Nerval, fut une figure importante du XIXe siècle.

Joseph Méry nous intéresse ici en tant qu'auteur de *La chasse au châstre* (1853), une histoire provençale pleine de fantaisie et digne de Daudet ou de Pagnol. À retenir est le célèbre passage sur le chasseur marseillais dans son *Marseille et les Marseillais*. Le *châstre* était considéré par Barthélemy-Lapommeraye comme le Merle à plastron mais pour Rémy, à l'imagination riche, il est l' "Avis sacra", l'oiseau rare, l'oiseau d'augure. Il est même, dit-il, l'*avis castrorum*, comme disaient les Romains marseillais, ce qui aurait donné *châstre*. Rémy s'explique dans *La chasse au châstre* :

> "*On a supprimé avis, on a dénaturé castrorum, et, par corruption progressive, châstre est resté : les étymologies n'en font pas d'autres. D'Aquæ Sextiæ on est arrivé à Aix, de Massilia*

à Marseille, de Civitas à la Ciotat, de Segoregium à Arles, ce qui est beaucoup plus fort. Les générations ont la manie de mettre en pièces les origines des mots."

Nous laissons aux linguistes la tâche de trancher sur les origines étymologiques. Comme l'écrit Guy Piana dans *Les Grives de l'Étoile* :

"*L'œuvre de Méry, dépouillée de ses exagérations et de ses outrances, prend valeur de référence car elle est constituée d'une quantité de faits patents, elle repose sur des pratiques et des techniques établies, elle s'appuie sur de véritables actions cynégétiques*." (p.162).

Parmi les ouvrages consacrés à la chasse au poste dans la région marseillaise, ceux de Joseph Méry sont de loin les plus complets[51] et l'image qu'il dresse de la chasse autour de la cité phocéenne dans la conversation de l'auteur avec Alexandre Dumas en visite, correspondait à la réalité:

"*Il y a cinquante mille cimeaux et cinquante mille chasseurs sur le territoire de Marseille.*
- Et combien d'oiseaux ? me demanda Alexandre.
- Il n'y en a point.
- Et que font les cinquante mille chasseurs, en présence de ces oiseaux absents !
- Ils causent dans de petites cabanes nommées postes et chantent des airs de Guillaume Tell..."

Horace Bénédict Alfred Moquin-Tandon


MOQUIN-TANDON (Christian-Horace-Benedict-Alfred)
Né en 1804

Né à Montpellier le 7 mai 1804 et mort à Paris le 15 avril 1863, Moquin-Tandon est un botaniste, médecin et écrivain français. Sa famille paternelle était originaire du pays de Gex, elle appartenait à la religion réformée et, préférant perdre ses biens et garder sa foi, elle quitta son pays natal suite à la révocation de l'Édit de Nantes pour se fixer à Genève. Elle revint plus tard s'établir à Montpellier. C'est à son grand-père maternel, Auguste Tandon, que le jeune Moquin dut son goût pour les sciences et les lettres. Dès sa première jeunesse, il montra une vocation si prononcée pour l'étude des sciences naturelles, que son père, négociant des plus honorables, dut renoncer à lui faire embrasser la carrière commerciale.

Il fit de brillantes études littéraires, durant lesquelles il trouva moyen de suivre les cours de zoologie et de botanique. Il eut même la bonne fortune d'assister aux dernières leçons que professa Candolle à Montpellier. Par son intelligence précoce, il s'attira l'attention de ce

[51] *Manuel du chasseur au poste*, suivi *des Principes de la chasse aux filets, aux cailles, au miroir, etc. par une réunion de chasseurs marseillais*; *La chasse au châstre* de Joseph Méry; *Marseille et les Marseillais* de Joseph Méry; *Chronique cynégétique, La chasse à Marseille* d'Edmond Lachamp; *La Sardaigne, impressions de voyage d'un chasseur marseillais* de Ludovic Legré et *La chasse au poste* d'Emile Bourgarel.

savant éminent, et dès cette époque commencèrent entre l'élève et le maître des relations de science et d'amitié qui ne furent jamais interrompues. Il fut reçu bachelier ès-lettres en novembre 1822 et s'inscrivit à la faculté de médecine à Montpellier. Il devint ensuite l'élève et plus tard le collaborateur du botaniste et mycologue Michel-Félix Dunal et du botaniste Auguste de Saint-Hilaire. Il trouva auprès de ces savants une bienveillante amitié, qu'il aimait toujours à rappeler. Il apprit d'eux ces procédés si utiles pour les dissections et les observations délicates. En 1833, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à la Faculté des sciences de Toulouse et chargé de l'enseignement de la zoologie et de la botanique pendant cette première année. À partir de 1834, il n'eut plus à professer que la botanique, mais la ville de Toulouse lui confia la direction de son Jardin des plantes ainsi que la chaire de botanique appliquée attachée à ce jardin. Pendant près de vingt ans, il remplit ces fonctions avec autant de zèle que de succès. Comme directeur du Jardin des plantes, il avait donné aux collections de cet établissement une puissante impulsion et avait réuni une intéressante série de plantes des Pyrénées.

En 1850, il fut chargé par le gouvernement d'une mission pour l'exploration botanique de la Corse ; son voyage, durant lequel il recueillit de riches matériaux, avait surtout pour but de compléter les importantes collections formées dans celte île par son ami l'Avignonais Esprit Requien. Malgré ses occupations si variées, il se proposait de publier une flore de Corse, considérant comme un pieux devoir envers la mémoire de son ami de faire connaître par son livre toutes les richesses des collections qu'il lui avait léguées. Durant son séjour sur l'Île de Beauté, il rencontrera Jean-Henri Fabre. Moquin-Tandon consacra jusqu'au dernier jour ses trop rares moments de loisir à cet important travail.

Pour les ornithologues, son nom est resté en mémoire grâce au Huîtrier de Moquin, une dénomination qu'il avait initialement donnée à l'*Haematopus niger*. Ce nom fut jugé inexact et Charles-Lucien Bonaparte créa en 1856 la nouvelle dénomination *Haematopus moquini* pour le remercier de sa contribution à la connaissance de l'avifaune des îles Canaries. Moquin-Tandon avait d'ailleurs été le principal rédacteur de l'*Histoire naturelle des îles Canaries*.

Tout au long de sa carrière scientifique, Moquin avait recueilli des observations sur l'ornithologie et en particulier sur les nids et les œufs d'oiseaux. Heinrich Rudolf Schinz en a publié quelques-unes dans son *Histoire naturelle des nids ouvragés et des œufs des oiseaux qui nichent en Suisse, en Allemagne et dans les pays adjacens* (1819-1820). Les dessins de Moquin sur l'Ovologie ont servi à lithographier les planches d'œufs de l'*Ornithologie provençale* de Polydore Roux.

Moquin-Tandon avait lu Buffon, Réaumur, von Haller, Vicq d'Azyr… mais reprochait à "*ces savans physiophiles*" de n'avoir considéré les œufs "*que sous le rapport physiologique*". Il

espérait que les naturalistes français, inspirés par le travail colossal du Zurichois Schinz, entreprendraient de traiter

> "*les autres secteurs de l'*oologie". Il donna lui-même l'exemple "*en attendant le fruit de leurs travaux, je me permettrai de hasarder quelques idées générales sur diverses formes que l'on observe dans les œufs des animaux, sur le nombre qui est particulier à chaque tribu, sur les éléments qui composent leur substance, enfin sur leur grosseur considérée avec celle de l'individu qui lui donne naissance.*"[52]

Son rapport avec Marseille et la région PACA se limite essentiellement au fait qu'Il a été professeur de zoologie à l'Athénée de cette ville de 1829 à 1830.

Jean Moussier



Nous savons relativement peu de ce personnage. Il est né le 5 novembre 1795 à Sainte-Colombe-les-Vienne, près de Lyon. En avril 1813, nous le retrouvons dans la fonction d'aide-chirurgien dans la Grande Armée. Une fois la paix revenue, il fera ses études de médecine à Montpellier et y sera reçu docteur en 1818. De 1823 à 1926 il sera médecin militaire. Ensuite nous perdons sa trace jusqu'en 1840. Il réapparaît, toujours en tant que médecin militaire et deviendra chirurgien-aide major en 1846 dans le 1er bataillon de la Légion étrangère en Algérie. Malade, il rentre en France en 1847 et devient directeur d'une petite prison sur l'île de Sainte-Marguerite. À partir de là, nous perdons à nouveau sa trace.

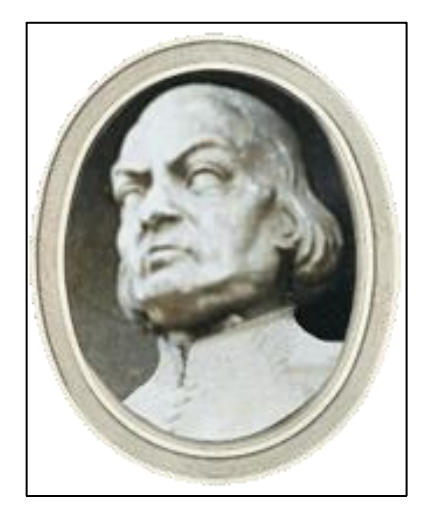
Pendant son séjour en Algérie, Moussier a observé le Rougequeue qui porte son nom en février dans la province d'Oran. Un chasseur espagnol lui avait dit qu'il avait déjà aperçu cette espèce en Espagne mais Léon Olphe-Galliard, Lyonnais lui-aussi, attachait plus d'importance aux propos de Jean Moussier[53]. C'est ce dernier qui avait fourni à Olphe-Galliard des informations sur le comportement de cette espèce, absente jusque-là dans les ouvrages consacrés à l'avifaune de l'Afrique du Nord. Olphe-Galliard adresse d'abord son travail sur la *Rubiette de Moussier* à l'ornithologue allemand August Carl Eduard Baldamus pour le faire publier dans la revue *Naumannia*. L'article sera finalement publié pour la première fois dans les *Annales des Sciences Physiques de la Société d'Agriculture*. Notre naturaliste amateur Jean Moussier, mort en 1850, ne nous a malheureusement pas laissé de textes écrits.

---

[52] *Mémoire sur l'oologie, ou sur les œufs des animaux*, Imprimerie Lebel, Paris, 1824: 2.

[53] Olphe-Galliard L., 1852. Note sur une espèce nouvelle d'oiseau de l'Algérie, appartenant au genre rubiette *(Erithacus moussieri)* suivi de quelques observations sur des oiseaux du Haut-Valais. *Annales des sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'industrie*, 4: 101-105.

Abbé Jean-Pierre Papon



Il n'y a pas de véritable relation intime entre l'abbé Papon et la ville de Marseille, bien qu'il ait été membre de l'académie de la cité phocéenne. Il n'était pas ornithologue ou naturaliste non plus et pourtant il connaissait la faune et la flore de sa région sur le bout des doigts. Et il n'omettait jamais d'interroger les spécialistes en la matière.

Papon a vu le jour le 23 janvier 1734, sous le règne de Louis XV, à Puget-Théniers dans une famille bourgeoise. Après ses premières études faites à Nice, ses parents l'envoyèrent à Turin pour y étudier la philosophie. C'est à Aix, à peine âgé de 18 ans, qu'il entra dans la congrégation de l'Oratoire, le 7 novembre 1752. Sa congrégation l'enverra à Turin pour négocier, avec le ministre du roi de Sardaigne, une affaire qui intéressait le corps ecclésiastique. Il la termina à la satisfaction de ses supérieurs et à la fin de sa mission, on lui confia le soin de la bibliothèque de Marseille, dont il devint en 1780 conservateur. C'est là que, maître de tout son temps, il commença à travailler à l'*Histoire Générale de Provence* en quatre volumes, dont il dédia le second volume à Monsieur, frère de Louis XVI, Comte de Provence et futur roi de France sous le nom de Louis XVIII.

L'*Histoire Générale de Provence*, œuvre maîtresse de l'abbé Papon, dont la parution lui donna beaucoup de peines, d'ennuis et de dégoûts après tous les obstacles qu'on lui suscita, notamment en Provence, lui demanda une dizaine d'années. Il fit beaucoup de recherches historiques et passa énormément de temps à déchiffrer les archives. Dans les diocèses de l'arrière-pays provençal, il repère des cristaux, des minéraux… Pour les plantes, il s'est assuré la collaboration du botaniste Louis Gérard. Il a parcouru son pays dans tous les sens, il le connaissait de toutes les façons possibles, mais pour ses déplacements, il choisit la rapidité et la diversité. C'est le même principe que Papon a appliqué dans son *Voyage en Provence, contenant tout ce qui peut donner une idée de l'état ancien et moderne des villes, les curiosités qu'elles renferment, la position des anciens peuples, des anecdotes littéraires, d'autres qui regardent des hommes célèbres, l'histoire naturelle, les plantes, le climat, etc. etc…*" Donner une idée", voilà l'objectif de ses programmes encyclopédiques. Il a dû visiter de nombreux cabinets naturalistes, constitués par des particuliers, et qui jouaient le rôle de musées privés, à Arles, Aix et Marseille, mais il a négligé de les mentionner.

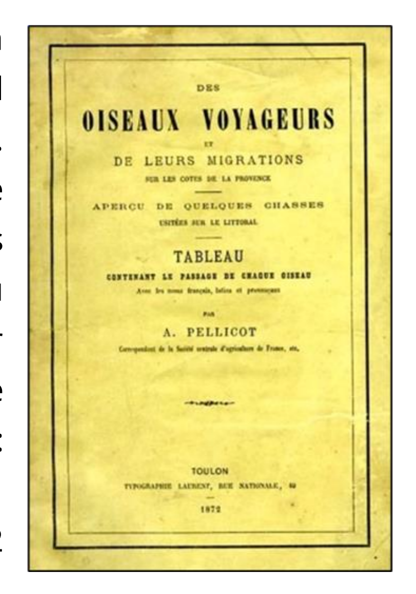
Pour Papon, la Provence est un immense cabinet de curiosités. L'abbé se rendit également en Italie chercher dans les archives du royaume de Naples, que les comtes de Provence avaient possédées, ce qui pouvait avoir rapport à cette histoire. Après la Révolution, il alla passer quelques années dans le département du Puy-de-Dôme et ne revint à Paris que du temps du Directoire. Il mourra d'une attaque d'apoplexie le 15 janvier 1803. Son ouvrage ne

parut qu'après la Première Restauration, en 1815, et ce fut son jeune frère Sylvestre-Antoine, qui le fit imprimer, parce que la publication n'en aurait pas été tolérée sous le despotisme de Bonaparte.

Pour lui rendre hommage, la ville de Marseille, par délibération de son conseil le 9 novembre 1927, rebaptisa la rue d'Orient en rue Papon. Antérieurement, les villes de Nice et de Puget-Théniers lui avaient aussi donné le nom d'une rue. Au numéro 14 de la rue Papon à Puget-Théniers, l'imposante façade abrite dans une niche à 7 mètres de hauteur un buste de l'abbé, que nous avons représenté plus haut.

Jean-Baptiste-André Pellicot

L'unique fils survivant du docteur Pellicot, médecin en chef de la marine, est né à Toulon le 19 août 1799. Agronome distingué, il s'est toujours montré dévoué aux intérêts de l'agriculture. Nommé successivement membre correspondant de la Société impériale et centrale d'agriculture de France, de celles des Bouches-du-Rhône, du Var et de l'Académie d'Aix, Président du Comice agricole de cette ville, appelé aux fonctions de premier adjoint de la mairie, André Pellicot a reçu de l'Empereur, lors de son passage à Toulon, la récompense de ses nombreux services : il a été fait chevalier de la Légion d'honneur, par un décret du 11 septembre 1860. André Pellicot mourut dans sa ville natale le 12 janvier 1880 à l'âge de 80 ans.



DES
OISEAUX VOYAGEURS
ET
DE LEURS MIGRATIONS
SUR LES COTES DE LA PROVENCE
APERÇU DE QUELQUES CHASSES
USITÉES SUR LE LITTORAL
TABLEAU
CONTENANT LE PASSAGE DE CHAQUE OISEAU
PAR
A. PELLICOT
TOULON
TYPOGRAPHIE LAURENT, RUE NATIONALE
1872

A. Pellicot, qui fut également correspondant de la Société Centrale d'Agriculture, étudia de façon détaillée la migration des oiseaux sur les côtes méditerranéennes dans son livre *Des oiseaux voyageurs et de leurs migrations sur les côtes de la Provence. – Aperçu de quelques chasses usitées sur le littoral. - Tableau contenant le passage de chaque oiseau, avec les noms français, latins et provençaux*, publié à Toulon, en 1872. Il y dresse un tableau du passage de chaque espèce. Auparavant il s'était intéressé à la vigne (*Le vigneron provençal*, 1866). En fait, il s'agit d'une nouvelle édition, revue et augmentée, d'un travail publié antérieurement[54]. Nous nous sommes contentés de consulter la publication de 1872 puisque dans l'article de 1836, aucune autre information nue semble utilisable.

Pellicot n'avait pas l'intention de faire

> "*un manuel d'ornithologie, j'avoue mon insuffisance pour cela, du reste d'habiles ornithologistes ont trop bien fait ce travail pour que je puisse songer à le refaire après eux. [...] En mentionnant les oiseaux de passage, mon ornithologie locale, si je puis m'exprimer*

[54] Pellicot A., 1838. Remarques sur les migrations des oiseaux sur les côtes de la Provence. *Bulletin trimestriel de la Société des Sciences, Belles-lettres et Arts du département du Var*, 6: 17-39.

ainsi, serait incomplète si je n'y ajoutais les sédentaires qui, au fond, se réduisent à peu d'espèces [...]."

À ce sujet, Pellicot était mal renseigné :

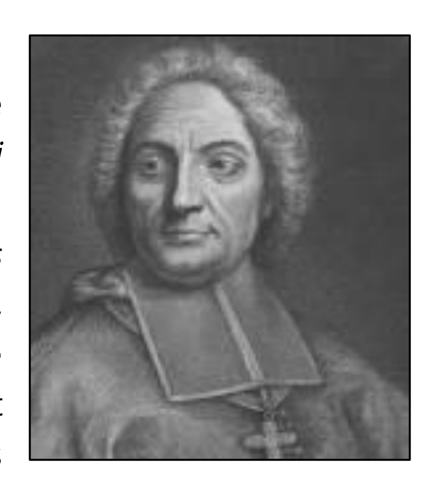
> "*excepté la perdrix rouge, qui passe sa vie dans un* habitat *spécial sur tel ou tel coteau, il a parmi les autres espèces qui nous paraissent sédentaires comme les moineaux*, *les pies, les geais, les perdrix grises mêmes une partie qui émigre* [...]."

Il nous met également en garde contre les abus de la chasse et se montre d'ailleurs un fervent défenseur de la nature, bien avant les premières publications de tous genres sur les "oiseaux utiles" et la protection des oiseaux.

Ceux qui s'intéressent aux noms provençaux des oiseaux se régaleront lors de la lecture de Pellicot :

> "*Tous les volatiles qui traversent nos contrées n'ont pas une dénomination particulière en provençal, cette observation s'applique aux rapaces, aux échassiers et à plusieurs tribus de petits oiseaux ; les noms provençaux diffèrent même suivant les localités, ainsi les oiseaux d'eau ou de marais n'ont pas le même nom à Fréjus, aux Martigues, à Hyères et Toulon, nous donnerons toujours les noms de ces dernières localités, et quelquefois ceux des deux autres.*"

Pierre Quiqueran de Beaujeu



Rédiger la notice biographique de Quiqueran de Beaujeu, né à Mouriès en 1522 et décédé à Paris en 1550, n'est pas chose aisée et pourtant les sources sont nombreuses. En 1610, son *Petri Quiquerani Bellojocani, episcopi Senecensis de laudibus Provinciae, libre tres*, que nous appellerons par la suite *De Laudibus Provinciae*, édité en 1551, a été traduit par François Denis Claret, un chanoine arlésien. Cette traduction fut un travail commandé par la famille de Quiqueran. Par conséquent, le portrait se devait être flatteur et le traducteur s'est délibérément tu sur quelques passages ombragés de la vie de Quiqueran.

Quiqueran est né à Joyeuse Garde, une des propriétés familiales situées à Mouriès, le 29 avril 1522. Son père était un noble provençal, ayant la charge de maître d'hôtel de François 1er. Début 1530, son père meurt et Quiqueran, âgé de 8 ans, est envoyé à Paris où, d'après Claret, il fait de brillantes études classiques. Il est plus probable qu'il a rejoint de puissants protecteurs et qu'il est entré à leur service en tant que page. Il fréquente ainsi la cour des rois de France, d'abord auprès de François Ier puis d'Henri II. Éloigné de sa chère Provence, il s'en approche par la pensée en rédigeant son *De Laudibus Provinciae*.

Ce livre est un document remarquable pour l'histoire de la région. Dans cet éloge de la Provence, Quiqueran de Beaujeu s'intéresse principalement aux habitants, aux villes – il décrit longuement l'histoire de Marseille des origines jusqu'au XVIe siècle – aux cultures, aux différentes espèces de plantes et d'arbres, aux animaux, sans oublier les poissons. Treize pages sont consacrées aux oiseaux et 7 à la chasse. Les oiseaux sont un sujet qu'il avait délaissé :

> "*Moi, qui, à peine au printemps de la jeunesse, ai gaspillé mon adolescence en toutes sortes de vanités et de jeux extraordinaires, engloutissant le reste de mon temps libre dans les pires ennuis. Tout petit déjà, je voyais tous les jours mille races d'oiseaux* [...] *Quoique ma pensée fût bien éloignée de les contempler sérieusement, mon jeune cerveau ne pouvait pourtant se rassasier de l'admiration des trésors de la nature. Je commençai à comprendre que notre Provence était plus plantureuse et riche en raretés.*"

En Camargue et dans la plaine de la Crau, Quiqueran mentionne la présence de canards, cygnes, grues, oies, grives, hérons, gélinottes et... francolins. S'agit-il du Francolin noir introduit en Espagne au XIVe siècle et qui s'est glissé en France via le Roussillon ou du Ganga cata ? Le Ganga cata fut souvent confondu avec le francolin. C'est le cas par exemple du docteur Lieutaud qui est le premier à mentionner avec certitude la présence du Ganga cata en Crau en 1774 : "Attagena (le Francolín); Arelatensibus Grandoulo; rectiùs Francoule, circa campum herculeum arelatensem celebratissima". Darluc et Lamanon le confirmeront par la suite. Ils ont tous les deux ajouté divers éléments sur sa biologie et son écologie en Crau. Toutefois le Ganga cata était probablement déjà présent au moins depuis le XVIe siècle. La confusion chez les naturalistes entre les dénominations attagen ou attagas, francolin, francoule ou grandoulo n'a pas simplifié l'affaire[55]. Pourtant, tout laisse supposer que le "francolin" » ou "attagen" mentionné par Pierre Quiqueran de Beaujeu en 1551 est bien le Ganga cata. Ce dernier laisse entendre que le Ganga cata ne se reproduirait pas en Provence :

> "*Nous n'avons pas beaucoup de francolins (si toutefois les attagènes des Latins sont ce que nous appelons communément les francolins), quoi qu'il en soit les francolins ne nous sont pas si inconnus et rares même si la Provence ne les engendre pas. Ils passent en revenant de l'Espagne et je n'ai pas encore pu savoir si quelqu'un avait trouvé des œufs ou des poussins de francolins bien que chaque année on les chasse.*"

La discrétion de l'espèce pourrait l'avoir induit en erreur, comme le suggèrera plus tard Lamanon (1808).

---

[55] Belis W., 2017. *Attagen, Attagas, Francolin, Ganga, Gelinotte, Grandoule, Perdrix, Tétras… une tour de Babel ornithologique*. Une analyse lexicale des oiseaux de Provence-Alpes-Côte d'Azur. LPO PACA, Hyères.

Parmi les espèces chassées, même sous la pression cynégétique le nombre de faisans n'avait pas diminué :

> "*Je ne crois pas l'île de Colchos plus peuplée de faisans que les rives de notre Rhône. On les prend à la course avec les chevaux, ce qui procure un plaisir incroyable aux chasseurs.*"

La Camargue, décrite par Quiqueran de Beaujeu n'est pas si différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Il mentionne qu'il y a

> "*beaucoup de cygnes, grues, oies, canes et canards,* [*et qu'il*] *serait hors de propos d'exagérer leur nombre dans notre région. En Provence, on en voit des compagnies si grandes que lorsqu'elles se promènent dans le vide des airs, il semble qu'une épaisse nuée dérobe le jour aux passants. Le sable doré de certaines îles d'Arles paraît maintenant tout noir des bandes d'oies sauvages qui le recouvrent entièrement de leurs larges jabots. Nous avons une race de canards dont la chair est fort tendre, le goût très délicat et d'une digestion facile. Ils ont un manteau fort différent des canes communes, leur plumage est de couleur brune comme paré de mailles d'or*."

Difficile à dire en détail de quelles espèces il parle précisément. Sur les traces de d'Arcussia, il décrit la chasse à l'outarde et il était fasciné par le Flamant rose,

> "*l'oiseau le plus élégant qui hante les étangs arlésiens. Sa chair est si dure qu'on ne peut l'attendrir, même avec de puissantes et fortes épices. Il est très élancé, son plumage est rouge, jaune safran et noir, ce qui charme la vue. Il pond toujours deux œufs d'un demi-pied de long qu'on croirait en plâtre.*"

Nous nous permettons de citer son récit de chasse en Crau, de sorte que le lecteur puisse le comparer à l'épisode de chasse décrite par d'Arcussia, cité plus haut.

> "*J'aime énormément chasser l'outarde, à cette occasion, un jour il m'arriva une aventure extraordinaire et stupéfiante.*"

Pour se détendre, il se rend dans la plaine de la Crau avec

> "*un de mes plus rapides coursiers, suivi seulement de mes chiens, je m'éloignai à travers champs et, en peu d'heures, je me retrouvai sur une large plaine, où tout contre les pieds de mon cheval, je levai deux grandes outardes.*"

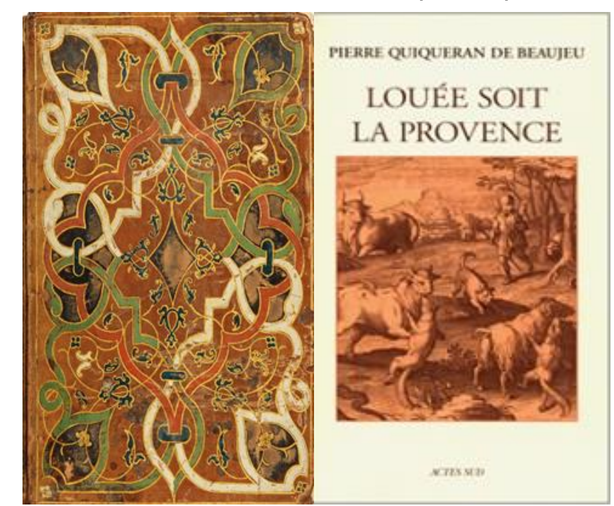
Son cheval est effrayé et les outardes s'envolent. Finalement il descend de son cheval qu'il attache à un arbre et c'est, l'épée à la main, qu'il abattra les outardes, plein d'admiration pour les ruses des oiseaux :

"[...] *pour les autres outardes que j'ai pu capturer depuis, avec autant de peine, je n'en ai point vu qui, par leurs ruses et artifices, provoquent autant d'admiration ou de bienveillance et qui, du bec et du sifflet, viennent effrontément se rendre leur chasseur*."

Quiqueran de Beaujeu, grand chasseur, a dressé dans son *De laudibus* un inventaire détaillé du gibier qui pullulait dans la région: cerfs, sangliers, chevreuils, lièvres, loutres, renards, loups, etc. Pour ne parler que de ceux qui sont sur terre. Il est également l'auteur d'un livre intitulé *Les Fleurs de la Camargue*, publié en 1551. Il y décrit une ferrade et dit que les métayers font castrer leurs poulains de bonne heure, ne gardant que les plus belles juments pour fouler les grains. Il assure qu'à cette époque, on comptait en Camargue seulement 4000 juments portières et 16.000 bœufs, puis parle des qualités des chevaux.

Quiqueran de Beaujeu a peut-être rencontré Pierre Belon du Mans au château de Montargis. Tout comme ce dernier, Quiqueran a beaucoup voyagé. Il a même côtoyé les Turcs dont il raconte qu'il les a vus partir sur les îles d'Hyères. En 1546, à l'âge de vingt-quatre ans, il sera nommé évêque de Senez dans les Alpes-de-Haute-Provence. Il sera le premier évêque nommé après le Concordat de Bologne, signé en réalité à Rome entre Léon X et un représentant de François Ier le 18 août 1516. Le Concordat donnait au roi de France un pouvoir sur l'Église dans son royaume dont ne disposait aucun autre souverain catholique. Quiqueran a obtenu cette nomination grâce au nom qu'il s'était déjà fait parmi les savants. Il sera coadjuteur, c'est-à-dire évêque auxiliaire, de son oncle. Il avait le droit de lui succéder immédiatement après sa démission ou son décès. Quiqueran ne prendra jamais possession de son diocèse. Il meurt à Paris le 17 août 1550 à l'âge de 28 ans d'une attaque d'apoplexie ou de la syphilis avant de voir son œuvre maîtresse imprimée.

De Laudibus Provinciae est un précieux document. Avant la seconde moitié du XVIe il n'existait en France pratiquement pas d'ouvrages s'intéressant à la flore, aux mœurs, à la gastronomie et aux habitudes des Français et, à plus forte raison des Provençaux. Il faut faire une exception pour le frère André Thevet (1516-1590) qui a parcouru la Méditerranée et qui connaissait bien Marseille, et pour François de Belleforest. Dans *Les singularitez de la France Antarctique autrement nommée Amérique* (1558), André Thevet donne une description précise de l'usage du "tabac" par les Indiens. Il en ramènera des graines en France qu'il sèmera dans sa région natale d'Angoulême et baptisera la plante "herbe angoulmoisine". C'est pendant son voyage au Brésil qu'il eut de graves problèmes avec son collaborateur François de Belleforest qui "passa à l'ennemi" des données pour traduire et publier la fameuse *Cosmographie* de Sébastian Münster, qu'il sortit en 1572, soit trois ans avant Thevet qui publia la sienne en 1575, sans trop de



succès. Il est très vraisemblable, selon son biographe Frank Lestringant, que la rédaction de *Fin de la Cosmographie de Levant, composée par Frère André Thevet, Religieus de l'ordre de S. François, au Convent d'Angoulesme* est entièrement due à un "scribe", c'est-à-dire François de Belleforest, de qui Thevet se séparera avec pertes et fracas en 1566, et même avec un procès en 1568. André Thévet était issu d'une famille de chirurgiens-barbiers, François de Belleforest était né dans une famille pauvre. Les savants passionnés de géographie au XVIe siècle étaient rares et leurs écrits publiés sont difficilement accessibles. Voilà pourquoi le *De Laudibus Provinciae* est d'une valeur exceptionnelle.

Le travail de Quiqueran a été repris par le chroniqueur Michel de l'Hospital (1505-1573), qui écrivait pour Catherine de Médicis. Bien que vivant à la cour de François 1er,^ Quiqueran est amoureux de sa terre d'origine. Il écrit tout au début de son livre :

> "*Notre Provence n'a rien à envier à l'Italie, la nature l'a comblée de ses largesses. Elle est très peuplée, riche en grains et en bétail, habitée de toutes les races d'oiseaux et de poissons, plantureuse en vins et en huiles excellentes, parfumée de simples et d'herbes odorantes utiles à la médecine, fertile en fruits parfaitement bons et délicats*."

Le *De laudibus…* n'est pas un ouvrage objectif, tel qu'on l'entend aujourd'hui. Quiqueran aimait trop les exagérations et il manquait d'informations détaillées.

Quiqueran de Beaujeu meurt à Paris le 17 août 1550, sans avoir été sacré évêque, à l'âge de 28 ans. Il y est inhumé dans l'église des Grands Augustins. Sa famille y a fait construire un magnifique mausolée dont la décoration est confiée à deux célèbres sculpteurs de l'époque, Jean Cousin et Jean Goujon. Ce mausolée a malheureusement disparu.

L'historienne Véronique Autheman a travaillé à plusieurs reprises sur la traduction faite par François Denis Claret au XVIIe. Elle l'a transposée en français moderne en se basant sur le texte latin princeps, conservé à la bibliothèque municipale d'Arles[56].

Ci-dessus, nous avons juxtaposé l'original et la réimpression. La dernière s'achète pour une poignée d'argent, l'autre a été vendue pour 51.150 euros.

Constantine Samuel Rafinesque-Schmaltz

Ce personnage mérite une brève introduction pour mieux le cerner.

Sur la planche 78bis de son *Ornithologie provençale*, Polydore Roux a bel et bien dessiné une femelle adulte du Roselin cramoisi. N'ayant jamais rencontré cette espèce lui-même, Roux avait du mal à l'identifier :

---

[56] Actes Sud, 1999.

> "*J'ai tout lieu de penser que la* Fringilla *décrite sous le nom de* Olivacea *par M. Rafinesque* [sic], *doit être le mâle de l'espèce désignée par M. Risso, sous le nom d'*Incerta *que j'ai adopté.* [...] *C'est en automne qu'elle s'est quelquefois montrée en Provence ; il paraît qu'on l'a aussi trouvée en Sicile, aux environs de Palerme, où elle est extrêmement rare*."

Roux n'était pas le seul à être confronté à ce problème d'identification. Cette espèce fort inconnue à l'époque fut à la base d'une sorte d'appendice à l'*Ornithologie européenne* de Degland & Gerbe (tome 1, 607-610). Dans une lettre adressée au directeur de *Revue et Magasin de Zoologie*, en réponse à un article du prince Ch. Bonaparte, Degland note qu'il a identifié :

> "*la* Fringilla incerta *à la* Pyrrhula erythrina. *Je l'ai fait dès 1851, à la suite de l'examen de plusieurs exemplaires de Bouvreuil cramoisi jeunes et femelles reçus d'Allemagne. J'en ai parlé à quelques-uns de mes correspondants soit français, soit étrangers, peut-être même à M. Jaubert, je ne sais au juste. Dans tous les cas, le prince Ch. Bonaparte ne saurait nier qu'en déplaçant la* Fringilla incerta *du genre dans lequel on la confinait, je n'aie ramené l'attention des ornithologistes sur cet oiseau, et n'aie, par conséquent, un peu contribué à faire opérer une de ces éliminations de fausses espèces qu'il considère, avec raison, comme bien plus importantes que la fondation de nouvelles*."

Paul Paris confirme dans son *Catalogue des oiseaux observés en France* (p. 12) qu'il faut "*rapporter à cette espèce* [*le Roselin cramoisi*] [*la*] Fringilla incerta" Tout honneur concernant cette espèce qui a fait couler pas mal d'encre revient à Risso car

> "*Il prof. Risso di Nizza fu il primo a far conoscere quella specie, il Roux, il Savi, il Durazzo et il Bonaparte la illustratorno posteriormente*".[57]

Mais qui est ce Rafinesque auquel Roux réfère ? Constantine Samuel Rafinesque-Schmaltz est né le 22 octobre 1783 à Galata, une banlieue de Constantinople, dans l'Empire ottoman, et il est décédé dans la plus grande pauvreté, officiellement d'un cancer non diagnostiqué mais probablement d'un cancer de l'estomac, le 18 septembre 1840 à sa table de travail à Philadelphie.



Constantine Samuel Rafinesque était un surdoué. Son père était marchand à Marseille, sa mère était une Grecque d'origine allemande. Il survit dans nos mémoires comme étant un naturaliste et archéologue américain d'origine italienne. Pourtant, il passe sa jeunesse près de Marseille où il ne reçoit presque aucune éducation. Il n'a qu'un an lorsque ses parents quittent la Turquie pour s'établir en France. En 1792, sa mère,

[57] *Atti delle Adunanze dell' I.R. Instituto veneto di scienze, lettere ed arti*, Presso la segreteria dell' Instituto, Venezia, 1950: 208.

effrayée par les événements révolutionnaires, l'emmène, ainsi que son frère et sa sœur, à Livourne, en Italie. Son père, qui voyage pour ses affaires, meurt de la fièvre jaune à Philadelphie l'année suivante. À 12 ans, il savait néanmoins le latin et avait constitué un herbier. De neuf à douze ans, il séjourne aux États-Unis d'Amérique avant de s'installer à Palerme en Sicile. Là, il développe un commerce de plantes médicinales. Il continue à collecter des fleurs et découvre les poissons.

De retour à Marseille en 1797, il continue à herboriser dans la campagne provençale et à collectionner toutes sortes de coquillages, de poissons, de reptiles et d'oiseaux. En 1800, il retourne à Livourne pour s'y initier au négoce. Deux ans plus tard, il repart pour les États-Unis. En 1804, il revint en Europe avec sa collection de spécimens botaniques, et s'installe à Palerme, en Sicile. En 1810, il fait paraître deux ouvrages d'ichtyologie : *Caratteri di Alcuni Nuovi Generi* et *Ittiologia Siciliana*. Il voyage dans l'île pour y recueillir des centaines de plantes et d'animaux qu'il décrit et dans son *Analyse de la nature* (1815), il donne une vision synoptique du monde animal, végétal et minéral.

Désireux de faire connaître ses œuvres en France, il est sur le point de partir pour Paris en 1815, mais les bouleversements liés au retour de Napoléon Ier - c'est la période des Cent-Jours - l'en dissuadent. La même année, sa femme le quitte et son fils, prénommé Linné - en hommage bien entendu au Suédois Carl von Linné - meurt. Il décide alors de retourner en Amérique mais il perd sa bibliothèque, qui représente cinquante caisses de livres et sa collection personnelle, dont 60.000 coquillages, lorsque le bateau les acheminant d'Italie sombre au large du Connecticut. Il parvient à surmonter ce nouveau coup du sort et s'empresse de reconstituer de nouvelles collections. Il voyage, à cet effet, dans différentes régions des États-Unis où il fait la rencontre de Jean-Jacques Audubon. Dans sa lettre de recommandation, Rafinesque écrit "*Je vous envoie un curieux animal*", "*Peut-on voir cet animal ?*" demande Audubon, "*Je suppose que c'est moi*" réplique l'autre.

La première nuit de cette visite arrive la première péripétie : des craquements se font entendre dans la chambre du naturaliste, Audubon se précipite et trouve son invité, nu comme un ver, dans un état d'agitation extrême, brandissant le meilleur violon de son hôte en l'abattant sur les murs pour tuer les insectes attirés par la lueur de la chandelle. Finalement on arrive à capturer dans la maison d'Audubon un spécimen d'une nouvelle espèce de chauve-souris, encore inconnue du naturaliste et l'affaire du violon est vite oubliée. Dans les livres qu'il publie entre 1836 et 1838, il propose des centaines de nouveaux genres et des milliers de nouvelles espèces. On estime qu'il est l'auteur de plus de 6700 taxons. Sa propension à créer de toutes pièces de nouvelles espèces le met au ban de la communauté scientifique. Les journaux scientifiques américains refusant de publier ses articles, il les fait paraître dans un journal régional, le *Kentucky Gazette* ou dans deux publications qu'il a fondées (*Annals of Nature*, 1820, et *Journal and Friend of Knowledge*, 1832).

Mais à côté de ses travaux fantaisistes, comme son livre de 1819 sur les serpents de mer, il est l'auteur de très sérieux travaux d'histoire naturelle.

Constantine Rafinesque a laissé près de 1000 publications sur les sujets les plus divers. Il a découvert des espèces nouvelles, préconisé un système de classement des êtres vivants, tout en étant en avance sur son temps. Il a mis au point des préparations pharmaceutiques et conçu des perfectionnements techniques réalisés depuis. Il a perfectionné une potion contre la tuberculose, fait des plans pour la construction de bateaux et de maisons ignifuges. Il a proposé le percement d'un canal à Panama, géré une caisse d'épargne populaire fonctionnant selon une formule de sa conception.

Dans les milieux scientifiques, on lui reproche une production trop abondante et un manque de rigueur. Il avait l'habitude de définir comme nouvelle espèce toute créature observée ou qu'on lui décrivait. Naïf, il tombe dans les pièges qui lui sont tendus. Dans une lettre, Jean-Jacques Audubon lui décrit un poisson et une tortue appartenant à la mythologie. Rafinesque l'avait pris au sérieux. Son livre *Medical Flora, a manual of the Medical Botany of the United States of North America* (1828-1830) est, sans doute, son œuvre la plus connue. Son nom n'est tiré de l'oubli qu'à la fin du XIXe siècle. On s'aperçoit alors qu'il avait entrevu, cinquante ans avant Louis Pasteur, la vérité sur les maladies microbiennes, qu'il avait esquissé, vingt ans avant Charles Darwin, une théorie crédible de l'évolution, et qu'il avait, le premier en Amérique, tenté d'élaborer une classification rationnelle des animaux et des plantes. Malheureusement ses collections considérables ont été dispersées, vendues comme du courrier indésirable ou détruites. En mars 1924 ce qu'on croyait être ses restes ont été ramenés à l'université Transylvania et inhumés dans une tombe sous une pierre gravée, "*seigneur, tout honneur est en retard*."

Polydore Roux n’a jamais rencontré ce naturaliste prolifique à l’imagination débordante. Mais le nom de Rafinesque est plusieurs fois cité par Roux dans son étude sur les crustacés. D’après la description de Rafinesque des deux sexes du Roselin cramoisi, citée par Roux, il connaissait bien cette espèce. Probablement Rafinesque l’avait-il étudiée lors de son séjour en Sicile.

Raymond Régnier

En 1893, ce greffier en chef du Tribunal de commerce d’Aix-en-Provence, membre de la Société d’Acclimatation de France, membre fondateur de la Ligue Française Ornithophile, chevalier du Mérite Agricole et délégué cantonal, avait déjà publié une *Zoologie populaire*[58]. Selon ses propres dires, quelques-uns de ses lecteurs provençaux lui avaient exprimé le regret de ne pas avoir indiqué, à côté des noms français, leur dénomination en langue provençale. Sensible à cette remarque, Régnier avoua que

[58] Aix-en-Provence, Imprimerie H. Ély, 1893.

"*l'adjonction du nom provençal de l'oiseau aurait eu une très grande influence, dans la région du Sud-Est, sur la vulgarisation et la diffusion des conseils et des renseignements contenus dans mes précédents travaux.*"

Sans se soucier de la classification taxonomique, Régnier a dressé une liste alphabétique des oiseaux de Provence, aussi bien les espèces sédentaires que les migrateurs. Il a même pris la peine de mentionner les différentes dénominations locales mais a omis de citer les localités où il les a enregistrées. *Les oiseaux de Provence, énumération alphabétique en français et en provençal, classification, description*[59] est plus qu'un complément à l'ouvrage publié une année plus tôt. Celui-ci ne contenait que des oiseaux utiles à l'agriculture.

Les oiseaux de Provence est, selon Régnier,

"*une énumération absolument complète de toutes les espèces ornithologiques qui habitent ou fréquentent la vaste région qui s'étend de la mer aux basses vallées du Dauphiné et des Alpes aux Cévennes. Cet ouvrage, que j'ai fait spécialement pour la jeunesse des écoles, pourra utilement être mis entre les mains des enfants de notre région méridionale qui, pour la plupart, ne connaissent que par leur noms provençaux les oiseaux de nos contrées.*"

À une époque où cette même jeunesse participait à des concours de dénichage et où toutes sortes de chasse et de piégeage faisaient rage en région PACA, un tel ouvrage à caractère pédagogique était plus que bienvenu. Louis-Adrien Levat, président de la Ligue Française Ornithophile a écrit l'introduction. Dans celle-ci, il évoque la gravité de la situation :

"*Au moment où la presque totalité des sujets marquants de l'ornithologie recule devant le défrichement, disparaît sous les coups de fusil de chasseurs insatiables, succombe sous les lignes zigzaguantes – plus meurtrières que le reste – des pièges et des engins de tenderie, c'était un impérieux devoir, pour les amis convaincus de la gent ailée, de tracer la liste des espèces encore debout, même de celles disparues ou sur le point de disparaître, afin que tout vestige ne soit pas effacé de cette superbe faune, ornement de nos campagnes, offerte aujourd'hui en holocauste aux minotaures de la chasse à outrance, du braconnage, de la capture illicite.*"

Inutile de dire que Levant était avant tout littérateur, plus particulièrement auteur de pièces de théâtre et romancier. Malheureusement, l'image qu'il nous dresse correspond à la triste réalité[60]. Le travail était "*pénible à réaliser – plutôt de patience que d'érudition zoologique – mais bien plus utile de ce chef que les descriptions anatomiques qui se trouvent ailleurs.*" Raymond Régnier, à l'opposé de Roux et de Jaubert & Barthélemy-Lapommeraye, qui approuvaient la chasse et le piégeage, s'est rendu compte des désastres causés par ces pratiques. La publication de la *Zoologie populaire* et des *Oiseaux de Provence* avait valu à Régnier sa

[59] Aix-en-Provence, Imprimerie H. Ély, 1894.
[60] Belis W., 2015. La chasse en Provence: synthèse bibliographique, *Faune et Nature*, 49.

nomination de membre de la Société Nationale d'Acclimatation de France et son élévation au grade de chevalier du Mérite Agricole. Ceci n'étaient que des titres. Régnier avait surtout révélé

> "*un progrès réel, une marche ascendante, une connaissance plus approfondie* [...] *plus mûrie du sujet, une série d'observations laborieuses et intelligentes de la nature et des spécimens immobilisés derrière les vitrines des grands musées.*"

Les descriptions des espèces sont, en effet, très élaborées. Dire qu' "*il y a dans ces pages une description tellement adéquate du facies de l'oiseau, que le lecteur ne réclame plus le secours de l'estampe*" est peut-être un peu exagéré. Outre son intérêt pour les oiseaux, Régnier était un entomologiste remarquable et auteur d'un *Catalogue des lépidoptères de Provence* (1899). Cet ouvrage se limite à une simple énumération des différentes espèces observables dans la région, il ne contient aucune description ni mention de l'aire de distribution des papillons.

Marius Réguis

C'est vers 1866 que le docteur Réguis a franchi pour la première fois le seuil d'une petite officine à Arles "*bien loin de penser que je contracterais là des habitudes qui me suivraient dans la vie, et qui, plus tard, me seraient d'un si grand secours*" écrit-il dans l'avant-propos de *La matière médicale populaire au XIXe siècle*[61]. J.-Marius-F. Réguis fait ses études à Marseille et s'intéresse particulièrement à l'utilisation des animaux – les oiseaux n'y échappent pas – en médecine populaire, une pratique lancée en 1765 par le docteur Calvet à Avignon. Réguis avait également consulté le *Nouveau dictionnaire de thérapeutique contenant l'exposé des diverses méthodes de traitement employées par les plus célèbres praticiens pour chaque maladie* de l'Allemand Jean-Charles Gloner (1808-1873). Il constate que "*Les ressources que l'ornithologie offre à la matière médicale populaire sont restreintes.*" Elles se limitent à l'utilisation des œufs de poule, du chapon ou du nid d'hirondelle bouilli avec de l'huile. En tant que botaniste et zoologiste, Réguis est l'auteur de différents ouvrages : une *Nomenclature franco-provençale des plantes qui croissent spontanément dans notre pays ou qui sont l'objet de grandes cultures* (1877), une *Synonymie provençale des champignons de Vaucluse* (1886), une *Note sur les rongeurs de la Provence* (1888), une *Note sur les mammifères de la Provence* (1878), un *Essai sur l'histoire naturelle de la Provence et des départements circonvoisins*, publié en plusieurs fascicules...

Avec la chimiste mademoiselle Blanche Guende, inspiré par les recherches entreprises avant eux par des naturalistes régionaux, il a coordonné tous les matériaux obtenus pendant la rédaction de son *Essai sur l'histoire naturelle de la Provence et des départements ciconvoisins* (1877) dans une *Esquisse d'un Prodrome d'Histoire naturelle du département de Vaucluse*[62] dans le but de "provoquer de nouvelles recherches." Cet humble ouvrage compte à peine 47

[61] J.-B. Baillière, Paris, 1897.
[62] J.-B. Baillière, Paris, 1894.

pages et seuls les passages qui mettent la distribution des espèces sous un nouveau jour sont vraiment intéressants. Un an plus tard, Réguis rédigera un pareil travail pour le département du Gard.

Joseph Répelin



Joseph Répelin (1862-1942) fut membre de la Faculté des Sciences de Marseille durant cinquante-six ans, tout d'abord en tant qu'étudiant puis en tant qu'enseignant. Licencié ès sciences naturelles en 1888, il a soutenu en 1895 une thèse sur "*L'étude géologique des environs d'"Orléansville*", aujourd'hui la commune de Chlef dans le nord de l'Algérie. Il gravit un à un les échelons de l'Université devenant tour à tour préparateur, chargé de conférences, chargé de cours, professeur titulaire et finalement professeur honoraire en 1932.

Répelin marqua significativement l'étude géologique de la Provence, mais aussi celle du bassin aquitain et de l'Algérie. Il fut attaché au "Service de la Carte Géologique de France" et de la "Carte Géologique d'Algérie". Il participa ainsi à l'élaboration de la carte géologique à 1/80000 de très nombreuses feuilles du Sud-Ouest de la France – dans cette tâche il aidera Gaston Vasseur, nommé directeur ad intérim, puis directeur après la mort d'Antoine-Fortuné Marion en 1900 - et à la révision de celles de Marseille et d'Aix-en-Provence.

Ses publications couvrirent aussi bien le domaine de la stratigraphie et de la paléontologie que ceux de la tectonique, de la géographie physique et de la préhistoire. Il entreprit de classer la collection paléontologique de Philippe Matheron dont les pièces étaient rassemblées au Musée d'Histoire Naturelle de Marseille. Le nom de Matheron nous est resté en mémoire parce qu'il a contribué à l'édification de la gare Saint Charles de Marseille et parce qu'il a été un des premiers à décrire un œuf de dinosaure trouvé à Rognac, près de Marseille. La signification réelle de ces œufs demeura longtemps incertaine, et ce n'est qu'au XXe siècle qu'ils furent clairement identifiés comme ayant été pondus par des dinosaures.

Répelin fit la description de nombreux mammifères du Tertiaire du Bassin d'Aquitaine et du Bassin de l'Arc, et de mollusques du Crétacé supérieur du Midi de la France. On lui doit une monographie géologique sur le massif de la Sainte-Baume, une autre sur la formation progressive du relief de la Provence, une étude géologique et hydrologique de La Crau, une sur les sources de la Durance et l'origine des poudingues de Riez et du plateau de Valensole, ainsi qu'une étude du séisme de Provence de 1909. Parmi les 115 articles que nous avons retrouvés de sa main, nous avons retenu celui sur "*Les restes des Grands Oiseaux Coureurs d'autrefois au Muséum de Marseille*", un texte de six pages, publié dans les *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille* en 1924.

Antoine Risso



Né à Nice le 8 avril 1777 et mort dans cette même ville le 25 août 1845, ce naturaliste est très tôt passionné par l'histoire naturelle. Il suit les cours de Giovanni Battista Balbis (1765-1831) et entre à douze ans comme apprenti dans une pharmacie. Le 1er octobre 1792, au surlendemain de l'entrée des Français dans Nice, Antoine Risso, âgé de 15 ans, entre en qualité d'apprenti dans le laboratoire de pharmacie chimique et galénique des citoyens Chartroux père et fils. Il y demeure sept ans au cours desquels il est d'abord élève puis approuvé.

Augustin Balmossiere-Chartroux lui remet un certificat de stage, constatant son habileté, assiduité et probité, qui servira pour l'obtention de l'examen de pharmacie le 4 novembre 1802. Il travaille à l'hôpital de Nice, devient jardinier en chef de l'École centrale des Alpes-Maritimes en 1801 et sera professeur de botanique au lycée impérial, aujourd'hui lycée Masséna, et à l'École préparatoire de médecine. Il s'occupe également du jardin botanique de la ville. Il y retrouvera son maître en pharmacie, Augustin Balmossiere-Chartroux qui a été nommé administrateur des bâtiments et jardins, puis conservateur et administrateur des trois établissements par le préfet Dubouchage.

En 1810, il publie une bonne étude de la faune marine de Nice et une histoire naturelle de l'Europe méridionale. Il découvre une cinquantaine d'espèces auxquelles il s'attache à donner des noms de Niçois célèbres. Dans le troisième tome de son *Histoire naturelle*, il décrit 306 espèces d'oiseaux :

> "[...] *S'il est aussi considérable, il faut principalement l'attribuer à la différence des expositions ou des aspects d'une multitude des points de nos Alpes maritimes; à la diversité des terrains qui produisent aussi des végétaux très variés; à la bordure des montagnes qui forment, pour le reste du pays, un abri contre les vents du nord, tandis que leurs sommités en reçoivent toute l'influence; au voisinage d'une mer généralement tranquille dont les eaux jouissent d'une douce température; enfin à la position même de notre contrée que suivent les oiseaux migrateurs*."[63]

Les cinquante-huit pages consacrées à l'avifaune des Alpes-Maritimes sont bien documentées par des références à Temminck, Buffon, Vieillot, Latham, Gmelin…

Polydore Roux

Roux est né à Marseille le 29 juillet 1792. Dès sa jeunesse, Polydore Roux est destiné à suivre la carrière de son père, négociant en huiles. Mais son père avait également découvert sa

[63] *Histoire naturelle des principales productions de l'Europe méridionale et particulièrement celles des environs de Nice et des Alpes Maritimes*, Chez F.-G. Lebrault, Paris, 1826, tome 3: ij-iij.

grande passion pour le dessin et pour l'étude de la nature. Une circonstance décidera de sa carrière. Ayant suivi son père dans un voyage en Italie, le jeune Polydore observe les costumes et les dessine. N'étant attiré que par les arts graphiques et les sciences naturelles, son père accepte de lui laisser suivre les cours de l'École gratuite de dessin. Agé de quinze ans, Roux ne doit pas tarder à se mesurer avec les plus talentueux élèves de cette école. Il finira par remporter tous les prix de sa classe.

Dès 1811 il obtient un prix spécial d'encouragement pour une marine peinte d'après Henry et en 1818 il expose à Marseille une *Vue de la Sainte-Baume* et une *Tempête* qui attirent sur lui l'attention du comte de Forbin, qui était alors directeur des Musées royaux.



Une vue intérieure du port Dieudonné



Vue de la Sainte-Baume

Nous avons choisi *Une vue intérieure du port Dieudonné* à Marseille et ce paysage ci-dessus pour illustrer son immense talent.

Dans la grande Exposition rétrospective qui eut lieu à Marseille en 1861, il y avait une Marine de lui appartenant au marquis de Clinchamp, d'après la petite notice biographique publiée par Etienne Parrocel en 1862 dans ses *Annales de la Peinture*. Dans une lettre du 4 juin 1819, au comte de Villeneuve, préfet du département des Bouches-du-Rhône, dont il existe une copie dans les archives du Muséum, Polydore Roux signale cinq tableaux qu'il aurait réalisés et que Forbin, directeur des Musées de France, l'aurait engagé à envoyer à Paris, au Salon prochain. Parmi ces toiles de taille moyenne, il y avait deux vues de Marseille : l'une prise du quai de la Cannebière, l'autre de la plage d'Arenc. Le 19 juillet 1824, Roux écrit encore à Forbin pour lui annoncer l'envoi d'un autre tableau pour le Salon de la même année. Il continua à faire fort peu de peinture à partir de 1818. Ce qui n'empêchera pas Polydore Roux d'exposer aux Salons de Paris de 1819 à 1824. Ses connaissances artistiques lui furent très utiles dans la reproduction des animaux qu'il a étudiés et qui tous sont représentés avec beaucoup de vérité.

C'est surtout comme naturaliste que Polydore Roux a acquis une réelle notoriété. Roux mena tout d'abord de front l'histoire naturelle et la peinture, avec un intérêt particulier pour l'étude de la nature provençale. Il est difficile à dire si c'est le goût du dessin ou celui de l'histoire naturelle qui dominait le plus chez lui. Roux lithographiait fort bien. Or, comme il

avait l’intention d’exécuter lui-même les planches d’histoire naturelle, il avait recours à des presses lithographiques établies à Marseille. Il sollicita et obtint, le 22 février 1831, du ministère de l’Intérieur, un brevet d’imprimeur-lithographe. Il confectionna une collection de 3000 insectes environ, capturés dans la région PACA et en 1820 il publia un *Catalogue d’insectes de Provence*. Dans son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (1815-1822), Jean-Baptiste Lamarck en fera l’éloge. Roux s'adonnait à la pêche et à la chasse et passait ses loisirs au Roucas blanc, non loin de la mer, où il avait enjolivé une petite bastide ou plutôt une cabane. Il y peignait et observait la nature. Avide de savoir, il apprit plusieurs langues et écrivait une comédie qui est restée inédite. À 22 ans, Polydore Roux parvint à se procurer une belle collection d’insectes exotiques. Par ailleurs, le zoologiste Pierre-André Latreille l’avait chargé de lui trouver des crustacés pour compléter sa collection.

En 1819, le Conseil municipal avait décidé de créer un cabinet d’histoire naturelle à Marseille et plusieurs naturalistes qui jouissaient d’une excellente réputation se présentèrent. Roux se mit aussi sur les rangs. Grâce à l’aide de Georges Cuvier, avec qui il a toujours entretenu une correspondance amicale, et de Pierre André de Latreille, il obtint le poste. On chargea Polydore Roux devenu conservateur, et assisté d'un aide-préparateur du nom de Pierre Adanson, de transférer tous ces objets dans quelques salles de la Préfecture, située dans la rue d'Arménie, pour les classer. À partir de cette date, il ne s'occupe plus que du classement des collections dont il a la garde.

Polydore Roux aurait préféré un local plus spacieux, et il avait même proposé la location d'un vaste bâtiment, contenant de nombreuses armoires vitrées, une ancienne fabrique de faïences, située au boulevard d'Angoulême, mais le budget de début était si faible que les 700 francs que l’on demandait pour cette location effraya l'Administration qui lui préféra les quelques pièces de la Préfecture. Roux rassembla les quelques misérables coquilles et échantillons de minéralogie provenant des cabinets de curiosités épargnés par la Révolution. Le Cabinet d'Histoire Naturelle, c'est le nom que l'on donnait alors au Muséum, se développa peu à peu.

Quelques crédits supplémentaires furent votés par le Conseil Général pour permettre divers achats. Les traitements du conservateur (1200 francs) et de l'aide-préparateur (500 francs) absorbaient plus que la totalité de la subvention annuelle. En 1820, le Conseil Municipal accorda une subvention de 1200 francs qui fut augmentée les années suivantes en proportion des exigences du service. À cette époque, l'importance du Cabinet d'Histoire Naturelle était bien peu considérable. Le premier inventaire des collections, réalisé le 11 août 1819 nous donne : 10 mammifères, 76 oiseaux, 40 reptiles, 15 poissons, quelques centaines de coquillages, quelques milliers d’insectes, 56 étoiles de mer, 112 minéraux et quelques fossiles. À la suite d'un voyage à Paris, entrepris par P. Roux de décembre 1819 à février 1820, et grâce à des dons du Muséum de la capitale et à des achats assez nombreux, les

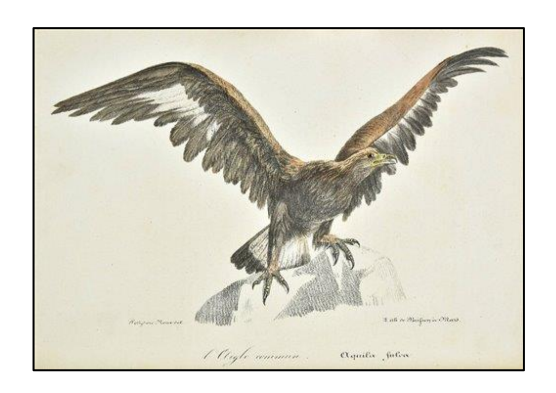
collections furent considérablement augmentées. Roux contribuera aussi à l'augmentation du Musée par le don d'une partie de ses collections.

En 1820, le Musée fut transféré près de la bibliothèque de la ville, dans une partie de l'ancien monastère des Bernardines, un local dans lequel il devait rester pendant dix ans. L'activité dont fit preuve Polydore Roux pour se procurer de nouveaux spécimens appartenant à toutes les branches des sciences naturelles, surtout de la zoologie, permit, entre 1820 et 1824, de décupler l'importance des collections. Il est vrai qu'en dehors des achats journaliers, des échanges et des dons faits par divers amateurs de la ville, Roux avait pu obtenir de l'Administration municipale l'achat de quelques collections particulières. Il était toujours resté en relation étroite avec les grands professeurs de Paris et les directeurs des musées de province (Risso, Moquin-Tandon...).

Un an et demi après sa nomination, il se rendit à Paris et y obtint du Muséum National sept ou huit caisses d'objets d’histoire naturelle. Des achats de l’Administration, du propre matériel du conservateur, ainsi que des trouvailles viennent s’y ajouter.

Roux rassemble presque tous les oiseaux d’Europe et y ajoute un grand nombre d’espèces particulières d’autres parties du monde. À mesure que les richesses s’accumulent, le local provisoire destiné à les contenir devenait si étroit qu’elles étaient menacées d’une détérioration inévitable sans un nouveau local plus spacieux et mieux approprié. C'est alors que Roux propose à l’Administration municipale de construire un édifice propre à l’exposition publique des collections du cabinet. Le conseil municipal choisit momentanément – finalement le cabinet y restera bien plus longtemps, jusqu'en 1866 – la Loge maçonnique des Écossais, située au boulevard du Musée. Ce fut Polydore Roux qui fut chargé de négocier avec le propriétaire, M. Jean, la location de cet immeuble qui fut faite au prix de 3000 francs par an : un bail de neuf ans avec droit de renouvellement pour neuf autres années. Le transfert eut lieu vers la fin de 1830 et terminé en 1831. A la demande de l'Administration, le Muséum allait bientôt devenir public, aussi Polydore Roux se préoccupait-il d'installer quelques salles à cet effet, quand il lui fut proposé de faire partie d'une expédition dans l'Hindoustan.

Auparavant, les collections naturalistes avaient séjourné onze ans au couvent des Bernardines avec toutes les autres collections de la ville. Le conservateur démontra la nécessité d’armoires vitrées pour exposer convenablement les objets. Pour trouver les fonds nécessaires, Roux frappa à la porte de la Chambre de Commerce. Début 1825, il fit paraître un prospectus, in 4° de 4 pages, pour annoncer son *Ornithologie provençale*. Dans ses descriptions, il adopte les classifications de Vieillot, ainsi que quelques-uns des genres nouveaux de Temminck et des sous-genres de Cuvier. Pour les synonymes, il empruntait les noms donnés par Brisson, Buffon, Vieillot, Latham, Temminck...

Son ouvrage s'adressait principalement aux chasseurs et aux taxidermistes. Roux s'était persuadé que ce recueil iconographique se composerait à peine de 300 planches et de 400 pages de texte. Chaque livraison contiendrait 8 planches et 8 pages de texte. Assez vite, Polydore Roux a voulu amplifier son projet. Le docteur Pierre-Martin Roux, chirurgien dans l'armée impériale et membre de l'Académie de Marseille, écrit à ce propos dans la revue dont il fut le rédacteur-général :

> "*Nous avons vu dans les livraisons précédentes la marche qu'il se propose de suivre; il commence par exécuter son plan dès la 5.° livraison, et on s'aperçoit avec beaucoup de plaisir qu'il ne s'en tient pas seulement à ce plan, mais qu'il réunit tout ce qui peut accroître de plus en plus l'intérêt de son ornithologie, de sorte que nous ne craignons pas de dire de la manière dont il travaille qu'elle ne ressemble en rien à celle de tant d'auteurs aussi fertiles en promesses que stériles en moyens d'exécution.* [...] *Les bornes d'un journal ne nous permettant point de suivre l'auteur dans tous les détails auxquels il s'est livré, nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à juger par eux-mêmes de l'intérêt que son travail présente, et ils y parviendront sans doute mieux que par une courte analyse dont le premier inconvénient serait d'affaiblir le mérite de ces trois livraisons.*"[64]

Il est intéressant de suivre l'accueil par le public, ou du moins par un critique. Après la publication du prospectus, Pierre-Martin Roux écrivit :

> "*Qui mieux que M. P. Roux, pouvait entreprendre ce travail ? Naturaliste profond,* [...], *directeur d'un cabinet qui renferme un grand nombre de raretés ornithologiques et ayant des relations très-étendues. M. P. Roux, ne possède-t-il pas tout ce qui est capable d'assurer le succès de sa louable entreprise?*"[65]

Comprenant que sa critique élogieuse était peut-être prématurée, P.-M. Roux se reprend après la parution de la première livraison, c'est-à-dire après avoir lu 8 pages :

> "*En rendant compte du prospectus de cet ouvrage, nous n'en avons dit que le bien qu'on pouvait en dire. Il est impossible, en effet, de donner de grands éloges à une simple*

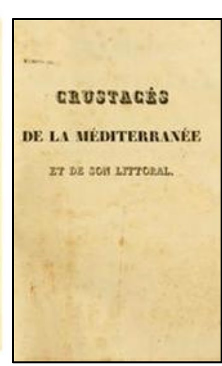
[64] *L'observateur provençal des sciences médicales*, 5 (9): 120-122.
[65] *L'observateur des sciences médicales*, 9, 1825: 52.

annonce, quelles que soient les promesses d'un auteur et encore que son caractère bien connu soit un sûr garant qu'elles soient réalisées. Ce n'est qu'après la publication de l'ouvrage, que l'analyste est capable de rendre à l'écrivain toute la justice qu'il mérite."[66]

Après la parution de la 4e livraison, P.-M. Roux loue la qualité de l'ouvrage et regrette "*de ne pouvoir en donner qu'une très-faible idée.*"[67] À la réception de la cinquantième livraison, les souscripteurs s'aperçurent que ce nombre était déjà plus qu'on ne l'avait présumé et demandèrent à être fixés à cet égard. Dès ce moment, Roux prit l'engagement de fournir gratuitement les livraisons qui outrepassaient la soixante-quatorzième. Après la publication des livraisons 5, 6 et 7, son homonyme souligne que "*c'est toujours avec satisfaction que nous annonçons les livraisons de l'ouvrage de M. P. Roux.*"

Le grand mérite de Polydore Roux est de ne pas être un compilateur. L'*Ornithologie provençale* sera interrompue lorsqu'il part pour l'Inde en 1831.





En 1828, Roux fait paraître, sur les conseils du fils du célèbre malacologiste le baron de Férussac, une *Iconographie conchyliologique* dont une seule livraison parut, livraison comprenant un certain nombre de feuilles de texte in-4° et 9 planches coloriées. Les dépenses que nécessitait une publication de ce genre, ne lui permirent pas de la continuer, d'autant plus qu'il faisait paraître en même temps une *Histoire Naturelle des Crustacés de la Méditerranée*, ouvrage in-4° comprenant 175 pages de texte et 45 planches dans lesquelles se trouvent plus de 200 figures très bien coloriées de ces animaux ou de certaines parties de ceux-ci. Il publia encore quelques petits travaux d'histoire naturelle, mais il voulait absolument étudier la faune si peu connue de l'Hindoustan. Grâce à sa notoriété et à ses relations, il obtient une mission pour aller dans ce pays. En 1831, il publia une brochure, in 8° de 15 pages, intitulée *De la nécessité de rendre publiques les collections du Cabinet d'histoire naturelle de la ville de Marseille*. Après avoir fait l'histoire du Cabinet depuis sa fondation, en juin 1819, il reproduisit les motifs dont il avait plusieurs fois entretenu l'Administration pour réclamer les moyens de conserver les objets précieux qui étaient le résultat de ses travaux et de dons particuliers. Polydore Roux, désespérant de l'exécution des plans qu'il avait proposés et se trouvant à l'étroit dans le pays qui le vit naître, eut l'idée d'aller explorer le Sénégal, en remontant le fleuve jusqu'à ses sources. Le ministère de la marine lui procurait les moyens d'accomplir son projet, lorsque le baron Carl Alexander Anselm Freiherr von



A.A.F. von Hügel

[66] *Bulletins de la société royale de médecine de Marseille*, 49, 1825: 258.
[67] *L'observateur des sciences médicales*, 10, 1825: 70.

Hügel (1795-1870), le frère d'un conseiller de l'ambassade d'Autriche à Paris, diplomate, explorateur et botaniste, se rendit à Paris dans l'intention d'exécuter un voyage autour du monde. Après de laborieuses négociations et sur les conseils de Georges Cuvier, Antoine-Laurent de Jussieu et Louis Cordier – directeurs du Muséum d'histoire naturelle de Paris - Roux avait obtenu une mission pour accompagner aux Indes le baron von Hügel. Il obtint du Conseil municipal de Marseille l'autorisation d'entreprendre ce voyage sans perdre pour cela l'emploi de conservateur du cabinet d'histoire naturelle. L'État lui accorda cette mission et la ville de Marseille l'autorisa à quitter son poste pendant quelques années, tout en lui maintenant son traitement de 1200 francs qui devait être payé à sa mère. Un employé de la Préfecture, M. Négrel, fut chargé de l'intérim qui prit fin dès que l'on eut connaissance du décès de Polydore Roux à Bombay et l'on nomma alors comme conservateur Barthélemy-Lapommeraye.

Ayant à s'occuper des préparatifs de son voyage, Roux laisse partir le baron le premier et quitte lui-même Marseille le 6 septembre 1831 pour rejoindre le baron von Hügel en Égypte vers la fin de ce mois. Ils y passent l'hiver mais Polydore Roux regrette de n'avoir pas assez de temps et de ne s'être trouvé sur les lieux dans une saison plus favorable pour étendre davantage ses investigations.

Roux possédait toutes les qualités requises pour mener le projet à bon terme : une santé robuste, de la fermeté, une facilité d'écriture et ses qualités de dessinateur et de peintre. Dès le mois d'octobre, il avait ramassé un grand nombre de reptiles, l'*Helix irregularis*, seule espèce de coquillage terrestre qu'il ait trouvée en abondance aux environs d'Alexandrie, et une hirondelle particulière à l'Égypte. Il avait aussi dessiné des vues et des costumes. Les crocodiles du Nil lui parurent bizarres. En novembre, il expédia en France des minéraux, des poissons du Nil et des antiquités thébaines. Il avait réuni bon nombre d'insectes, dont plusieurs espèces inconnues jusque-là, mais avait observé peu d'espèces d'oiseaux en Égypte et ne croyait pas que leur nombre pût s'élever à cette époque à plus de 170. Roux donna une explication dans une lettre envoyée le 8 février 1832 de Thèbes :

> "*Cette partie de l'Afrique n'est nullement boisée, n'est que chaude et sans être humide, et l'on sait que la nature n'est riche et variée que là où ses deux puissans agens exercent ensemble leur active influence.*"[68]

Bizarrement, Roux avait du mal à se détacher de l'avifaune à laquelle il était habitué. Sa réaction est bizarre pour un scientifique de haut niveau :

> "*On trouve en Egypte la plupart de nos oiseaux de proie ; mais je n'ai rencontré aucun Pic, point de Coracias* [Rollier]*, de Cassenoix, de Choquarts, de Geais, de Merles, peu de Bruans,*

[68] Lettre relative à divers coquilles, crustacés, insectes, reptiles et oiseaux, observés en Egypte; adressée par M. Roux à M. le baron de Férussac. *Annales des sciences naturelles*, 28, 1833: 73.

> *de Fringilles et de Fauvettes* [...] *Les Echassiers et les Palmipèdes, semblables à ceux de l'Europe, sont assez abondants à l'époque des inondations*."

Il enverra à Louis-Charles et Paul-Jacques Bosq, des antiquaires originaires d'Auriol et exerçant leur métier dans cette même ville, une importante collection d'objets d'art, entre autres des médailles antiques, des bagues et camées, des pierres tumulaires, des figurines et des amulettes égyptiennes. Quoique le but de son voyage fût principalement scientifique, il mettait quand même quelques "souvenirs" dans ses bagages. D'autres illustres personnages l'avaient fait avant lui... En février 1832, des objets antiques furent envoyés à monsieur Jaufret, bibliothécaire de la ville de Marseille.

Roux s'embarque ensuite début mars à Kosseir sur la mer Rouge à destination de Bombay. Le 8 mars 1832, il passe le détroit de Bab-el-Mandeb, séparant la République de Djibouti et le Yémen, à bord d'un bateau à vapeur, et après une petite escale, il arrive à Bombay vers le 15. Roux et le baron von Hügel se séparent suite à une dispute en Inde. Roux poursuit le périple et explore le littoral et la chaîne des Ghâts occidentaux. Polydore Roux demeura près d'un an le long de la côte occidentale de l'Hindoustan avec l'intention, comme il le disait dans une seconde lettre du 15 juin 1832 à Férussac, publiée dans les *Annales des Sciences Naturelles*, de visiter, tour à tour, toute la côte de Malabar, Ceylan, Pondichéry, Madras et Calcutta avant de se rendre dans le massif de l'Himalaya. Mais les deux aventuriers ne comptaient pas limiter à l'Hindoustan leur voyage d'exploration. Revenus à Calcutta, leur intention était de visiter quelques îles des archipels de la Sonde et des Moluques, puis l'Australie dont ils voulaient étudier la faune intérieure. En retournant en Europe ils devaient passer ou par le Cap de Bonne-Espérance ou, suivant le temps qu'ils auraient, traverser l'océan Pacifique, aborder à l'isthme de Panama, visiter les Antilles et les États-Unis. Leur voyage devait durer plusieurs années.

L'*Ornithologie provençale*, la pièce maîtresse de Roux, est restée inachevée car l'auteur mourut de la peste bubonique à Bombay en 1833, juste avant d'entreprendre l'exploration de l'Himalaya. Entraîné par la passion des découvertes, Roux se rendit, contre l'avis de ses accompagnateurs, dans une île malsaine, où il comptait récolter des insectes. Il fut vite atteint d'une inflammation aiguë des principaux viscères du bas-ventre. D'abord latente, cette maladie fit explosion. Elle fut longue et douloureuse. Il finit par prévoir son triste sort et pensa surtout à sa mère chérie, qu'il n'avait d'ailleurs jamais oubliée.

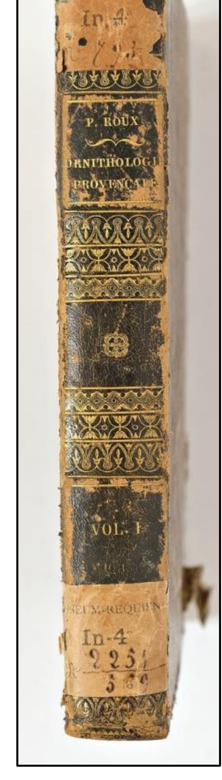
Dans son journal, se trouvant à Thèbes, il avait noté à la date du 30 janvier 1832 :

> "*les souvenirs de ma patrie sont là pour me distraire ; et ma mère et mes amis occupent souvent ma pensée. Je vous reverrai, je n'en doute point.*"

L’avenir en a décidé autrement. Polydore Roux a rendu son dernier soupir le 12 avril 1833. Dans ses papiers, on a trouvé les vers suivants qu’il avait composés pour être placés en tête du journal de son voyage scientifique :

> "*De tous mes souvenirs soigneux dépositaire*
> *Et de mes actions journaliers inventaire,*
> *Si la mort implacable, en des climats lointains*
> *Me ravissait l’espoir de revoir ma patrie,*
> *Que ces pages du moins qu’auront tracé mes mains*
> *Retournent consoler une mère chérie.*"

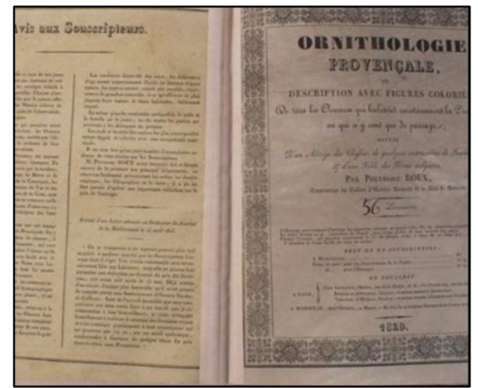
Son compagnon de route, le baron von Hügel, devait l'attendre à Alexandrie vers le 14 juillet 1851. Ne le voyant pas arriver, il se serait décidé à faire seul ce voyage autour du monde.



Malgré des recherches, le journal en question n’a jamais été retrouvé et le docteur Pierre-Martin Roux a différé la publication de son éloge, espérant que le journal ferait surface à temps. Les détails de son voyage en Égypte et en Inde ont pu être rassemblés entre autres grâce à sa correspondance avec nombre de ses compatriotes, parmi lesquels Christophe Jérôme Barthélemy.

L’Ornithologie provençale est une des plus anciennes faunes régionales de la France. Elle définit environ 260 espèces d'oiseaux et comprend entre 440 et 450 planches, chacune représentant un sujet. Les très belles planches sont produites par Beisson d'après les dessins de l'auteur. On y emploie le procédé relativement neuf de la lithographie. Pierre-Martin Roux[69] a souligné, dès le début de la parution, la qualité exceptionnelle des illustrations :

> "*Nous ne terminerons pas sans payer à M. Beysson* [sic]*, imprimeur lithographe, le tribut d'éloges qui lui est dû pour la manière dont il continue d'exécuter les planches de l'*Ornithologie provençale*, d'ailleurs si bien dessinées par l'auteur de cet ouvrage*."



Polydore Roux se vantait dans son Avant-propos d’avoir dessiné "*de grandeur naturelle beaucoup d’Oiseaux qui, peints dans d’autres ouvrages, ne l’ont été que dans des dimensions extrêmement réduites.*"

Roux avait lu les ouvrages précédemment parus et cite Buffon, Latham, Linné, Cuvier, Temminck, Vieillot mais n’hésitait pas à interroger "*le braconnier, l’habitant des champs*" lorsque ses données différaient de celles trouvées dans les ouvrages de

[69] *Eloge historique de Polydore Roux*, Imprimerie d’Achard, Marseille, 1834. Il s’agit d’un pamphlet lu en séance publique à Marseille le 16 mai 1830, devant la Société de Statistique.

ses prédécesseurs. Il a pris la peine d'apporter des corrections là où il le fallait : "*Signaler les erreurs où ont pu tomber quelquefois les auteurs qui nous ont précédé, c'est rendre service à la science* […]." Comme Pellicot, Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye, Roux commentera les raisons de la diversité de sa région chérie :

> "*Il est peu de contrées dont le sol et le climat soient plus variés que ceux de Provence. C'est à la présence de la mer qui la baigne, des fleuves et des rivières qui l'arrosent, à l'élévation des montagnes boisées ou arides qui la traversent, aux marais et aux plaines incultes qui en occupent la partie méridionale, enfin, aux golfes et aux anses qui en dessinent les côtes, qu'est due la diversité qu'on remarque dans toutes ses productions, et qui rend son Ornithologie intéressante sous bien des rapports.*"

Après avoir commenté la géographie et l'hydrographie de la région, ainsi que les conditions climatiques particulières, il poursuit,

> "*on rencontre non-seulement presque tous les Oiseaux des autres parties de la France, mais encore un bon nombre d'espèces qui ne se voient point dans les autres départements, ou du moins qui ne s'y montrent qu'accidentellement et comme égarés. Par exemple, on chercherait en vain hors des plaines de la Crau et de la Camargue, la Ganga Cata, l'Alouette Dupont, le Coulicou noir et blanc* [Coucou geai]*, le Pélican, les troupes du Phénicoptère flammant, et quelques autres échassiers et palmipèdes qui affectionnent ces contrées.*"


ÉLOGE HISTORIQUE

POLYDORE ROUX,

Par P.-M. Roux,
Docteur en médecine, Secrétaire perpétuel de la Société de Statistique de Marseille.

MARSEILLE.

1834.

À sa mort, Polydore Roux léguait à sa ville natale ses riches collections personnelles et il fut remplacé au Muséum de Marseille par Christophe Jérôme Barthélemy-Lapommeraye (1796-1869). Mine de rien, Polydore Roux était bien connu, même en dehors de l'Hexagone. Il était membre actif de la Société de statistique de Marseille, correspondant de la Société linnéenne de Paris, correspondant de l'Académie des sciences naturelles de Moscou, de la Société du Muséum des sciences naturelles, antiquités et beaux-arts de Douai, de la Société polymathique du département du Morbihan, de celle des naturalistes de Senckenberg à Francfort-sur-le-Main… Grâce à deux forts volumes de copies de lettres que possède le Musée de Marseille, on peut se rendre compte de l'étendue de ces relations. Il eut de nombreux rapports avec divers professeurs du Muséum de Paris (Latreille, Férussac, Savigny, Cuvier, Vieillot), avec le duc de Masséna, le baron Dejean ; avec les muséums de Londres (Leach), Turin (Bonnelli), Genève (Candolle), Bàle (Bernouilli), Tubingue et Carlsruhe (Gmelin), Leyde (Van Haan), Gènes (Spinola), Pise (Savi), Aarau (Meyer), Zurich, Naples. Berne, Breslau (Vratislavie), Groningue, et en France avec ceux de Toulon (Aubert, Cerysi), Nice (Risso, Verany). Lille (Degland), Strasbourg (Kammer, Neubourg, Silberman), Metz

(Hollandre), Avignon (Costaing, Cavalier, Lunel), Montpellier (Moquin-Tandon). Il entretenait aussi une correspondance très suivie avec Fonscolombe d'Aix.

La mort de Polydore Roux fut une grande perte, non seulement pour le Muséum de Marseille à la création duquel il avait consacré douze ans de son existence, mais aussi pour la science en général et l'ornithologie en particulier. Au moment de la publication, l'*Ornithologie provençale* fut sans doute une des œuvres les mieux illustrées de l'ornithologie française. L'ouvrage a paru en fascicules et le nombre d'illustrations varie selon les collections. Les exemplaires "complets" de cet ouvrage sont très rares, parce que beaucoup de planches ne sont pas numérotées et d'autres sont numérotées *bis* ou *ter*. Sa façon de procéder était particulière :

> "*Le système de Polydore Roux était comme chez Linné de n'en point avoir et d'étudier la nature dans les produits qu'elle crée. C'est avec cette méthode qu'il a considérablement enrichi sa mémoire, donné de la fixité à ses idées, relevé grand nombre d'erreurs consacrées dans des livres et acquis tant d'aptitude à reconnaître promptement et à classer avec fidélité les espèces qu'il voyait pour la première fois.*"[70]

Jean-Baptiste Samat

Pour le grand public, le nom de Jean-Baptiste Samat, né le 11 août 1865 à Marseille et décédé en 1930, à l'âge de 65 ans, est resté en mémoire grâce à ces travaux de journaliste, d'historien local et d'illustrateur. Il était directeur du *Petit Marseillais*, membre de l'Académie de Marseille et vice-président du Comité du Vieux-Marseille. En tant qu'historien, il est l'auteur de quelques ouvrages sur la ville phocéenne (*Histoire de Marseille*, *La détention des princes d'Orléans à Marseille (1793-1796)*, *Marseille à travers les siècles* ou *Les Marseillais et Louis XIV (1652-1660)*, une conférence faite le 25 novembre 1923, à la Société des éducateurs populaires.



Samat était également un peintre et dessinateur très doué qui illustrait lui-même ses publications sur la chasse. *Les chiens, le gibier et ses ennemis* (1907) *Le gibier* (1933), *Les ennemis du gibier* (1935) et *Les chiens de chasse* (1938), tous les trois publiés par la Manufacture Française d'Armes et Cycles de Saint-Etienne, sont des ouvrages très prisés par les chasseurs bibliophiles. Samat, qui a été directeur du *Chasseur français*, s'y montre un naturaliste averti au style familier.

Le premier ouvrage est un magnifique album regroupant les trois publications que l'on trouve le plus souvent séparées. Il a été édité par Etienne Mimard et Pierre Blachon qui avaient créé la Manufacture française d'Armes et de Cycles de Saint-Etienne et qui le destinaient aux clients de la manufacture. Le livre contient 191 planches numérotées, dont

---

[70] Roux P.-M., 1834. *Op. Cit.*: 10.

177 coloriées : 66 planches de chiens, 22 planches d'animaux des champs et des bois, 88 planches d'oiseaux et 14 pages en noir et blanc d'un catalogue d'armes. Ce livre se veut une encyclopédie illustrée de la chasse. La totalité des aquarelles originales reproduites dans ce livre sont du peintre animalier P. Mahler et les monographies sont écrites par J.-B. Samat.

Le deuxième est un ouvrage orné de 108 gravures en couleurs hors texte par les peintres animaliers réputés Malher & Marcueÿz, sous serpente légendée par J.B. Samat. Pour le troisième, J.-B. Samat a écrit les textes, tandis que les 44 illustrations sont de Mahler et Marcueÿz. Le quatrième est illustré de 80 planches à pleine page d'après les dessins de Malher et de Castellan, reproduits en couleurs en phototypie.

Samat n'était pas un ornithologue au sens strict du mot, mais par son intérêt pour la chasse il était parfaitement au courant des mœurs des oiseaux. Ses *Chasses de Provence*, parues en 1896-1906, sont une véritable encyclopédie. J-B. Samat nous y présente ces magnifiques régions naturelles, pittoresques et étranges que sont la Camargue et le marais de la Coustière de Crau. Joliment écrit, cet ouvrage restitue avec intensité les charmes si particuliers de ces plaines aux tons de cuivre, où vivent tous ces gibiers, lièvres, canards, vanneaux, bécassines, alouettes... Magnifiquement illustré par l'auteur de figures dans le texte en différentes teintes.

Samat est également l'auteur d'un article sur les canards dans le Midi, d'un autre sur le Fuligule nyroca et d'un dernier sur le Jaseur boréal, tous publiés dans un seul numéro de la *Revue Française d'Ornithologie* en 1914. La citation suivante reflète ses qualités d'artiste disposant d'une bonne plume :

> "[...] *rien n'était plus beau, pour l'œil de l'artiste, qu'un Gordon portant dans sa gueule un beau coq faisan, et se détachant avec sa robe sombre à reflets d'acier sur un fond de feuillage rougi par l'automne*" (*Le Chasseur Français* décembre 1921).

Dans *Chasses de Provence*, publié deux ans après *Les oiseaux de Provence* de Raymond Régnier, Samat niera l'idée que l'avifaune était fortement menacée par la chasse :

> "*Il y a cependant dans notre région presque autant de gibier que n'importe où. Nous savons bien qu'en disant cela nous nous heurtons à des idées généralement admises et presque indéracinables ; mais on ne pourra pas nous démentir si nous affirmons que, dans certaines chasses gardées de notre région où l'on ne fait pas d'élevage en parquets, on réalise, en chassant en ligne, des ouvertures de 200 pièces, perdrix rouges, lièvres et lapins.*"

Pierre Siépi


Docteur PIERRE SIÉPI
9 Octobre 1856 - 9 Octobre 1922

Siépi, zoologiste pluridisciplinaire, né à Strasbourg le 9 octobre 1856, a été le directeur du Jardin zoologique municipal de Marseille. D'après Gustave Loisel dans son *Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours* (Octave Doin, Paris, 1912), son personnel comprenait en 1910 : 1 conservateur, le docteur Pierre Siépi lui-même, qui est logé, chauffé et qui recevait une indemnité de 600 francs par an ; 1 jardinier-chef payé 2.200 francs, 6 gardiens payés de 1200 francs ou un peu plus et une vingtaine de jardiniers. Le traitement du personnel et l'entretien du jardin coûtaient en moyenne un peu plus de 40.000 francs par an à la ville de Marseille. Une première girafe est présentée au Jardin en 1864. En 1872, une naissance exceptionnelle est enregistrée au Jardin. Un girafon est mis au monde. Il s'agit de la seconde naissance en captivité enregistrée en France. Le jeune animal décède malheureusement seulement trois jours après sa mise-bas. Il est naturalisé par Pierre Siépi et rejoint les collections du Muséum de Marseille. Sa mère décède en 1875 et est également naturalisée par Siépi avant de rejoindre elle aussi les collections du Muséum.

Son apport à l'ornithologie provençale est modeste mais dans le n° 219 de la *Feuille des jeunes naturalistes*, le docteur Siépi signalait une capture faite en 1888 d'un Syrrhapte paradoxal près d'Arles et il ajoute que l'on ne l'avait pas observé en France en si grand nombre depuis 1833 et qu'en 1888 on en tua un peu dans tous les pays de l'Europe occidentale. En 1863, des groupes importants de Syrrhaptes paradoxaux ont été observés et capturés sur les bords de la Durance et du Rhône.

Siépi était également un excellent taxidermiste, c'est d'ailleurs sous ce titre qu'il était inscrit parmi le personnel du Musée d'histoire naturelle de Marseille. Dans une lettre du 3 juin 1900, Frédéric Mistral écrit à Ludovic Legré :

> "*L'excellent Dr Siépi, directeur du jardin Zoologique de Marseille, qui nous avait déjà préparé 2 têtes de brau camarguen* [du taureau]*, nous a envoyé l'autre jour un couple de ganga (*grandoulo*, perdrix de Crau) très joliment empaillé et il nous a promis un spécimen de tous les oiseaux spéciaux à la Provence.*"

Les entomologistes retiendront une remarquable œuvre posthume, publiée à Marseille par Moullot fils aîné en 1904-1905 et revue en 1931-1932 par D. Lucas et L. Laurent, le "Catalogue raisonné des lépidoptères du département des Bouches-du-Rhône et de la région de la Sainte-Baume" publié dans les *Annales du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille*[71]. Les chiroptéristes auront en mémoire la "Liste des Chiroptères dans les

[71] 25, 1932: 35-239

départements des Bouches-du-Rhône et du Var"[72]. Les ornithologues apprécieront, outre ses multiples articles, son *Catalogue méthodique des oiseaux qui se trouvent en Europe ou qui y sont de passage, classés d'après leur mode d'apparition sur la terre, leurs caractères et leurs mœurs*[73], bien que ce modeste livre, un extrait du *Bulletin de la société d'études des sciences naturelles de Marseille*, soit devenu quasiment introuvable, il est encore réimprimé. Siépi avait consulté le *Systema naturae* de Linné, le *Taschenbuch der deutschen Vögelkunde* de Meyers et Wolf, le *Manuel d'ornithologie* de Temminck, le *Synospis avium* de Latham, le *Règne animal* de Cuvier ; les travaux de Vieillot, Ch. Bonaparte, Jaubert, Barthélemy-Lapommeraye, Crespon, Gerbe, Degréaux... Les écrits des naturalistes cités avaient ouvert de nouvelles voies et, selon lui

> "*une révision dans la classification ornithologique m'a paru utile, et j'ai classé les vertébrés dont nous allons nous occuper de la manière qui m'a semblé la plus en rapport avec leur mode d'apparition sur la terre.*"

Spécifiquement pour la région qui nous concerne, il tient à remercier

> "M. *Frédéric Monier, maire d'Eyguières, membre du Conseil général du département des Bouches-du-Rhône des précieuses notes qu'il m'a communiquées sur les oiseaux de la Crau et Alpines, spécialement sur le genre Vultur, dont il m'a même procuré les individus de livrées différentes qui m'ont servi de points de comparaison*."

Dans la préface il formule ses intentions :

> "*Le but que je me propose n'est pas de faire un ouvrage complet d'ornithologie, mais simplement un catalogue logique et raisonné des oiseaux qui vivent en Europe ou qui y sont de passage; et je serais heureux si ma classification et ma nomenclature basées sur les lois les plus naturelles, loin d'être hérissées de noms nouveaux, inarticulables, qui au lieu de faciliter l'étude de l'ornithologie, n'en rendent les débuts que plus amers; pouvait servir de guide aux personnes qui ont l'intention de se livrer à cette belle partie de la zoologie*."

Ensuite il dresse un tableau de l'histoire de l'ornithologie, à commencer par Aristote et Pline. Tous les grands noms et même les moins connus passent en revue. En réalité, il faudra attendre Cuvier pour avoir une première grande réforme de l'ornithologie, après Linné, un siècle plus tôt. À l'adresse de Charles Bonaparte, Siépi formule une remarque identique à celles de Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye :

> "*L'on est tout étonné de trouver dans l'ouvrage du prince Bonaparte, publié sous le titre de* Fauna italica *presque autant de genres et de sous-genres que d'espèces ; de plus cet auteur a employé des noms nouveaux dont la plupart sont d'une étymologie douteuse et d'une*

---

[72] *Compte-rendu des séances du congrès international de Zoologie, Paris*: 52-58, 1889.
[73] Clavel-Ballivet et Cie, Nîmes, 1878.

prononciation impossible. L'excellent ouvrage publié en 1862, par MM. Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye[74]*, sous le nom de* Richesses ornithologiques du Midi de la France, *offre une ingénieuse innovation. Ces auteurs distribuent les oiseaux du Midi en deux sous-classes et huit ordres.* [...] *L'on a aussi à reprocher à ces auteurs d'avoir trop multiplié le nombre de leurs genres et sous-genres ; le genre Bec'fin (Sylvia), à lui seul a été réduit en je ne sais combien de parcelles dont les noms sont plus excentriques les uns que les autres. A part cela, cet ouvrage est recommandable par les renseignements et descriptions qu'il donne des oiseaux de Provence.*"

Siépi était séduit par les théories de L. Degréaux, directeur du jardin zoologique de Marseille, qui appliqua un classement alaire et arriva à 4 ordres et 22 familles. D'autre part, il avait pris connaissance de la méthode ostéologique du Britannique Th.-H. Huxley et de celle du Viennois C. Claus qui classait les oiseaux selon leur caractère, leurs mœurs et leur degré de supériorité d'un ordre à un autre. Le classement adopté par Siépi était pour le moins original :

"*Dans mon catalogue, j'ai classé les oiseaux de la manière qui m'a paru la plus en rapport avec leurs périodes d'apparition sur la terre. Déjà divers auteurs, parmi lesquels je citerai le professeur Claus, de Vienne, ont établi une telle classification pour la zoologie en général. Si l'on divise la formation de la terre en périodes séparées entre elles par un laps de temps indéterminé, on est amené à conclure que les Oiseaux ont fait leur apparition sur la terre successivement et à mesure que les lieux qui leur étaient assignés obtenaient les principes indispensables à la conservation des espèces. En effet, si l'on consulte la croûte terrestre, l'on aperçoit, par les débris d'animaux marins que nous offrent les couches inférieures, que la mer ayant été formée la première, a dû être peuplée avant que le continent ait pu offrir aux animaux des moyens d'existence. On peut faire remonter l'apparition des premiers oiseaux à l'époque où furent marquées les limites des mers déjà peuplées de Poissons et d'Animaux inférieurs. Les premiers oiseaux durent être des Palmipèdes. Lors de leur apparition sur la terre, ces oiseaux, placés dans un milieu qui leur avait été préparé d'avance, trouvèrent dans les avantages que leur offrait l'élément liquide, les conditions d'existence les plus favorables à leur conservation, et purent se nourrir des animaux marins qui de nos jours encore composent leur ordinaire. Par la suite des temps, les Echassiers purent, à leur tour, habiter notre planète et se repaitre des innombrables reptiles qui habitaient le continent pendant la période qui suivit la retraite des eaux dans leur lit actuel. Mais à mesure que le sol prenait de la consistance, à mesure que les immenses flaques d'eau se desséchaient, les échassiers furent confinés au bord de la mer et des cours d'eau qui ont persisté. La terre débarrassée de cet excédent d'humidité, ayant pu produire des plantes et par conséquent des graines, l'existence fut dès lors possible aux oiseaux*

[74] Barthélemy-Lapommeraye, Barthélémy de la Pommeraye ou Barthélemy la Pommeraye, on trouve sans distinction les trois orthographes.

constitués pour se nourrir de graines, et dont le rôle était et est encore de servir de pâture aux rapaces. Quelques oiseaux de cet ordre sont de nos jours et depuis la plus haute antiquité d'une grande utilité à l'homme. Dès cet instant, les moyens d'existence nécessaires aux Insectivores, aux Omnivores et aux Rapaces se trouvèrent sur la terre, et cette sorte d'enchainement d'utilité qui existe réciproquement entre les Règnes, les Classes et les Ordres naturels fut définitivement établi par l'apparition des Mammifères et finalement de l 'Homme. Une classification basée sur de tels fondements me parait théoriquement juste, car il faut supposer que les animaux en général et les oiseaux en particulier n'ont fait leur apparition sur la terre qu'au fur et à mesure que celle-ci leur offrait les conditions indispensables à leur conservation, ce qui porte à croire que l'univers a été peuplé par voie de gradation, de l'infini au fini. Dans l'état actuel de la science on est d'ailleurs d'accord à regarder la présence de l'homme comme récente, d'où il résulte que celui-ci n'est venu prendre possession de la terre que lorsque tout y fut prêt à le recevoir. C'est donc par les animaux qui vivent dans les conditions d'humidité perpétuelle que doit commencer l'étude des êtres, et c'est seulement à mesure que l'on remontera vers les ordres supérieurs que l'on trouvera cette perfection d'organisation dont l'imagination ne peut avoir qu'une très-faible idée. Avant de donner mon Catalogue, je crois utile d'en exposer le plan général ainsi que quelques-unes des raisons qui m'ont guidé dans cet ensemble. Je classe les Oiseaux d'Europe en huit ordres, quarante-quatre familles et cent deux genres, renfermant quatre cents soixante espèces [...]."

Bien que Siépi ne soit pas compté parmi les grands ornithologues, ses connaissances n'étaient pas négligeables. Dans un article sur la "Distinction des sexes chez le Martin-pêcheur *(Alcedo hispida* L.*)*"[75] il corrige des erreurs commises par C. Temminck. Avait-il besoin d'argent ou était-ce un manque de place ? Dans la *Feuille des jeunes naturalistes* nous avons trouvé l'annonce suivante :

"*M. SIEPI, naturaliste à Marseille, 200, boulevard de la Madeleine, met en vente une collection de crânes parfaitement préparés et déterminés par lui, la détermination ayant toujours été faite sur l'animal entier. La collection comprend 185 espèces: 39 mammifères, 65 oiseaux exotiques, 74 oiseaux d'Europe, 7 reptiles.*"[76]

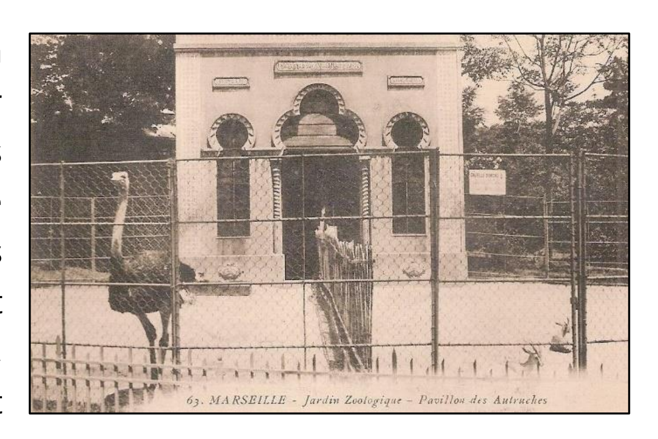
Noël Suquet

Né à Toulon en 1816, ce fils d'un marchand tuilier fait des études d'ingénieur. Le 1er juin 1855, date d'ouverture du Jardin zoologique de Marseille, il en est nommé directeur et il y restera en poste jusqu'en 1866, dix ans avant sa mort en 1876. Suquet n'hésite pas à combler le déficit financier creusé par Barthélemy-Lapommeraye avec sa fortune personnelle, qui s'y engouffre entièrement. Au bout de la première année de gestion, il obtient une recette de

[75] *Feuille des Jeunes Naturalistes*, 10, 1880: 48.
[76] 109, 1879: 17.

49.000 francs. Il apparaît dans les annuaires de Marseille en 1856 comme "ingénieur civil, directeur gérant du Jardin zoologique, domicilié à l'établissement, chemin des Chartreux". Cette adresse devient le 10 boulevard du Jardin zoologique en 1865. Par la suite et jusqu'à sa mort, il figure comme ingénieur civil, à différentes adresses. En 1861, il ne peut plus suffire à ses dépenses et se voit contraint à la liquidation du Jardin zoologique. Aucun Marseillais ne s'est ému de cette déplorable perspective. Suquet espérait pouvoir éviter la catastrophe en évoquant le problème à l'Empeureur, en visite à Marseille, mais il sera déçu dans ses attentes. À bout de ressources, l'infortuné directeur s'était enfin résigné à la liquidation de la Société lorsque M. de Maupas fut mis à la tête de l'administration départementale. Suquet lui explique la situation et obtient son appui.

En 1855, alors que le jardin est ouvert et que la collection d'animaux commence à devenir importante et à comporter plusieurs gros animaux, aucune construction adéquate n'existe encore. Les enclos sont rudimentaires. Des projets pour créer des enclos, volières et bâtiments spécifiques (fauverie, singerie, pavillons divers) sont à l'étude et deviennent urgent.


63. MARSEILLE - Jardin Zoologique - Pavillon des Autruches

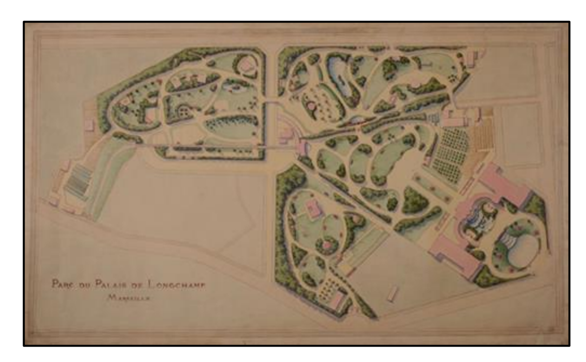
Un beau pavillon hébergeait une belle collection de perroquets, d'aigles, de chouettes, de gallinacés, d'oiseaux exotiques... et un corbeau qui saluait les visiteurs avec un *canaille* bien compréhensible.

Noël Suquet et son épouse Marie Laurence Gleize (°1838 – décédée vers 1925) ont eu au moins trois fils. Dès 1869, madame Suquet est mentionnée comme professeur de piano et elle conserve cette qualité dans les annuaires jusqu'à son décès. Noël Suquet s'intéressa à l'acclimatation, la domestication et la reproduction de nombreuses espèces de mammifères et d'oiseaux. Il réussit en particulier à faire se reproduire des autruches dans la banlieue marseillaise, à la campagne Pastré. Son but était de les entrer dans "l'économie rurale". Il est l'auteur de cinq articles sur les Autruches du jardin zoologique, publiés de 1861 à 1863. Cette tentative n'était pas directement un succès. Suquet disposait d'un mâle et de deux femelles qu'il plaça ensemble

> "*dans le parc d'élève dès les premiers jours de février. Pendant plusieurs semaines, la cohabitation fut assez animale ; le mâle vivait à l'écart et les femelles ensemble* [...]. *Dans les premiers jours de mars, la ponte commençait* [...] *et les œufs étaient laissés à l'abandon sur différents points. Après quelques jours, la mésintelligence se mit dans la communauté, et le mâle ayant pris en affection la vieille femelle,* [...] *le couple formé se mit à pourchasser*

la jeune ; dès là des combats, des courses qui pouvaient compromettre les œufs déjà obtenus. Il convainc alors de ramener au jardin la femelle délaissée."[77]

Suquet n'abandonna pas son projet mais était également contraint d'effectuer des travaux de terrassement et de percer des allées dans le bois entourant le jardin zoologique,



Plan du Parc du Palais de Longchamps vers 1869

"*une armée d'ouvriers et surtout un grand charroi s'ensuivirent. Malgré les ordres sévères donnés par madame Pastré, malgré la surveillance de notre zélé collaborateur V. Richard, nous ne pûmes empêcher, ni l'indiscrète curiosité des ouvriers, ni les cris, ni les claquements des fouets, qui excitaient les Autruches. Sous ces influences perturbatrices, des œufs furent brisés, sous les pieds des Autruches, d'autres par des pierres lancées par les coups de mine, et nous n'osons pas le dire, quelquefois par de stupides curieux.*"

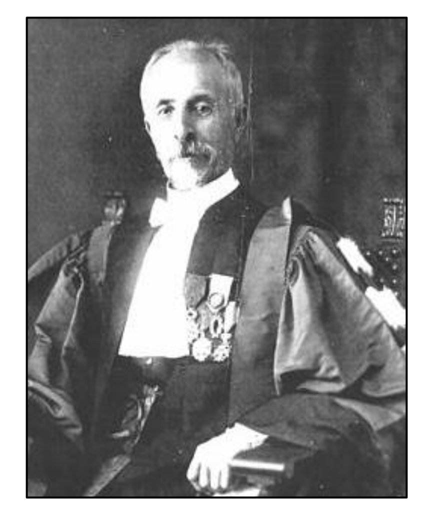
Le visionnaire Suquet termine son article parc : "[...] *nous n'abandonnons pas notre idée de faire vivre les Autruches en troupeau, car, pour nous, là est la solution du problème de la domestication*."

L'intérêt pour l'autruche ne s'éteindra pas aussi vite en région PACA. En 1902, un éleveur d'autruches californien eut l'idée d'acclimater et d'élever des autruches à Nice. Il s'installa à quatre km du centre-ville, dans le quartier Saint Augustin, près de l'avenue de la Californie, sur un terrain de 15.000 m² et fit venir 25 autruches femelles des États-Unis et 7 mâles d'Abyssinie. Cinq ans après, on comptait 150 autruches, réparties par couples, dans des enclos séparés. Le projet devint un but d'excursion et le succès fut immédiat : les Niçois venaient admirer les autruches en famille. Si on avait de la chance, on pouvait même assister à l'éclosion d'un œuf. Le propriétaire américain, qui avait le sens des affaires, avait ouvert une boutique où l'on pouvait trouver des plumes, des éventails, des boas... Comme l'industrie plumassière était très florissante à cette époque et qu'une élégante ne serait jamais sortie sans son chapeau, le plus souvent orné de plumes, on peut s'imaginer le marché créé. Un peu comme dans les réserves africaines ou les zoos européens, on avait donné un nom de personnage célèbre à chaque autruche pour divertir les visiteurs. Il y avait des présidents Krüger, Roosevelt, Loubet, Edouard VII, et même un empereur Napoléon[78].

[77] *Bulletin de la société impériale zoologique d'acclimatation*, 10, 1863: 86.
[78] Jocomet A., 1903. A la ferme d'autruches de Nice. *L'Aviculteur*, 23: 53-56.

Albert Vayssière

Albert Vayssière, ancien élève du lycée Thiers, né à Avignon le 8 juillet 1854 et décédé en 1942, succéda au géologue Gaston Vasseur à la direction du Musée d'histoire naturelle en 1915. Il obtient en 1921 la chaire de zoologie générale et la direction du laboratoire de la station marine d'Endoume, fondé en 1882 par Antoine-Fortuné Marion à Marseille, sur la presqu'île de Malmousque.



Entomologiste et malacologue, Vayssière fut pendant de longues années l'ami proche de Jean-Henri Fabre, qu'il accompagnait dans ses excursions. Le personnage de Vayssière ne manquait pas d'originalité. Petit et frêle, mais de santé robuste, timide, les gestes lents, le regard attentif, ne souriant presque jamais, le plus souvent imperturbable, des cheveux argentés et une barbiche blanche. Membre correspondant de l'Académie des Sciences, il étudia l'anatomie des mollusques, provenant en particulier des campagnes scientifiques du prince Albert Ier de Monaco et du docteur Charcot, puis la faune du golfe de Marseille, poursuivant les travaux de son maître Marion. Il effectua aussi des recherches sur les insectes. Son œuvre comporte près de 5000 pages illustrées par des centaines de planches.



Albert Vayssière a décrit l'historique du Musée d'histoire naturelle de Marseille avec des notices biographiques sur les anciens directeurs ou conservateurs dans un long article, paru en 1901 dans les *Annales du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille*. Vayssière sera ainsi le premier biographe de Christophe Jérôme Barthélemy-Lapommeraye et de Polydore Roux, exception faite pour l'*Eloge historique de Polydore Roux*, lu en séance publique de la Société statistique de Marseille, le 14 septembre 1834 par le docteur Pierre-Martin Roux.

Finalement après trois ans à la direction du Musée, Albert Vayssière prend sa retraite en 1924. En ce qui concerne la durée somme toute assez courte (trois ans), de son exercice, on ne dispose pas de suffisamment d'éléments d'information pour évoquer plus en profondeur la vie propre du laboratoire, ou pour tirer un bilan. On a néanmoins l'impression que ce laboratoire végète et qu'il n'est plus que l'ombre de celui qu'avait voulu Marion.

Jean-Baptiste Vérany



Né en 1800 et mort en 1865 à Nice, Vérany est un pharmacien et naturaliste français spécialisé dans l'étude des céphalopodes. Il a apporté sa contribution au Muséum d'histoire naturelle de Nice, fondé en 1846, sous l'impulsion d'Antoine Risso, le chef de file de l'École Naturaliste niçoise. À l'époque, le musée niçois, situé dans la vieille ville, était considéré comme un des plus intéressants d'Europe pour la richesse de ses collections. Vérany avait rassemblé d'importantes séries d'oiseaux, de mollusques, de minéraux et de fossiles, provenant essentiellement de la région. Aujourd'hui, c'est une curiosité touristique qui vaut le détour.

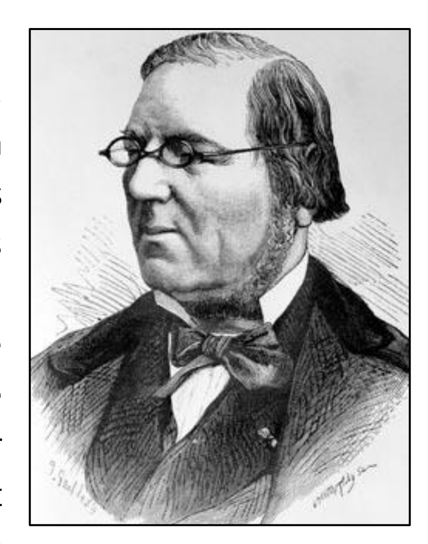
En parallèle, un autre savant niçois, Jean-Baptiste Barla (1817-1896) constitue lui aussi une collection privée tout à fait originale axée sur les poissons, les plantes à fleurs et surtout les champignons du pays niçois. En 1863, le musée accueille le fonds Vérany dans ses propres locaux, sur l'emplacement du musée actuel, lesquels seront légués à la Ville en 1896, avec toutes ses collections ainsi que sa bibliothèque. Vérany a découvert et décrit de nombreuses espèces. Dans sa *Zoologie des Alpes-Maritimes*[79], les oiseaux occupent à peine quinze pages.

Vérany était très apprécié par ses contemporains Jean Crespon et Polydore Roux, ce dernier le décrivit comme "*ornithologiste non moins instruit que zélé*" (*Ornithologie provençale*, I : 80-81) et reçut de lui un jeune Gypaète barbu. Vérany acheta parfois des spécimens du taxidermiste Gal pour enrichir sa propre collection ou celle du musée de sa ville natale. C'était le cas d'un Labbe parasite, tandis que le zoologiste et anthropologue italien Enrico Illyer Giglioli se procura un autre individu chez le même vendeur pour le musée de Florence. Jean Crespon prêtera le nom du naturaliste niçois à "l'Héron vérany, Ardea verany" qui désigne le héron garde-bœuf et dont il ne pouvait citer que deux captures en Provence.

[79] *Zoologie des Alpes Maritimes ou catalogue des animaux observés dans le département*, Ch. Chauvin, Nice, 1862.

3. Les Provençaux actifs à l'étranger

Claude Gay



Souvent nommé Claudio Gay Mouret dans les textes en espagnol, ce botaniste et naturaliste, né à Draguignan en 1800, effectua les premières études approfondies de la flore, de la faune, de la géologie et de la géographie chiliennes. Venu à Paris pour faire des études de médecine et de pharmacie, il les abandonne rapidement pour se consacrer à l'histoire naturelle. En 1828, il part au Chili pour enseigner la physique et l'histoire naturelle dans un collège de Santiago du Chili. En 1830, il signe un contrat avec le gouvernement chilien pour commencer diverses recherches scientifiques. Il revient en France en 1832 et donne ses collections au Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Il retourne au Chili en 1834 et explore à nouveau le pays durant quatre ans. Après avoir visité le Pérou en 1839, il s'installe à Santiago où il rédige son *Historia fisica y politica de Chile* qui est publiée par le gouvernement du pays entre 1844 et 1871 et qui lui vaut l'attribution de la Légion d'honneur du gouvernement français. La partie consacrée aux oiseaux est la plus étendue de toute l'œuvre. Gay y fut assisté par Marc-Athanase-Parfait-Œillet Des Murs. Cette collaboration donna naissance à la première faune aviaire du Chili. Le travail est plutôt médiocre : différentes espèces apparaissent sous le même nom et, inversement, la même espèce est décrite plusieurs fois.



Claude Gay est décédé en 1873 à Flayosc, un petit village du Var, où il s'était retiré après son dernier voyage au Chili. Une place de Draguignan porte son nom et son visage est peint sur la façade d'un bâtiment donnant sur cette place. L'œuvre est composée de plusieurs centaines d'animaux formant le visage du naturaliste.

En 1841, avant de revenir en France l'année suivante pour y travailler sur son ouvrage, le gouvernement de José Joaquín Prieto (1786-1854) lui confère la nationalité chilienne. Il est correspondant du Muséum en 1831 et il est élu membre de l'Académie des sciences en 1856. En 1863, il retourne une dernière fois au Chili.

Jean-Baptiste Rolland de Kessang



Jean-Baptiste Rolland dit Rolland de Kessang, né à Marseille le 23 août 1841 et décédé dans cette même ville le 21 octobre 1907, fut l'exemple d'un self-made-man. Il a été consul de la République du Costa-Rica, voyageur, explorateur, naturaliste chargé de missions officielles par les ministères de l'Instruction publique et des Cultes, du Commerce et de l'Industrie à Madagascar, officier de l'Instruction publique après avoir été ouvrier tonnelier.

Il était le huitième enfant d'un ouvrier tonnelier et d'une journalière, qui ne purent même pas l'envoyer à l'école primaire. Le jeune Jean-Baptiste devint manœuvre chez un maçon dès l`âge de 10 ans. Il n`apprit à lire et à écrire qu`à 16 ans et lorsque son salaire d`ouvrier lui permit d'obtenir de ses parents un peu de liberté, il en profita pour suivre les cours du soir d'une école de Frères. Il était chef d'atelier avant sa vingtième année et se maria en 1862. Le mince apport dotal de sa femme lui permit tout d'abord de créer à Caumont (Vaucluse) un petit atelier de tonnellerie. Il amassa bientôt un modeste pécule mais il avait de plus hautes visées, et à 34 ans il partit pour l'Extrême-Orient avec quelques tonnelets d'alcool pour pacotille. Il débarqua en 1875 à Singapour, ou le Consul de France, Craveri, fit tous les efforts pour le décourager et lui faire quitter le pays. Doué d'une volonté de fer, Rolland s`adressa aux autorités anglaises qui l'accueillirent fort bien et l'autorisèrent à explorer l'intérieur de la presqu'ile de Malacca.



Sa tombe, au cimetière Saint-Pierre à Marseille, est ornée de sculptures végétales et animales

Il avait l'intention d'exploiter les ressources zoologiques de la forêt et spécialement de fournir au commerce européen les dépouilles d'oiseaux aux riches couleurs qui foisonnent dans la région. Il se familiarisa avec la taxidermie et apprit assez rapidement la langue malaise pour entrer en relations avec des chasseurs de fauves qui l'emmenèrent avec eux à Malacca. Après deux explorations dans la péninsule, il fonda en 1876 son comptoir de Kessang près du poste avancé anglais du même nom. Une petite colonie de chasseurs et de porteurs malais ou sauvages vint établir ses cases autour du fortin, et il entreprit l'exploitation des forêts voisines, non sans péril. Il envoyait de précieuses collections aux Museums de Paris, Marseille, Lyon, Montpellier, Londres, Liverpool, Sydney, Bruxelles, Copenhague, Lausanne, La Chaux-de-Fonds et aux sociétés de Géographie. Mais peu à peu ses collaborateurs étaient devenus capables de se passer de sa présence. Kessang quitta les lieux en 1881 pour n'y plus revenir et il laissa l'établissement sous la direction d`un Malais qui continua longtemps encore les expéditions

d`oiseaux pour Europe. Les sociétés de Géographie de Paris, puis de Marseille, l'accueillirent solennellement à son retour. En 1886, il fut chargé d'une mission auprès de Ranavalo par les ministres du Commerce et de l'Instruction publique et en profita pour effectuer des recherches ornithologiques. La chasse donna de brillants résultats, mais le voyageur avait achevé de ruiner sa santé.

Il reçut la Légion d'honneur en 1889 et fut Chevalier du Mérite Agricole. Il était spécialiste autoformé d'ornithologie et de taxidernie, notamment d'oiseaux tropicaux. Il a été enterré au cimetière Saint-Pierre à Marseille. Sa tombe se trouve à quelques mètres de celle du mime Louis Rouffe (1849-1885), père de l'actrice Alida Rouffe qui a joué dans plusieurs films de Marcel Pagnol. Afin de rappeler ses activités de collectionneur et de taxidermiste, de nombreux oiseaux sont sculptés sur la colonne de marbre de son tombeau. L'homme fut honoré de l'amitié de Milne Edwards et de nombreux autres savants.

Dommage que ce Marseillais, à vocation naturaliste tardive, ne se soit pas occupé de l'ornithologie provençale.

Joseph Pitton de Tournefort



D'après certaines sources, ce botaniste serait né le 5 juin 1656 à Aix-en-Provence. En réalité il faut avancer sa date de naissance car les registres de la paroisse Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence précisent qu'il reçut le baptême le 3 juin 1656. Il est décédé à Paris le 28 décembre 1708. Issu d'une famille tourangelle, son père, Pierre Pitton, écuyer, seigneur de Tournefort, époux d'Aimar de Fagone, possédait une fortune assez considérable. Il destinait son fils Joseph à l'état ecclésiastique. Joseph fit ses études chez les Jésuites où il acquit de solides connaissances. Il se passionne très vite pour la botanique et en reçut les premières notions chez un apothicaire d'Aix-en-Provence. La mort de son père le laisse libre de suivre ses intérêts personnels, notamment dans le domaine de la botanique. En 1678, il parcourt, parfois accompagné du Marseillais Charles Plumier, la Savoie et le Dauphiné d'où il rapporte quantité de plantes pour commencer son herbier. En 1679, il part à Montpellier étudier la médecine et l'anatomie mais aussi la flore de cette région. En 1681, il gagne Barcelone dont il explore les environs. À la fin de 1681, il rentre à Montpellier et à Aix-en-Provence pour augmenter son herbier de ses dernières récoltes.

En 1683, l'herbier qu'il a constitué est si riche et sa renommée telle que par l'entremise de Mme de Venelle, Guy-Crescent Fagon (1638-1718), le premier médecin du roi de 1693 à la mort de Louis XIV et le créateur, aux portes de Paris, du Jardin royal des plantes médicinales ou "Jardin du roi", futur Muséum national d'histoire, le fait venir à Paris pour lui confier sa chaire de botanique notamment au Jardin des Plantes (1683) établi par Louis XIII pour

l'instruction des jeunes étudiants en médecine. Ses cours sont célèbres et attirent de très nombreux auditeurs, y compris de l'étranger. Il continue néanmoins de voyager en Espagne et au Portugal, en Andalousie où il s'intéressera à la reproduction des palmiers. Il ira aussi en Hollande où il rencontrera Paul Hermann (1646-1695), professeur de botanique à Leyde, qui lui propose sa place de professeur. Il refusera cette offre.

En 1691, Tournefort est reçu à l'Académie des sciences. Il publia en 1694 son premier ouvrage *Éléments de botanique ou méthode pour connaître les plantes* en trois volumes. Cet ouvrage ayant eu énormément de succès, il le traduit lui-même en latin sous le titre *Institutiones rei herbariae* pour qu'il puisse être lu dans toute l'Europe.

En 1696, Tournefort est reçu docteur de la faculté de médecine de Paris. En 1698, il fait paraître une flore parisienne sous le titre d'*Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris*, *avec leur usage en médecine*, un petit volume de 543 pages, dédié à Fagon.

Il a fait avancer la classification en botanique, en s'appuyant sur une classification en fonction des fleurs, mais sans encore abandonner la distinction traditionnelle arbres/plantes. Il passa à côté du rôle du pollen dans la fertilisation des fleurs, dans lequel il ne voyait qu'un excrément.

La personne de Pitton de Tournefort nous intéresse particulièrement à cause du voyage au Levant qu'il effectua et durant lequel il fit d'importantes observations ornithologiques.

Sur proposition de Ponchartrain et afin de faire des observations non seulement sur l'histoire naturelle et la géographie mais encore sur tout ce qui concerne le commerce, Tournefort reçut l'ordre de Louis XIV de se rendre au Levant, ce qu'il fit avec enthousiasme. Pour cette expédition, il se fait accompagner par le botaniste allemand Andreas von Gundelsheimer (1668-1715) et le peintre Claude Aubriet (1651-1743).

Il part de Paris le 9 mars 1700 pour s'embarquer à Marseille. Il en profite, dans l'attente d'un bateau, pour visiter la ville et ses environs. Il prend la mer le 23 avril. Il s'arrête d'abord en Crète puis visite les Cyclades en faisant des escales dans de nombreuses îles : Milos, Siphanto, Paros, Naxos, Amorgos, Syra, Zia, Andros, Tinos, Chios... Il visite la mer de Marmara et Constantinople. Il se rend à Sinope et Trabzon, ports de la mer Noire. À partir de cette dernière ville, il se rend par caravane à Erzurum, Kars, puis Tiflis en Géorgie qu'il qualifie de plus beau pays du monde. Il visite ensuite Erevan en Arménie et le mont Ararat. Il revient par Kars, Angora (Ankara), Brousse, Smyrne d'où il s'embarque pour Marseille où il arrive le 3 juin 1702. Ce voyage est minutieusement rapporté dans son livre, *Relation d'un voyage au Levant*, publié après sa mort et constitué de XXII lettres à Ponchartrain.



RELATION
D'UN VOYAGE
DU
LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROY.
CONTENANT
L'Histoire Ancienne & Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel, de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perse & de l'Asie Mineure.
AVEC
Les Plans des Villes & des Lieux considérables ; Le Genie, les Moeurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent ; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.
Enrichie de Descriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux ; Et de plusieurs Observations touchant l'Histoire Naturelle.
Par M. PITTON DE TOURNEFORT, Conseiller du Roy, Academicien Pensionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Professeur en Botanique au Jardin du Roy, Lecteur & Professeur en Medecine au College Royal.
TOME PREMIER.
A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.
M. DCCXVII.

Tournefort et ses deux compagnons connaîtront au cours de ce voyage de nombreuses aventures : tempête dans les Cyclades, suspicion des autorités locales de la ville de Kars où ils sont pris pour des espions russes, manque d'encre et de papier pour constituer l'herbier. De plus, Tournefort manque de se noyer avec son cheval en traversant une rivière près du mont Ararat. Malgré ces difficultés, il se conforme aux instructions données par Louis XIV.

Mais ne se cantonnant pas à la botanique, il se fait tour à tour archéologue, géographe, ethnologue et multiplie les notes, observations et descriptions. Avec l'aide d'Aubriet, il redessine les cartes de la mer Noire et décrit les systèmes de défense et de fortification des ports qu'il traverse. Il décrit les religions orthodoxes et musulmanes. Les mœurs et coutumes des populations visitées font l'objet de récits savoureux.

La lecture de son livre montre l'étendue de ses connaissances en dehors de la botanique, notamment dans le domaine de l'histoire antique. Ce périple permet d'engranger une moisson formidable : 1356 plantes inédites et 25 genres nouveaux viennent compléter et enrichir l'inventaire du monde vivant.

Tournefort avait l'esprit d'observation. Ainsi, Saint-Loup nous apprend que "la Perdix rouge bartavelle (*Perdix saxatilis*) est une [des espèces] [...] très faciles à apprivoiser. [...] Tournefort raconte qu'il a vu [...] du côté de Grasse, en Provence, un homme qui conduisait dans les champs un troupeau de Perdrix rouges, les penait, les caressait et se faisait obéir de ces oiseaux."[80] Il se mêle aussi dans la discussion de savoir si l'*Attagas* est un oiseau de marais ou de terrain sablonneux. Picot de Lapeyrouse analysait parfaitement la situation :

> "*Parmi les Anciens, les uns ont parlé de l'Attagas comme d'un oiseau aquatique. Aristophane, faisant l'énumération des oiseaux de cette espèce, y place l'Attagas, le fait marcher dans la boue, & fixe sa demeure dans les lieux marécageux. On ne peut le dissimuler qu'un oiseau qui se plait dans les marécages, & dont le plumage est chatoyant n'est pas un Attagas, qui, suivant tous les Naturalistes, est pulvérateur [...], & ne quitte jamais le sommet des montagnes. L'Attagas d'Aristophane n'est autre chose, vraisemblablement, que le vrai Francolin, celui que Tournefort a vu dans l'Isle de Samos, & qui est en effet un oiseau de marécage*."[81]



Le britannique Thomas Pennant confirme : "Tournefort has given us the figure of the bird itself, which he found in the marshes of Samos [...]".[82] L'oiseau représenté par Pitton de Tournefort est le Francolin noir.

[80] Saint-Loup R., 1896. *Les oiseaux de parcs et de faisanderies*, J.-B. Baillière et fils, Paris: 151.
[81] *Histoires et mémoires de l'académie royale des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse*, Imprimerie de Desclassan, Paris, Tome premier: 122.
[82] *British Zoology*, volume 2, 1812: 48-49.

Après son retour du voyage au Levant, Tournefort est nommé, en 1706, professeur au Collège royal, où il est titulaire de la chaire de médecine et botanique. Jouissant d'une santé robuste, il aurait pu pendant longtemps encore faire progresser la science. Or, revenant du jardin royal en portant un paquet de plantes sous le bras, il fut violemment heurté par une charrette dans la rue Lacépède qui l'a écrasé contre un mur, le 16 avril 1708. Il perdit beaucoup de sang et après quelques mois de maladie, il mourut le 28 décembre 1708, à l'âge de 52 ans.

Il lègue ses manuscrits à son élève et ami, Michel-Louis Reneaulme de Lagaranne (1676-1739). Son ami de toujours Pierre Joseph Garidel a dit à son sujet dans son livre *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix-en-Provence et dans plusieurs autres endroits de la Provence* "qu'il a été de nos jours et sera dans les siècles à venir un sujet d'admiration".

4. Les étrangers actifs en Provence. Une petite anthologie, présentée pêle-mêle

John Willis Clark

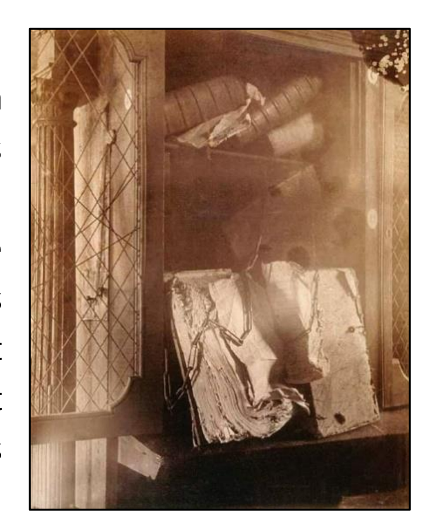


J.W. Clark né le 24 juin 1833 à Cambridge et est décédé à l'âge de 77 ans. Il était le fils unique du révérend père W. Clark, qui occupait une chaire d'anatomie de 1817 jusqu'à sa mort en 1866. Pendant plus de trois quarts de siècle, J.W. Clark a vécu à Cambridge. Dès ses premières années, il montre un vif intérêt pour tout ce qui se passe autour de lui. Alors qu'il était encore jeune garçon, ses parents déménagent vers Scroope House, où ils disposaient d'un grand jardin. Le jeune John Willis se met au jardinage et s'intéresse à la botanique. Clark reçoit sa formation scolaire à Eton puis au Trinity College.

Après avoir obtenu son diplôme, Clark s'est mis à voyager sur le continent. Il publiera des articles relatant ses visites en Norvège et en Suède, dans les îles Féroé et en Islande, sur les églises de Gotland... Cet homme polyvalent avait une grande connaissance de l'architecture religieuse et de la littérature française. Il possédait de nombreux amis à Paris et fréquentait des fonctionnaires à la Bibliothèque Nationale et des acteurs à la Comédie Française.

Son père, le professeur Clark, dont la tâche était non seulement de donner cours sur l'anatomie humaine, mais également d'exposer la structure de ce que l'on appelle parfois les animaux inférieurs, avait longtemps préconisé la création d'un poste de professeur en zoologie. À sa mort, la nouvelle chaire de zoologie a vu le jour et son premier occupant était Alfred Newton. Dans le même temps, les collections zoologiques, qui jusqu'à cette date avaient fait partie du Musée d'anatomie, son classées méthodiquement. De ce musée, John Willis Clark sera nommé surintendant, et il occupera ce poste pendant 25 ans.

Il est difficile d'énumérer ce que John Willis Clark a fait pour la promotion de l'étude des sciences naturelles à Cambridge au cours de ces vingt-cinq ans. Il a élevé le Musée de zoologie au premier rang parmi les musées de province de Grande-Bretagne. Aidé par le professeur Newton, il a rendu les collections accessibles, non seulement aux spécialistes, mais essentiellement aux enseignants. En 1874, l'Université a nommé un conservateur des collections ornithologiques et trois ans plus tard, un conservateur des collections zoologiques. Parmi ceux qui ont travaillé sous la direction de Clark, il y a l'entomologiste F.J.H. Jenkinson, l'ornithologue David Sharp, et parmi les zoologistes nous retenons Osbert Salvin et Hans Gadow.



Ses propres contributions à la zoologie étaient non négligeables. Il s'intéressait particulièrement aux mammifères marins et il a publié plusieurs articles scientifiques sur l'anatomie et les habitudes du narval, sur les otaries et les dauphins. Il a augmenté considérablement les collections universitaires de cétacés, siréniens et pinnipèdes. Mais pendant toutes ces années, tandis que le travail dans les musées aurait amplement rempli le temps d'un homme ordinaire, Clark avait d'innombrables autres occupations. Il écrivait des essais et des livres sur une grande variété de sujets topographiques, biographiques et bibliographiques.

John Willis Clark attacha une grande importance aux livres anciens et écrivit à ce sujet *The care of Books*. Ce livre sortit en 1902 et connut déjà une réimpression l'année suivante. Pour convaincre le grand public de l'importance des vieux écrits et des précieux soins qu'il faut accorder aux livres, il avait choisi lui-même quelques photographies plutôt convaincantes.

Ce Britannique fit, avec E.W. Clarke, W.E. Glegg, C. Ingram, L. Griscom, F. Harper et B.W. Tucker, partie des ornithologues étrangers qui étudièrent l'ornithologie du delta du Rhône et qui firent paraître le fruit de leur passion dans différentes revues prestigieuses.

Il fut un des premiers ornithologues étrangers à étudier la nidification du Flamant rose en Camargue[83]. Il se rendit dans le Midi pour une raison très simple :

> "*As not much seems to be known in England of the nidification and habits of the Flamingo in the south of France* [...]."

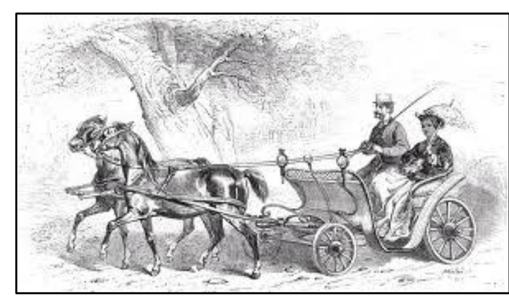
La connaissance des Provençaux du comportement du Flamant rose se limitait alors aux quelques pages que Jean Crespon, Quiqueran de Beaujeu et Darluc avaient consacrées à cette espèce, respectivement dans l'*Ornithologie du Gard* (1840), *De Laudibus Provincæ* (1551)

[83] Letter to the Editor of the *Ibis* on nidification and habits of the Flamingo in the South of France. *Ibis*, 12, 1870: 419-442.

et l'*Histoire naturelle de Provence* (1782-1788). Muni de cette information, J.W. Clark se rendit en Camargue :

> "*On my return this Spring from Cannes, I went to Arles, to obtain some information on the subject.*"

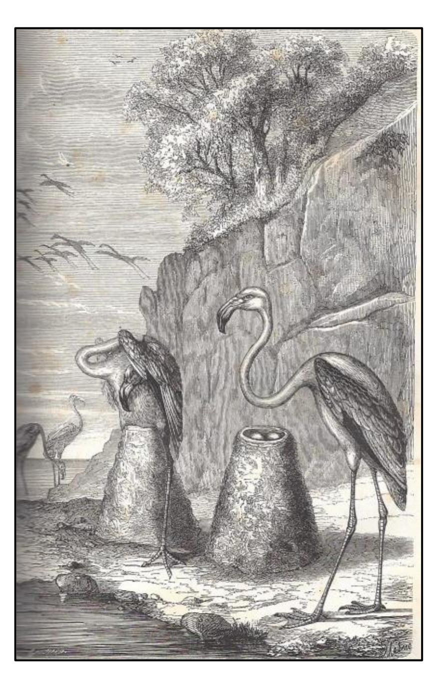
Dans un musée local il découvrit trois Flamants roses avec des œufs et il engagea la conversation sur le sujet avec le directeur, "*a quaint little old man.* [...] *To his other vocations he had once added that of a bird-stuffer.*"



D'Arles, Clark partit en calèche sur une route exécrable en direction de l'étang du Vaccarès où il apprit que les Flamants nichaient entre l'étang de Vaccarès et celui du Fournelet. Déjà à cette époque, Ces échassiers étaient nombreux. Un pêcheur lui raconta que

> "*the Flamingos used to lay their eggs on the sand-banks between Valcarès [sic] and Fournelet, where you would pick the up* 'comme des coquillages sur les bords de mer' [...]."

Nous nous imaginons que le confort d'une telle calèche était vraiment réduite à l'essentiel. Dans son *Wintering in the Riviera*, une sorte de guide destiné aux Anglais désirant se rendre à la Côte d'Azur ou la Riviera italienne, William Miller[84] écrit qu'à "*Nice, or Mentone* [sic], [...] *are many elegant landaus*", mais "*The close kind is generally of a very shaky, antiquated construction*".



Figuier (1876),
La vie et mœurs des animaux

Clark évoque également le problème de la chasse destructrice :

> "*Twenty years ago there were not more than fifteen* chasseurs *in Arles; now there is a couple of thousand, and the birds are wary and restless* [...]."

Vers 1850, la Camargue n'était pas encore mise en culture. Clark et ses informateurs craignaient la disparition des Flamants roses dans l'estuaire du Rhône : "*His belief is that the birds will never build there again*". Heureusement ils se sont trompés.

L'article de J.W. Clark est d'une très grande importance. Au début du XXe siècle la nidification du Flamant rose avait été observée dans les environs du Guadalquivir en Espagne par A.

[84] Longmans, Green and Co, London, 1879: 84.

Chapman (*Ibis*, 1884 : 88-89), H. Saunders (*Proceedings of the Zoological Society of London*, 1869 : 432 et *Ibis* : 1883 : 397) et par lord Lilford (*Proceedings of the Zoological Society of London*, 1880: 446) et en Tunisie par H.H. Johnston (*Ibis*: 1881: 173).

Au sujet des Flamants roses de la Camargue, les scientifiques n'avaient guère que les renseignements consignés dans l'*Ornithologie du Gard* de Crespon (p. 395) et dans la lettre de Clark, insérée dans la revue *Ibis*. Finalement, Clark était bien renseigné sur la façon dont les Flamants construisent leur nid, bien qu'il ne l'ait pas constaté de ses propres yeux :

> "*They were of sand heaped up, about two feet in diameter at the base and about ten inches high, rapidly tapering, so that the depression in which the eggs would be laid would not be more than ten inches across.*"

À Arles il rencontra "*a very hearty good fellow, fond of natural history, and disposed to help me in any way*". Celui-ci lui fit la comparaison suivante, citée en français dans le texte : "*Monsieur, comme sur une vase* [sic]*!*" Le mystère de cette position, apparemment inconfortable mais pourtant déjà décrite et illustrée, posait encore un problème à Richard Goubie:

> "*La plupart des auteurs anciens prétendent que les Flammants couvent à cheval sur leur nid. J'ai interrogé nombre de pêcheurs, chasseurs et gardiens de Taureaux : presque tous disaient les avoir vus dans cette position. Je doute fort que ce soit vrai. Les fémurs ne sont, à leur insertion dans le bassin, écartés l'un de l'autre que de 8 centimètres et de 10 centimètres à leur articulation avec le tibia ; il me semble donc impossible que l'Oiseau puisse embrasser avec ses jambes un objet de plus de 30 centimètres de diamètre. A cette objection mes interlocuteurs répondaient qu'il n'était pas, à proprement parler, à cheval sur le nid, mais que les tibias étaient horizontalement étendus en arrière, et les articulations tibiotarsiennes assez fléchies pour que, malgré la longueur des tarses (30 centimètres) supérieure à la hauteur du nid, les pieds appuyassent sur le sol. Je donne cette conjecture pour ce qu'elle peut valoir, et je crois, moi, que le Flamant couve les jambes repliées sous lui comme les autres Oiseaux* [...]."[85]

[85] Sur la nidification du Flammant en Camargue. *Ornis*, 10, 1899: 233-234.

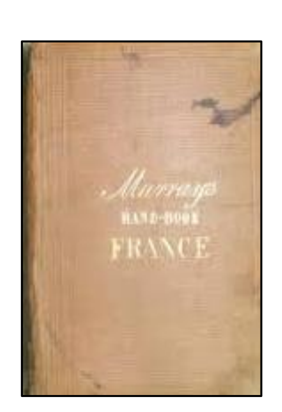
William Eagle Clarke



Né le 16 mars 1853 à Leeds et décédé le 10 mai 1938, il fait ses études dans sa ville natale et obtient le diplôme d'ingénieur civil. Passionné par l'histoire naturelle, il devient conservateur du muséum de Leeds en 1884, avant d'entrer au département d'histoire naturelle du Royal Scottish Museum en 1888, où il occupe le poste de conservateur de 1906 à 1921.

Il s'est rendu plusieurs fois sur le continent européen, découvrit la Slavonie, la principauté d'Andorre et visita quelquefois la France où il constata que le couloir rhodanien était une importante voie migratoire. Nous retenons particulièrement de lui le long article "On the ornithology of the Delta of the Rhône" paru dans la revue *Ibis*[86]. Tout comme pour son homonyme, John Willis Clark, le delta du Rhône était un terrain inexploité :

> "*The reputation of the Camargue ornithologically, its remarkable physical pecularities, its seclusion, and the fact that so few naturalists had visited his fastness, suggested that it might be compassed within the short space of a month's leave.*"



Ce fut pour W.E. Clarke une raison suffisante pour y passer le mois de mai et une partie de juin en 1894 en compagnie de son ami T.G. Laidlaw de la British Orrnithologists' Union. Ils y retourneront quelques semaines en septembre 1897 et en profiteront pour compléter leurs notes. Pour préparer leurs voyages, ils avaient lu le populaire *Murray's Guide*, officiellement *A Handbook for travellers in France* (1854). Dans les pages consacrées à la Provence et au Languedoc, l'auteur nous met en garde pour le mistral, les scorpions et les moustiques. De la petite ville des Saintes-Maries-de-la-Mer nous apprenons qu'elle a :

> "*all the appearance of African town in the desert, and consisting of an old edifice, half fortress, half cathedral, with a few wretched dwelings grouped about it, and as desolate as a necropolis*."

Clarke et son compagnon avaient remarqué "*the remarkable stony plain known as La Crau*". Afin d'explorer la Camargue, les ornithologues passèrent quelques jours à Beauduc, "*visits were also paid to the Petite Camargue, and to the marshes and wastes at the month of the Grand Rhône, and adjoining the shores of the Golfe de Fos.*" Dans son article, Clarke mentionne également les espèces observées dans la plaine de la Crau, qu'il visita le 18 mai, et autour d'Arles. Le printemps de 1894 avait été particulièrement chaud et plusieurs marais étaient au sec. L'avifaune du nord du delta et des rivages du Rhône, c'est-à-dire la partie qui n'était

[86] 37, 1895: 173-211 et 40, 1898: 465-485.

pas submergée par l'eau salée et qui se prêtait à l'agriculture, n'est pas mentionnée dans l'article. Clarke la jugeait trop ordinaire et commune pour le sud-ouest de l'Europe.

Malgré son expérience, l'identification posa parfois problème :

> "*We traversed miles of these reed-forests and observed the Reed-Warbler* [Rousserolle effarvatte] *and Great Reed-Warbler* [Rousserolle turdoïde] *in numbers, fewer* Cisticola cursitans [Cisticole des joncs]*, and caught momentary glimpses of several other species – birds that were new to us – which unfortunately afforded no opportunity for identifyng them.*"

Toute la population du Flamant rose était confinée à l'étang de Vaccarès. Au printemps de 1894, elle était estimée à 500 - 600 individus. Il se corrigera ensuite car des informations, "*which we obtained from several sources*", des observateurs locaux, il apprit que la population du Flamant rose se chiffrait autour de 3000 individus. En 1897, après avoir découvert lui-même une colonie de 500 à 600 individus au Salin-de-Giraud, il estimait que la population camarguaise oscillait plutôt autour de 1000 à 1500 oiseaux.

Dans la Crau, il avait la chance d'observer entre autres des Gangas catas, des Perdrix bartavelles, des Alouettes calandrelles et des Vautours percnoptères, pas moins de 5 en vol plané le 12 mai 1894. Dans la première partie de son article, paru en 1895, Clarke commente 116 espèces observées, auxquelles s'ajoutent 19 énumérées dans la deuxième partie (1898). Il avait également lu attentivement Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye qu'il corrige à propos de la Rémiz penduline, de la Fauvette babillarde et du Pipit rousseline. Les auteurs provençaux avaient qualifié la première espèce de sédentaire et rare en Provence,

> "*It was, however, found to be fairly abundant on the wooded banks of the dykes between the east bank of the grand Rhône and Marais de Meyranne.*".

À propos de la Fauvette babillarde, Clarke notait :

> "*The Lesser Whitethroat was common enough the tamarisk-shrubs in the arid region of the Camargue bordering the Mediterranean, where several were shot for identification. Nevertheless, in 'Les Richesses' (p. 243) it is said that the bird is not common in Provence either in summer or on migration.*"

Clarke et Laidlaw avaient abondamment observé le Pipit rousseline en mai-juin 1894 et à l'automne de 1886 dans la partie sud de la Camargue. Jaubert et Barthélemy-Lapommeraye

> "*state (p. 287) that this species occurs on passage in Provence in April and September, and that it is common in summer in the Hérault, Var, and Basses-Alpes. To these departments should be added the Bouches-du-Rhône.*"

Pierre Forsskål



Certains naturalistes renommés ont séjourné en région PACA mais il leur manquait peut-être le temps pour noter leurs observations ornithologiques. Tel est le cas de Pierre Forsskål, un naturaliste, explorateur et orientaliste suédois né en 1732 à Kalmar et décédé au Yémen en juillet 1763. Il a suivi les cours de Carl von Linné et de l'orientaliste Carl Aurivillius (1717-1786), lequel entretenait des contacts avec Johann David Michaelis (1717-1791) de Göttingen. En 1753, Forsskål entame l'étude des langues et de la philosophie orientale à l'université de Göttingen. Il y obtient son doctorat en 1756 et retourne la même année à Uppsala où il poursuit des études d'économie. Mais sa dissertation de 1759 où il prône la liberté de la presse, *De libertate civili*, est censurée par le gouvernement et il est banni du pays. Linné le recommande ensuite au roi Frédéric V du Danemark et Forsskål est attaché en tant que naturaliste à l'expédition scientifique organisée par le gouvernement danois pour visiter l'Arabie et l'Asie Mineure. Parti en vaisseau de Copenhague le 7 janvier 1761, il arrivera à Marseille le 14 mai de la même année. Le bateau s'abritera du mistral face à L'Estaque. Les occupants débarquent et en profitent pour visiter les libraires et les cabinets de curiosités naturelles de la cité phocéenne. Forsskål herborisera une journée entière à L'Estaque et ira même à Montpellier pour y visiter le célèbre jardin botanique. L'expédition quitta L'Estaque le 3 juin, fit escale à Malte et continua son voyage vers l'Arabie. Forsskål attrapa la malaria et mourut à Djérim à l'âge de 31 ans. Des cinq scientifiques à bord, seul le mathématicien Carsten Niebuhr survécut. Il publia en 1775 le récit du voyage, ayant soigneusement recueilli les collections et les notes de Forsskål. Outre une flore d'Égypte, les *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium / quae in itinere orientali observavit Petrus Forsskål* sont les seuls écrits attribuables au naturaliste suédois. La liste des oiseaux se limite à 45 espèces, principalement les canards et les rapaces auxquels il était habitué en Europe et des espèces également observables dans notre région : la Huppe fasciée, le Guêpier d'Europe, le Martin-pêcheur d'Europe et quelques limicoles. Nous supposons que le Suédois, pour qui la botanique occupait la première place, s'est également intéressé à l'avifaune provençale.

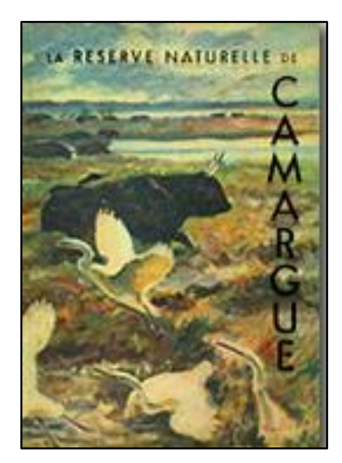
Pierre Forsskål était un des "apôtres" de Linné. Un certain nombre des disciples de Linné commencent leur voyage en partant de Suède. Ils sont docteurs en médecine pour la plupart, quelques-uns pasteurs, et ont étudié à l'université d'Uppsala auprès du maître. Ils embarquent parfois à bord de navires de la compagnie suédoise des Indes orientales. Ces expéditions sont presque toujours fort dangereuses. Sept d'entre eux y perdent la vie. Le premier apôtre, Christopher Tärnström, meurt de la fièvre tropicale à Côn Son au large de la Cochinchine en 1747, ce qui provoque la colère de sa veuve, restée seule avec ses enfants,

envers Linné. Aussi Linné décide-t-il après ce drame de ne plus envoyer que des célibataires. Carl von Linné demeure fort impliqué dans ces voyages, laissant des recommandations écrites à ses anciens étudiants en précisant ce qu'ils doivent rechercher et explorer. En retour, les apôtres lui envoient des lettres et des spécimens botaniques au cours ou à la fin de leur voyage. Celui qui choisit de ne pas envoyer de collection à son maître, ce qui était le cas de Daniel Rolander, est fortement réprimandé. Tous les apôtres découvrent de nouvelles plantes, des animaux ou insectes inconnus, qui sont nommés et catalogués par Linné. En fin de compte, ils auront le mérite de propager la taxonomie linnéenne, fort estimée des naturalistes français.

William Edwin Glegg

W.E. Glegg est décédé le 13 février 1952, âgé de 73 ans. Ayant appris le métier de brasseur dans une entreprise locale à Edinbourg, il déménagea après son mariage à Londres, en 1903, où il travailla également dans une brasserie. Comme il habitait à Whitechapel, près d'Epping Forest, il commença à s'intéresser aux oiseaux. Pendant la Première Guerre mondiale, il fit partie du Royal Army Medical Corps en Macédoine à partir de juillet 1917 jusqu'en avril 1919, consignant soigneusement tous les oiseaux qu'il a observés. Après son service à l'armée, il visita le Natural History Museum où il consultait des articles traitant de l'avifaune macédonienne

Ensuite il s'occupera de l'étude de l'avifaune du comté d'Essex. Son ouvrage intitulé *Birds of Essex*, publié en 1929, détrôna le guide de Miller Christy (1889). F. C. R. Jourdain décrira le livre de Glegg comme a "*thoroughly sound and conscientious piece of work*".



Glegg visita plusieurs fois la Camargue entre 1924 et 1929. Il y résida au total 8 fois et la considérait comme "*one of the Meccas of Ornithologists*".[87] Il connaissait personnellement Gabriel Tallon. Lorsque la Compagnie Alais, Froges & Camargue (devenue plus tard Péchiney) cède la jouissance de l'étang de Vaccarès et des étangs des Impériaux à la Société d'Acclimatation, elle propose d'installer Gabriel Tallon, son ingénieur-chimiste accidenté du travail, à la direction de la Réserve Naturelle. Il occupera ce poste de 1928 jusqu'en 1940. Il créa donc en 1928 la Réserve Zoologique et Botanique de Camargue (renommée Réserve naturelle de Camargue) dans le but de préserver une grande partie du territoire naturel de la Camargue. Grâce à l'aide et aux conseils de Talon, ses séjours "*have resulted in intensified observation*". Ses passages en Camargue se situaient non seulement pendant la saison de reproduction mais également au printemps et en automne. Il avait, par conséquent, acquis une profonde connaissance de l'avifaune locale.

[87] The Birds of "L'Ile de la Camargue et la Petite Camargue", Suppl. *Ibis*, 83 (4), 1931: 556.

Avant de s'y rendre pour étudier les Flamants roses, il avait consulté les écrits d'Eagle Clarke (1895 et 1898) et ceux de Collingwood Ingram (1908[88]). Tout comme ses compatriotes, il sera profondément fasciné par les Flamants roses qui étaient entourés d'un grand mystère en ce qui concernait leur nidification.

> "*The Flamingos* [...] *of the Camargue, so far as British ornithological literature is concerned, would appear surrounded by, at least, a little mystery, which deepens when one thinks of how accessible this strange district is, say, from London. The results of Dr. Eagle Clarke's visits in 1894 and 1896, and that of Mr. C. Ingram in 1908, rather add to than reduce the problem.*"[89]

Quand Eagle Clarke observa les Flamants roses le 31 mai 1894 il n'y avait aucune trace de nidification, "*and it is extremely doubtful whether any attempt would be made to nest in the Camargue in the dry season of 1894.*"

Durant son deuxième séjour en Camargue, en septembre 1897, E. Clarke découvrira, comme nous l'avons mentionné, d'autres colonies, "*but not a single young or immature bird was to be detected in their ranks.*" Il croyait avoir trouvé une explication:

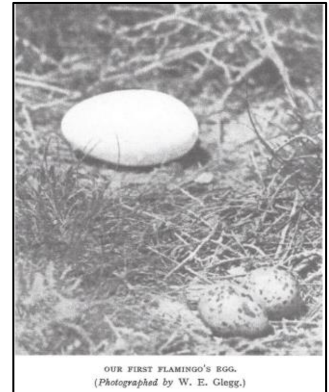
> "*The peasants* [les paysans][...], *French and Italian, employed at the salt-pan are extremely poor, as is evidenced by the mean reed-huts in which they dwell with their families; and there can be no doubt that the eggs are much sought after and consumed largely for domestic purposes.*"

Il ne s'était pas trompé. Richard Goubie, de son métier peintre animalier, avait vécu la même expérience quelques années avant sa mort. En 1895 les eaux avaient baissé très rapidement et le sol s'était raffermi. Goubie et ses amis découvrirent les nids et pouvaient y accéder aisément en début juin. Goubie avait demandé de lui procurer des œufs pour sa collection personnelle. Ils n'en ont reçu que peu. Son ami, le peintre russe Pranishnikoff, qui habitait la Camargue depuis bien des années, s'était rendu sur les lieux pour prendre quelques photos de la colonie. Il a dû constater que d'autres étaient passés avant lui. Tous les nids, ils en avaient compté 350, avaient été pillés. C'était vraiment dommage car les collectionneurs n'accordent que peu de valeur aux œufs et comme la plupart avaient été couvés, leur valeur culinaire était considérablement amoindrie.

---

[88] Bird life in the Rhone Delta. *The Field*, 112: 467-468.
[89] Glegg W.E., 1929. On the nesting of the Flamingo in the Camargue. *British Birds*, 18: 146.

Glegg aura plus de chance que Collingwood Ingram (voir ci-après) dans sa quête de Flamants roses durant son séjour en Camargue en mai-juin 1924. Le 19 mai, il se rendit à l'étang de Vaccarès où "*Plenty of birds where seen, but nothing to indicate that they were nesting.*" Le lendemain, il trouva son premier nid et la joie n'avait plus de limites, quoique…


OUR FIRST FLAMINGO'S EGG.
(*Photographed by* W. E. Glegg.)

> "*Continuing our search of the little island my companion found eight more eggs which were laid on the mud in an area of about three square yards, and there was not the slightest sign of nest-making. No Flamines were seen near the island.*"

Le lendemain, Glegg découvrit au moins 2000 individus, adultes et jeunes confondus et à peu près 200 œufs, mais ceux-ci étaient complètement désertés par les adultes. "*I felt considerably troubled, as we might have been the cause, however innocent.*" À la fin du mois de mai, il découvrit une centaine d'œufs qui

> "*had been laid close to the eight previously found. In many cases nests had been started. These eggs were left undisturbed, but the birds did not return.*"

Ici aussi les œufs disparurent systématiquement mais Glegg rendit les différentes espèces de mouettes responsables. Glegg supposait que les 2000 individus qu'il avait aperçus ne constituaient pas la population totale de la Camargue et qu'il était "*quite possible that there were many more in parts of the huge lagoon beyond our view.*"

L'intérêt ornithologique de Glegg ne s'arrêtait, bien entendu, pas aux Flamants roses. Il publia, outre plusieurs articles dans de prestigieuses revues sur l'avifaune camarguaise en général, quelques papiers sur des espèces bien spécifiques: e.a. la Rémiz penduline[90], la Sterne hansel[91], l'Avocette élégante[92], la Nette rousse[93] et la Sterne Dougall[94]. La plupart de ces articles sont illustrés de photographies, prises par l'auteur lui-même. Les publications de 1931, ainsi que la traduction, furent chaleureusement accueillies :

> "*Un bon travail sur les "Oiseaux de la Camargue" a été publié dans "l'Ibis" par l'ornithologiste anglais M. W. E. Glegg, sous le titre : "The Birds of :* [sic] *l'Ile de Camargue et la petite Camargue", dans les numéros d'avril et juillet 1931. Nous aurons souvent l'occasion d'en parler dans nos prochains rapports. L'auteur y signale beaucoup d'oiseaux observés dans les limites de la Réserve. Ce travail remarquable sera très apprécié de tous ceux chaque jour plus nombreux qui s'intéressent sérieusement à la faune ornithologique*

---

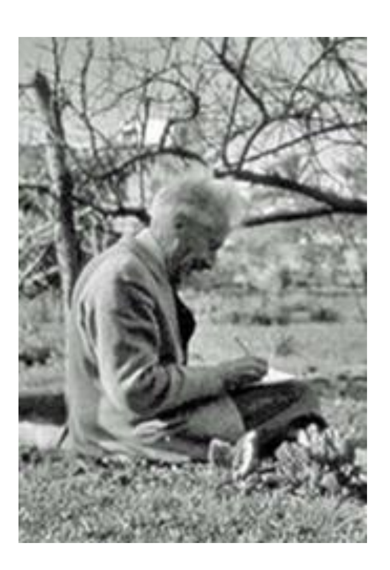
[90] On the nesting of the Penduline Titmouse *(Remiz pendulinus)* in the Camargue. *Ibis*, 71, 1929: 430-436.
[91] On the nesting of the Gull-billed Tern in the Camargue. *British Birds*, 19, 1925: 202-209 & Further notes on the nesting of the Flamingo and the Gull-billed Tern in the Camargue. *British Birds*, 19, 1925: 145-148.
[92] On the nesting of the Avocet in the Camargue. *British Birds*, 19, 1925: 82-87.
[93] A note on the nesting of the Redcrested Pochard in the Camargue. *British Birds*, 18, 1924: 90-96. W.E. Clarke sera le premier ornithologue à découvrir un nid de cette espèce en Camargue, plus particulièrement le 17 mai 1894 à l'étang de Consécanière (*Ibis*, 1894: 203). C. Ingram observa l'espèce au même endroit en 1908.
[94] La Sterne de Dougall en Camargue. *L'Oiseau et la Revue Française d'Ornithologie*, 6 [nouvelle série], 1936: 530.

de la Camargue, que M. Glegg étudie depuis de longues années. nous croyons savoir que sa traduction paraîtra dans l'Oiseau *où elle sera très appréciée des amateurs français peu familiarisés avec la langue anglaise*."[95]

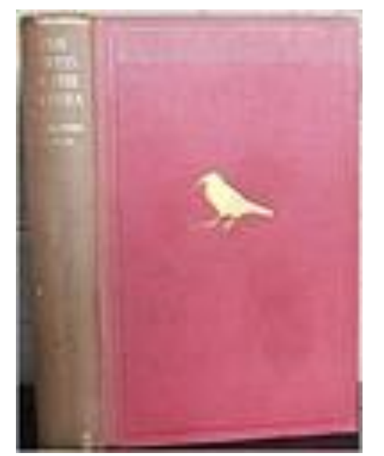
Glegg cite dans son article une espèce très rare, l'Agrobate roux, vue près des Saintes-Maries-de-la-Mer, au Bac du Sauvage, les 3 et 4 mai 1926. Albert Hugues y ajoute que des ornithologues français avaient eux-mêmes trouvé l'espèce au bord du Rhône, près de Caderousse (Vaucluse) le 11 mai 1931. Pendant un de ses séjours à la Réserve, Robert Hainard, peintre animalier suisse, l'aurait rencontrée au Pont d'Ulmet le 15 juin 1931.

William Edwin Glegg est sans aucun doute l'ornithologue étranger le plus prolifique sur le delta du Rhône et certes un des plus expérimentés.

Collingwood Ingram



Ce scientifique aux multiples intérêts est né le 30 octobre 1880 à Londres. Sa maison natale se trouvait à proximité du National History Museum, nouvellement construit. Sa mère avait grandi en Australie. À Londres, elle épouse un copain d'étude d'un de ses frères. Ingram fut ornithologue mais le grand public le connaît principalement comme jardinier et botaniste, spécialiste des cerisiers du Japon. En tant qu'ornithologue, Collingwood Ingram avait étudié les rousserolles de Grande-Bretagne, mais Ingram était également un collectionneur passionné. Il avait fait l'inventaire des oiseaux empaillés que son père avait rapportés d'Australie au début du XXe siècle. La collection fut ensuite offerte au British Museum et Ingram y consacra son premier article. Ce botaniste et collectionneur de plantes étudia l'avifaune de la Côte d'Azur, de l'Estérel à la frontière italienne. Au début du XXe siècle, Collingwood Ingram passa de nombreux séjours dans la villa louée par son père près de Monte-Carlo. Il avait pris des notes en vue d'un ouvrage qui aurait pu sortir plus tôt, s'il n'avait pas modifié ses projets : dresser un tableau avifaunistique de toute la France. Entre 1906 et 1914, il visita tous les départements, mais la Première Guerre mondiale mit fin à son plan et l'esquisse des *Birds of the Riviera* sommeilla encore plusieurs années dans un tiroir. Un correspondant anonyme, qui lui posa des questions sur les oiseaux de la Côte d'Azur, lui rappela l'existence du manuscrit :



[95] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 7, 1931: 57.

"*This letter served to awaken my dormant interest in these birds, and to remind me, once again, of the almost urgent need of a book dealing with the avifauna of a district visited by so many thousands of my compatriots*."[96]

L'exécution se fit attendre, car Ingram entreprit d'abord un long voyage en Extrême-Orient. Entre le début du projet et la publication, une vingtaine d'années s'étalent. Malheureusement il s'est fait malmener par le vieux taxidermiste niçois peu scrupuleux Gal, mais finalement le résultat vaut quand même la peine. Gal avait également fourni quelques notes pour l'*Avifauna Italica* (1889) d'Enrico Hillyer Giglioli, mais ses informations n'étaient pas toujours fiables. À part son livre, Ingram a publié des articles sur l'avifaune de la région PACA dans différentes revues[97]. Son travail ornithologique sera largement exploité et pris comme base par William Edwin Glegg.

Collingwood Ingram a été membre de la British Ornithologists' Union pendant quatre-vingt-un ans, ce qui constitue un record absolu. En 1908 Ingram visita la Camargue à la recherche de l'énigmatique Flamant rose. Il en a fait le récit dans son article "Bird Life in the Rhône delta" : Lors de sa recherche de Flamants roses il n'a pas eu de chance lui non plus :

"*In company with three keepers, I devoted a whole day in exploring the western half of Valcarès lagoon in a boat, but, unfortunately, we failed to find a nesting colony of Flamingoes, although the men took me a spot where they declared a number had bred during the previous summer.*"

Il a le mérite d'avoir ouvert la discussion sur l'hivernage de l'espèce en Camargue. Selon Collingwood Ingram, l'espèce était, sans aucun doute, sédentaire en Camargue, mais les données recueillies montraient une variabilité dans les nombres, dépendante des conditions climatiques, "*thereby indicating a slight migratory movement*." En 1938 la discussion était toujours ouverte[98].

Griscom écrira dans son article " Winter Avifauna of the Camargue " (Ibis, 1921), qu'il n'avait personnellement aperçu aucun Flamant rose mais qu'un groupe de 500 à 700 individus avait été observé trois jours avant son arrivée le 29 décembre dans le delta du Rhône. L'homme d'affaires et ornithologue britannique, Henry Eeles Dresser, né le 9 mai 1838 à Thirsk et mort le 28 novembre 1915 à Monte Carlo, prétendit que le Flamant rose n'était présent en Europe qu'en été et même l'Allemand Dr. Ernst Hartert était d'avis que cette espèce était "*In Europa Zugvogel, die in Afrika uberwinter*[t]". Glegg complétera en 1924:

---

[96] Ingram C., 1926. *The Birds of the Riviera, being an account of the Avifauna of the Côte d'Azur from the Esterel Mountains to the Italian frontier*. Whiterby, London: VII.
[97] Bird Life in the Rhone Delta. *Field*, 467-468 & 547; A day in the Esterel Hills. *The Zoologist*, 16, 1912: 250-253 & Les petits oiseaux dans le Midi. *Revue Française d'Ornihologie*, 4, 1916: 216.
[97] Belis W., Dhermain F., Bayeul-Molzino J., Isenmann P., Olioso G., 2005. *Bibliographie d'ornithologie de Provence et de Corse (1552-2004).*
[98] Trouche L., 1938. Le Flamant rose de Camargue, erratique? Sédentaire? Nicheur? *Alauda*, 11: 261-264.

"*To a certain extent Flamingoes are undoubtly sedentary in the Camargue, but local inquiries elicited information that the numbers were by no means constant, and varied considerably according to the climatic conditions, thereby indicating a slight migratory movement.*"[99]

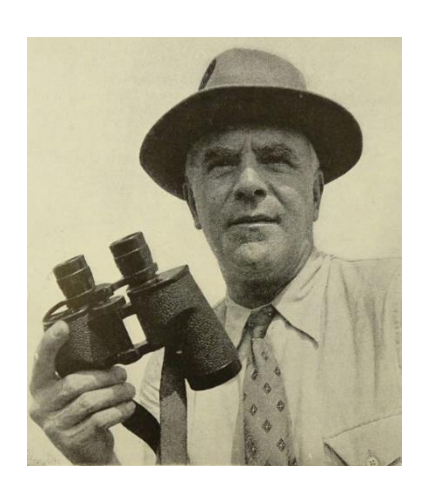
Ingram était convaincu que la population camarguaise ne pouvait pas se maintenir sans l'apport d'individus d'autres colonies, *in casu* d'Afrique du Nord. Il avait – sans le formuler lui-même – lancé l'idée de l'existence d'une métapopulation méditerranéenne.

Le 22 mars 1912 il se rendit dans l'Estérel. Son attention est bien entendu immédiatement attirée par la présence de nombreuses Fauvettes pitchou et Ingram exprime son étonnement à propos du nom anglais de cette espèce, Dartford Warbler :

> "*rather a misleading prefix, and I think 'Furze Wren' is perhaps the better name fort his bird is no longer common near the old Kentish town, as it doubtless was a hundred and twenty years ago when Latham observed it from Bekley Heath*."

Plus d'un siècle après, rien n'a changé, cette fauvette porte toujours le nom de Dartford Warbler. Il vaut mieux être associé à la ville de Dartford, située dans le nord-ouest du comté de Kent et qui a vu naître Mick Jagger et Keith Richards que de s'appeler *Furze Wren* qui se traduit "troglodyte des ajoncs".

Ludlow Griscom



Cet ornithologue américain, appelé le "Dean of the birdwatchers" ou le doyen des ornithologues, est né le 17 juin 1890 à New York et mort le 28 mai 1959 à Cambridge. En 1993, William E. Davis Jr intitula un article qui lui était consacré "Ludlow Griscom: The birdwatcher's guru".[100] Griscom était membre de l'American Ornithologists' Union et de la British Ornithologists' Union. Il a inspiré de nombreux ornithologues de terrain dont Roger Tory Peterson (1908-1996) qui s'est basé sur les méthodes de Griscom pour la rédaction de son guide ornithologique, probablement le plus populaire de la planète.

Dans son article "Some notes on the winter avifauna of the Camargue"[101] Griscom remarque à juste titre que la Camargue avait été délaissée dans la littérature ornithologique depuis les publications de Crespon (1840 et 1844) et de Jaubert & Barthélemy-Lapommeraye (1859). Il nous y apprend aussi qu'il n'avait pas observé de Flamants roses lui-même mais qu'un

[99] On the nesting of the flamingo in the Camargue. *British Birds*, 18, 1924: 154.
[100] *Bird Observer*, 21 (1): 15.
[101] *Ibis*, 63, 1921: 595-609.

groupe de 500 à 700 individus avait été noté trois jours avant son départ le 29 décembre 1920. L'absence des Flamants était due au bas niveau de l'eau, causé par la sécheresse.

Griscom avait parcouru l'Europe à plusieurs reprises et deux fois il avait logé à Arles sans avoir trouvé le temps de visiter la Camargue. Pendant son séjour en France en 1918, avec les American Expeditionary Forces, nom donné au corps expéditionnaire américain en Europe durant la Première Guerre mondiale, il discuta avec Peter Chalmers Mitchell, zoologiste et secrétaire de la Zoological Society of London de 1903 à 1935. Après leur entretien, Griscom prit la décision de passer une semaine de vacances, accordée lors des fêtes de fin d'année, dans le delta du Rhône.

Il s'arrête d'abord à Paris pour se procurer les livres de Crespon et arrive aux Saintes-Maries-de-la-Mer au matin du 29 décembre 1918. Il y restera jusqu'au 1er janvier 1919. Chaque jour, du lever jusqu'au coucher du soleil, il explora les environs des Saintes-Maries. Le 31, il partit en direction de l'étang de Vaccarès dans des conditions peu enviables :

> "*I left the village shortly after dawn in a two-wheeled wagon with the manager of a bull-farm about three miles west of the centre of the Étang de Valcarès, where we arrived an hour later*. *He was a local Provençal poet of note, and while my teeth rattled in my head, he favoured me with specimens of his art, and it did not discourage him at all that I disclaimed any knowledge of the language!*"



Arrivé à la ferme, Griscom était content de pouvoir changer de moyen de locomotion et de monter à cheval,

> "[...] *and we rode to the edge of the Étang, where there was a farmer living in a picturesque stone manse which his ancestors had built six centuries ago. He became my guide to the haunts of the Flamingo and the islands at the south end of the Étang de Valcarès.*"

La journée du 31 décembre lui avait donné entière satisfaction :

> "*I saw fifty-three species of birds, and more individuals than on any other day anywhere where I have been in either hemisphere.*"

Ludlow Griscom était conscient que sa liste n'était pas exhaustive. Le temps lui manquait et son séjour cadrait dans une mission militaire,

> "*The writer's military duties absolutely precluded general collecting, which would have greatly decreased the time spent in the field and the amount of territory covered in any event.*"

Durant l’hiver 1918-1919, Griscom se rendra évidemment aussi à l’étang de Consécanière à la recherche de la Nette rousse, dont Eagle Clarke avait découvert 5 à 6 couples nicheurs en 1894, mais en vain.

Le titre de son article semble trompeur mais c’est le comité de rédaction de la revue *Ibis* qui a insisté pour qu'il publie ses observations. Finalement, son article comblait un grand vide:

> "*It would be absurd to claim that the following list of species was complete. Still it is believed that it will give some definite idea of the present-day winter bird-life of this interesting region, about which no definite contributions have been made until the days of Crespon and his friends eighty years ago, when French interest in ornithology was at its zenith.* [...] *Even so, these notes would not have been submitted had it not been for the encouragement of the Editor of ‘The Ibis.*"

L'article sur l'avifaune camarguaise en hiver inspira son compatriote Francis Harper :

> "*In January, 1919, Lieut. Ludlow Griscom wrote me such a glowing account of a trip he had just made to the Camargue, that I naturally headed in the same direction* [...]"[102]

Francis Harper



Harper est né en 1886 au Massachusetts et est décédé en 1972 en Caroline du Nord. Entre 1917 et 1919, ce naturaliste américain a servi en tant qu'officier militaire en France. Il était agent du contrôle de la dératisation. Tandis que Ludlow Griscom avait dû profiter d’un bref séjour durant une mission militaire, Harper a pris le temps de visiter la Camargue. Il a noté ses observations printanières dans son article "April Birds in the Camargue" (*The Auk*, 46: 329-343).

Griscom, qui avait déjà établi des contacts, lui conseilla de prendre les Saintes-Maries-de-la-Mer, "*the terminus of a narrow-gauge railroad* [à voie étroite] *from Arles*", comme point de départ pour ses excursions ornithologiques dans "*the ‘birdiest’ area in France.*"





[102] *The Auk*, 46, 1929: 329.

Avant d'entreprendre son voyage ornithologique en Camargue, Harper avait lu les principales publications à ce sujet: celles de Crespon, Jaubert & Barthélemy-Lapommeraye et Eagle Clarke, mais aussi celle de Freiherr Johann Wilhelm Von Müller[103]. Harper, qui n'était pas familier avec l'avifaune européenne, savait que sa liste présenterait inévitablement des lacunes :

> "*My own list of identified species was limited by lack of previous acquaintance since few of the other writers have dealt particularly with the birds present in April, the migration dates as well as the notes on habits in the following account may be of some interest.*"

Apparemment, il n'avait pas consulté les travaux de Pellicot[104] et Duval-Jouve[105]. Le mistral et les moustiques, déjà mentionnés dans le *Murray's Guide* l'avaient marqué ou plutôt énervé durant ses observations :

> "*In April, at least, there seems to be, as the inhabitants say, 'toujours un grand vent' – doubtless the mistral. An almost constant wind, often brisk or strong, with an unobstructed sweep over the marshes, certainly was enough to mare one's enjoyment of bird-gazing. [...] The notorious Camargue mosquitoes were already troublesome by the time of my arrival on April 9.*"

Du 8 au 17 avril, Francis Harper observa 50 espèces et il ne se limita pas aux points chauds de la Camargue. Sa présence n'était pas passée inaperçue : "*En avril 1929, un ornithologiste américain, M. Harper, étudiait les oiseaux dans les terrains en bordure de la reserve. Les plus communs cités dans son étude ne sont peut-être pas les moins intéressants [...]*"[106] pouvait-on lire dans les Actes de la Réserve qui collectionnaient toutes les données concernant la visite d'ornithologues étrangers.

Harper eut l'occasion de capturer lui-même plusieurs oiseaux qu'il envoya fièrement aux États-Unis.

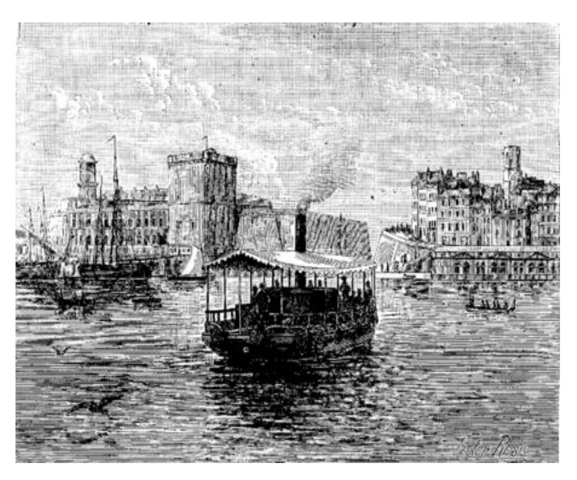
Freiherr Johann Wilhelm von Müller

Ce zoologue, voyageur et auteur de plusieurs articles vit le jour le 4 mars 1824 à Kochersteinsfeld (Bade-Wurtemberg). Il décéda le 24 octobre 1866 dans le même village. Après des études aux universités de Bonn, Heidelberg et Iéna, il entreprit dans les années 1845-1849 des voyages en Algérie, au Maroc et en Égypte, s'intéressant aux animaux en général et aux oiseaux en particulier.

---

[103] Beiträge zur Fauna des Mittelmeerbeckens.. I. Ausflug in die Camargue. *Journal für Ornithologie*, 4, 1856: 205-234.
[104] *Des oiseaux voyageurs et de leurs migrations sur les côtes de la Provence. – Aperçu de quelques chasses usitées sur le littoral.- Tableau contenant le passage de chaque oiseau, avec les noms français, latins et provençaux*, Typographie Laurent, Toulon, in-8, 1872.
[105] A list of migratory birds in Provence, with observations on the date of their migration. *Zoologist*, 3, 1845: 1113-1131.
[106] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 5, 1931: 22.

À partir de 1847, le jeune Alfred Brehm sera son secrétaire. De ses voyages, il rapporta des animaux empaillés et… une jeune fille, qui lui avait été offerte par le vice-roi d'Égypte. Riche de ses expériences – il avait déjà visité les côtes d'Algérie, de la France, d'Espagne, de la Grèce et d'Égypte - le baron von Müller fut frappé par une analogie en observant l'avifaune de la Camargue : "*welche ich in dem Nil- und dem Rhone-Delta fand*". Il l'expliqua par le fait que les deux estuaires s'étaient formés de la même façon et avaient un sol et un climat comparables :



La Mouche, bateau à vapeur du fort Saint-Jean

> "*doch sind diese Analogien so natürlich, da beide Länder derselben Entstehungsweise ihre Existenz verdanken, gleiche Bodenbeschaffenheit, fast gleiches Clima und eine sehr ähnliche Flora haben.*"[107]

Son séjour camarguais débuta le 20 avril 1855. En arrivant à Marseille, il embarque, à 2 heures du matin, sur un bateau à vapeur afin de découvrir le delta du Rhône. Non seulement ce navire n'était pas destiné au transport des passagers, mais en plus, il n'était pas aménagé confortablement :

> "*Das Boot welches ich gezwungen bestiegen hatte, weil es das einzige war, welches dies Tour machte, war nicht zum Transport von Passagieren bestimmt, weshalb man ach aller Bequemlichkeiten entbehrte. Der einzige Salon war von Capitän bewohnt, der mit seiner jungen Frau seine Hochzeitsreise machte und es wäre doch höchtst indiscret gewesen, wenn ich unter solchen Umständen bei ihm hätte um ein Obdach bitten wollen.*"

J.W. Müller était contraint de prendre ce bateau, le seul à faire le tour de l'estuaire. L'unique salon était occupé par le capitaine, qui faisait son voyage de noces avec sa jeune épouse. Von Müller comprit qu'il ne pouvait pas s'y installer et passa les nuits à la belle étoile, protégé du froid par un épais manteau et laissant l'intimité du salon au jeune couple. Blotti contre la machine à vapeur, il trouva vite le sommeil :

> "*In meinen Reisemantel gewickelt, legte ich mich neben meinem Diener auf den Dampfkessel und versank alsbald in tiefen Schlaf.*"

À 8 heures il découvre la tour du Port-Saint-Louis-du-Rhône avant d'y débarquer. Là, il a plus de chances. La tour était occupée par les douaniers et von Müller fait valoir son titre de noblesse. C'est ainsi qu'on lui assigne le logement du capitaine des gendarmes, absent. Du haut de cette tour, il a une vue imprenable :

---

[107] Beiträge zur Fauna des Mittelmeerbeckens. *Journal für Ornitthologie*, 4, 1856: 206.

"*da ich von meinen Freunden, dem Obersten der Gendarmerie und dem Direktor der Douane an ihre angestellten die Befehle gebrachte hatte, mir in Allem behülfich zu sein, wo ich ihrer bedürfe, so räumte man mir die Wohnung des abwesenden Douane-Capitäns hoch auf dem Thurme ein, von wo ich die umliegenden Steppen und Sümpfe bis an's Meer übersehen konnte.*"

Von Müller nous explique d'où vient la richesse avifaunistique de la Camargue :

"*Für den Ornithologen ist die Camargue eine wahre Fundgrube. Die Vögel, welche auf ihren Wanderungen bekanntlich gerne Wasserstrassen folgen, finden die Camargue, von allen Seiten zugänglich; die Verbindungen durch Canäle mit dem Rheine und der Garonne, oder was dasselbe ist mit der Nordsee und dem Meerbüsen von Biskaya, - mit den Genfersee und den Alpen durch die Rhone selbst, dienen als Zugstrassen, welche dieses Delte das ganze Jahr hindurch mit Vögeln füllen, die sich entweder zur Reise übers Meer stärken, oder sich von dieser erholen wollen. Die von der Reise ankommenden sind oft so ermüdet und schwach, dass man sie mit den Händen greifen kann, wie mir diess einige Mal mit Wachteln und Strandläufern vorkam.*"



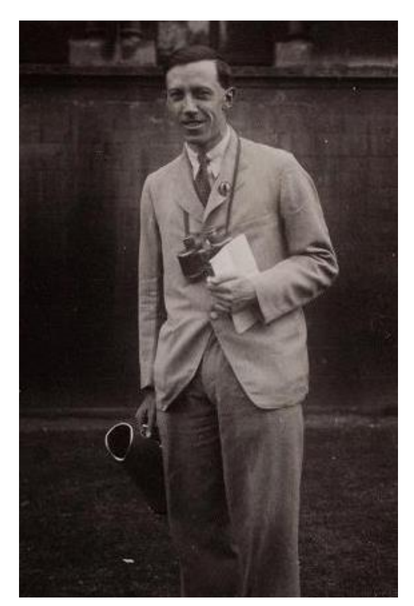
La Camargue est une vaste région ouverte, se trouvant sur les routes migratoires. Les oiseaux y font escale, s'y ressourcent et sont parfois tellement exténués qu'on peut presque les cueillir du sol.

Dans son article, il dresse un aperçu de l'avifaune de la Camargue et de la Crau, sachant, lui aussi, que son inventaire, faute de temps, n'est pas complet,

"*da mein Aufenhalt in diesem Lande nicht lange genug währte, und mich häufig meine Berufsgeschäfte hinderten sie vollsttändig austellen und weiter aufsführen zu können.*"

Son séjour fut, d'après ses propres mots, trop bref mais il était bien renseigné car avant d'arriver en France, il avait, comme ses collègues britanniques et américains, attentivement lu les travaux de Sabin Bertholet, Polydore Roux et Jean Baptiste Marie Jaubert.

Bernard William Tucker



Cet ornithologue britannique renommé est né le 22 février 1901 et est décédé en décembre 1950 après une longue maladie. Il fit ses études à Harrow School, où il obtint le prix Lord Claud Hamilton en biologie en 1918 et le William Roundell Leaving Scholarship en 1919. Il s'intéresse d'abord principalement à la botanique. L'ornithologie n'entrera dans sa vie qu'à l'âge de 18 ans, probablement sous l'influence de F.C.R. Jourdain, qui était recteur à Appleton, près à Abingdon. Pendant une brève période il a collectionné des œufs. À la même époque, il tenait une quantité impressionnante de reptiles et d'amphibiens dans des vivariums.

Toujours en 1919, il alla étudier à Oxford, au Magdalen College. Il en sortit avec un premier prix en zoologie en 1923. Tucker a enseigné l'ornithologie à l'université d'Oxford, où il était lecteur en ornithologie, et il est un des fondateurs de la revue *British Birds*. Il est le co-auteur du *Handbook of British Birds* (1938-1941) et fondateur de l'Oxford Ornithological Society en 1921. Cet ancien président de la British Ornithologists Union et vice-président de la British Trust for Ornithology a entrepris dans les années 1929-1930 quelques voyages en Europe. Il visita le nord de l'Europe, les Pays-Bas mais aussi les Pyrénées et la Camargue. En 1932, la rédaction du *Bulletin of the British Ornithologists' Club* mentionnait dans un texte d'à peine une demi-page que Tucker, en compagnie d'autres ornithologues, avait effectué un voyage en Camargue et que "*A full note of all the observations of importance made by the expedition will be published in 'The Ibis'*".

Pour la préparation de son voyage, Tucker s'était principalement basé sur les données qu'il avait trouvées dans les écrits de son compatriote William Edwin Glegg, mais notre perfectionniste avouait que "*there will be many gaps in our knowledge of the avifauna of this region.*"[108] Plutôt étonnant ou audacieux car les ornithologues qui avaient publié leurs observations étaient nombreux au début des années 1930. L'article annoncé a paru en 1933[109]. Il constitue un supplément à la contribution de Glegg mais l'article d'à peine deux pages se termine par un témoignage de déception : "*No Flamingoes were observed.*"

En 1938, B.W. Tucker et Wilfred Backhouse Alexander retourneront en Camargue pour y guider un groupe d'ornithologues venus d'Oxford, probablement à la recherche des Flamants roses.

[108] *Bulletin of the British Ornithologists' Club*, 52, 1932: 131.
[109] Alexander W.B., Harrisson T.H., Pease H.J.R. & Tucker B.W., 1933. Some spring observations on the bords of the Camargue. *Ibis*, 75: 521-532.

Matthew Fontaine Maury Meiklejohn



La Camargue attira aussi l'attention du professeur M.F. Meiklejohn[110], qui a siégé pendant 10 ans au British Birds Rarities Committee et qui s'est toujours fait remarquer par sa modestie. Cet ornithologue était plutôt porté sur la Corse et la Sardaigne. Meiklejohn est né à Harpenden, dans le comté de Hertfordshire, le 24 juin 1913. C'était un génie linguistique qui maîtrisait parfaitement le français et l'italien et qui s'était spécialisé dans l'ancien français et le provençal.

Après la Seconde Guerre mondiale, qu'il a vécue en tant que soldat en Afrique du Sud, il séjourna brièvement à Téhéran après avoir travaillé pour le service secret britannique au Kenya. Partout où il résidait, il fit la connaissance d'ornithologues notoires ou débutants et il profita de ses nombreux déplacements pour approfondir sa connaissance des langues. Ainsi, il avait de bonnes notions de latin, de grec ancien, de roumain, de perse, d'arabe, d'espagnol, de portugais et d'afrikaans.

Il mourut le 14 mai 1974 après une brève maladie. À sa demande, ses cendres furent dispersées sur l'Isle of May, un des nombreux endroits qui lui étaient très chers. Maury Meiklejohn était un personnage haut en couleur, un vrai 'latin'. Avec sa tenue de terrain, qu'il portait même dans les circonstances officielles, sa petite moustache et ses éternelles jumelles antiques qu'il trimbalait partout, il était toujours prêt pour réaliser des observations remarquables. Mainte personne l'a pris pour un botaniste qui, occasionnellement, observait les oiseaux. Il est vrai que la botanique n'avait pas de secrets pour lui.

Il était également un parfait illustrateur. Il publia son premier article dans *British Birds* quand il avait 14 ans. On retrouvera plus tard son nom dans plusieurs revues renommées et souvent ses contributions servent à corriger les erreurs des autres. Il écrivit régulièrement pour le *Scottish Naturalist* et *Scottish Birds* mais le grand public apprécia ses contributions hebdomadaires dans le *Glasgow Herald.* Sous les initiales M.F.M.M. il y publia plus de 1000 articles entre 1951 et 1974. Son passage en Camargue n'est qu'un instantané automnal mais ses observations sont fiables à 100%.

John Henry McNeile

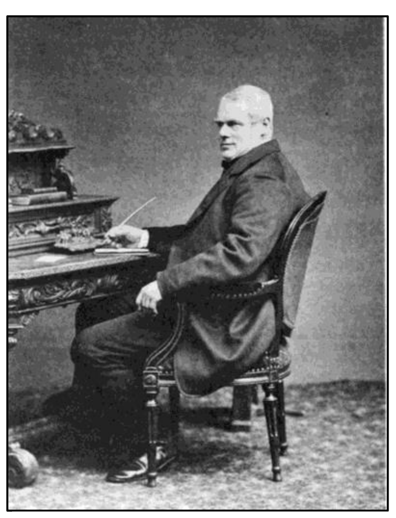
Une seule source cite une brève contribution[111] du capitaine McNeile, membre du *Committee of the British Ornithologists' Club*. Cette référence nous a donné du fil à retordre car, comme elle était incorrecte, nous n'avons pas pu mettre immédiatement la main sur le document. D'après notre source initialement consultée, l'article de McNeile se limiterait à deux pages.

[110] Some autumnal notes on the birds of the Camargue. *Ibis*, 77, 1935: 201-204.
[111] Some notes on the birds of "L'Ile de la Camargue"". *Ibis*, 74, 1932: 529.

Sans pouvoir prouver le contraire, nous n'excluions pas la véracité du document. Il se pourrait qu'après avoir visité le delta du Danube et la Dobrogée, une région historique partagée entre l'est de la Roumanie et le nord-est de la Bulgarie, entre le bas-Danube et la mer Noire, McNeile se soit rendu en Camargue. McNeile était plutôt photographe avant d'être ornithologue. De sa visite au Danube, il nous reste un petit fascicule de 67 pages[112]. L'article consacré à l'avifaune camarguaise serait une note critique sur le travail de William Edwin Glegg. Il était fort improbable que Mc Neile soit passé en Camargue en 1930 car au printemps de cette année, il se trouvait encore à Spitsbergen. Les *Actes de la réserve zoologique et botanique de Camargue* de 1930, 1931 et 1932 ne font pas état de sa présence. Finalement il s'est avéré, après des recherches fastidieuses, que l'article de deux pages n'en compte qu'une seule.

Sans en savoir plus sur son passage, McNeile a dû se plaire en Camargue car il était un spécialiste des échassiers mais aussi un des plus grands collectionneurs d'œufs de son époque.

John Henry Gurney



Son père posant fièrement à son bureau

Issu d'une famille aisée, son père était banquier et ornithologue, le jeune John Henry, né le 31 juillet 1848 à Easton Lodge, près de Norwich, et décédé le 8 novembre 1922, avait tout pour devenir une autorité jouissant d'une réputation internationale. Son père avait travaillé avec le British Museum ; il s'intéressait principalement à la faune de son pays mais a également décrit des collections d'oiseaux venant d'Afrique. La première contribution ornithologique de John Henry junior parut en 1866 dans la revue *Ibis*. À partir de cette date, il publie annuellement un article important. En 1918 il avait au moins 127 publications importantes à son nom, sans compter les articles vulgarisant. En Grande-Bretagne, on l'honore pour ses contributions à l'avifaune locale. Il a été élu membre de la Zoological Society (en 1868), de la British Ornithologists' Union (en 1870) et de la Linnean Society (en 1885). Gurney s'intéressa surtout à la partie de la région PACA se trouvant à l'est de l'embouchure du Rhône, y compris les îles de Lérins :

> "*The Department of the Var,* [...], *so much visited by our countrymen, is bounded on the north by the Basses Alpes, on the east by the Alpes Maritimes, and on the west by the ornithologically famous Bouches du Rhône.*"[113]

---

[112] Swann K. & McNeile J.H., 1925. *Two ornithologists on the lower Danube: Being a record of a journey to the Dobrogea and the Danube Delta, with a systematic list of the birds observed*, Wheldon & Wesley, London.
[113] On the Ornithology of the Var and the adjacent Districts. Ibis, 43, 1901: 361.

Ceci ne l'empêcha pas de s'informer auprès des locaux sur la présence éventuelle de Flamants roses, l'espèce tant convoitée et recherchée par les ornithologues étrangers :

> "*I asked many persons if they had seen "Le Flamant", but with a single exception was always answered in the negative.*"

Pourtant à l'époque où Duval-Jouve fit ses observations sur la migration, cette espèce était encore présente à Fréjus et à Laval. Gurney préféra le département du Var parce qu'il croyait qu'il y aurait plus de chances pour observer des oiseaux pendant les périodes de migration :

> "*the Var has the most southerly coast-line, which is 120 miles in length and for the most part rocky, with many headlands and several islands* [...]. *As regards migratory water-birds, there is one important feature in wich the shores of Provence – that is east of the mouth of the Rhone – are inferior to those of the most countries. In the Mediterranean there is comparatively little tide, and consequently none of those tempting mud-flats exist for Waders to feed upon* en route *which are uncovered at low water in more northern estuaries. For migrants of this order, therefore, there are less inducements to stay.*"

Gurney alla tester sur le terrain les données de Pellicot (1838, 1872) et de Duval-Jouve (1845) et les compara avec celles enregistrées en Corse (Whitehead, 1883), en Algérie (Gurney, 1871) et en Grande-Bretagne.

Il souligne dans sa contribution l'attractivité du Var, qui est à la base de sa richesse avifaunistique :

> "*no great lakes or rivers, but there are forests, of which the Forêt des Maures, formerly inhabited by* Aquila naevia [l'Aigle criard]*, is probably one of the most attractive.* [...] *The slopes of the Esterel are clothed with pines of three kinds* [...] *and are the home of* Bubo ignavus [le Grand-Duc d'Europe] *and a few Eagles* ...]."

Il soupçonnait même encore des cas de nidification du Vautour percnoptère sur les sommets de l'Estérel. Selon Paul Madon, le percnoptère nichait encore en petit nombre dans le Var en 1937. Gurney s'était extrêmement bien documenté. Comme point de départ, il avait pris l'article de Howard Saunders[114]. Ensuite il avait, comme nous l'avions déjà mentionné, pris connaissance des travaux de Pellicot et de Duval-Jouve, des publications de Crespon (1840 et 1844) mais aussi du "Catalogue des oiseaux de passage ou sédentaires" de Jaubert[115], un ouvrage dont il avait reçu une copie du professeur Newton, "*the only possessor of a copy in this country*", et qui servira de base aux *Richesses ornithologiques* et qui, en plus, réunira en quelque sorte les données fournies par Polydore Roux dans son *Ornithologie provençale*

[114] A catalogue of works and articles relating to the oornithology of France. *Zoologist*, 3, 1878: 95-99.
[115] *Prodrome d'Histoire naturelle du département du Var*, 1853: 401-431.

(1825-1829), André Pellicot et Joseph Antoine Risso, qui mentionne 306 espèces dans son *Histoire naturelle de Nice et des Alpes Maritimes* (1826).

Bien entendu Gurney a consulté les articles de William Eagle Clarke mais aussi l'intéressant ouvrage *Les oiseaux de Provence* de Raymond Régnier, un petit fascicule édité à Aix-en-Provence en 1894, qu'il considérait comme "*a useful alphabetical enumeration*". Gurney l'attribue à Louis-Adrien Levat mais celui-ci n'a écrit que l'introduction.

Sur place il se fait renseigner par l'abbé Joseran, messieurs W.H. Saint-Quintin de Grasse, et Arquier, actif dans le massif du Tanneron et qui a également légué régulièrement des œufs à Jaubert & Barthélemy-Lapommeraye, et mademoiselle B.M. Broadwood de Valescure. Cette dernière lui communiquait des observations bien que la transformation de l'hôtellerie de Saint-Raphaël en établissements de luxe fût sa principale préoccupation[116] à ce moment-là. À la fin du XIXe siècle, Saint-Raphaël se développe sur les bords du Golfe de Fréjus au pied de l'Estérel. Vers le nord, avant les premières pentes de ce massif, à environ trois kilomètres du centre de la ville, se trouve Valescure, tout un quartier bâti dans les pinèdes. Ce fut le lieu de prédilection des Anglais pendant de nombreuses années. Aujourd'hui Valescure fait partie de Saint-Raphaël ; mais avant la Première Guerre mondiale, sans constituer une municipalité distincte, c'était une petite communauté à part avec son église anglicane, ses hôtels et de grandes villas entourées de vastes parcs. Durant la saison d'hiver, pour les riches familles étrangères qui venaient y séjourner, Valescure présentait alors les attraits de la vie à la campagne dans un environnement boisé. Saint-Raphaël était favorisé par sa situation géographique et par la présence du chemin de fer. Les hivernants trouvaient aussi à louer de grandes villas appartenant à des médecins ou à des investisseurs français. Ainsi une villa de rapport appelée Mon Repos a été construite par Pierre Aublé en 1882 pour le docteur Noël Guéneau de Mussy. Elle est souvent louée par des aristocrates anglais qui, ensuite, font construire leur propre villa à Valescure. Le premier Anglais qui y fait bâtir sa résidence en 1885 est Théodore Sydney Bentall, descendant d'une famille d'industriels britanniques. La villa Mon Repos a été louée pour trois ans par Mlle B. Broadwood dont la sœur faisait construire sa propre villa à Valescure. La famille Broadwood, fabricants des célèbres pianos, fait bâtir en 1890 une villa en brique rouge dans le style de leur demeure en Angleterre. Cette villa, dite villa Suveret, compte douze chambres et trois salles de réception. Beaucoup d'Anglais ne connaissaient pas d'autres Français que leurs domestiques. Ils les avaient engagés sur place pour la durée de la saison, en complément parfois de leurs serviteurs habituels venus d'Angleterre. Les domestiques français étaient souvent regardés de haut. Ainsi la



[116] En 1892 l'architecte de la colonie anglaise, Léon Sergent, lui avait écrit qu'il trouvait dommage que les hôtels de Valescure soient mal tenus et il cherche un terrain pour y construire un hôtel digne de recevoir des princes de famille royale.

propriétaire de la villa Suveret, Mme Broadwood, se plaignait de son jardinier et de sa cuisinière : l'un garde toute la journée la même tenue, l'autre, qui est italienne, s'habille de manière peu soignée. Dans la même famille, la gouvernante anglaise refuse de prendre ses repas avec les domestiques français, tant elle est choquée par leurs mauvaises manières de table.

À Cassis, Gurney rencontra Henry Baker Tristram, un ecclésiastique, spécialiste de la Bible, explorateur et ornithologue britannique, surnommé *The Great Gun of Durham* (le grand fusil de Durham), tellement il avait l'habitude de tirer les oiseaux. Tristram, dont le nom a été donné au Rufipenne de Tristram, avait observé un Monticole bleu dans cette commune portuaire des Bouches-du-Rhône. Gurney n'avait vu cette espèce que chez un taxidermiste cannois. Tristram n'était pas n'importe qui. À cause de sa santé, il avait passé les hivers de 1855-1856 et 1856-1857 en Algérie. Il en profita pour faire de larges excursions dans le désert. En 1860 il publia son premier livre, *The Great Sahara*. En 1858-1859 Tristram visitera l'Égypte et la Palestine où il retournera en 1863-1864. Il avait ainsi rassemblé suffisamment de matériel pour écrire *The Land of Israel*, commandé et financé par la Society for Promoting Christian Knowledge.



Henry Baker Tristam

Grâce à l'article du baron Albert Cretté de Palluel[117], qui avait passé les mois de mars-avril 1899 sur la Côte d'Azur, Gurney avait découvert le taxidermiste Gal de Nice. Tout comme son compatriote Collingwood Ingram, Gurney s'est fait bercer par ce beau parleur de la Rivièra. À part ses observations ornithologiques, Gurney constate à juste titre qu'après la guerre franco-allemande 1870-1871,

> "*Natural History has been somewhat at a standstill, the French people having too many other things to think about; and the literature of ornithology has consequently fallen behind that of England and Germany.*"

Gurney plaide même pour la rédaction d'un bon guide bien fourni de l'avifaune du Midi de la France :

> "*A good modern book on the ornithology of the South of France, with much more local information than is contained in the 'Richesses ornithologiques', would be most acceptable, while a handbook founded on it, in English, for the use of visitors, could not fail to be very useful, and would perhaps dispel te general idea that there are no birds in France.*"

[117] Notes sur quelques oiseaux de la faune du midi et du nord-ouest de la France. *Ornis*, 10: 39-42.

Marcel Legendre confirmera plus tard que l'ornithologie française sortait d'une léthargie manifeste et qu'une nouvelle approche moderne était plus que souhaitée :

> "*Nous assistons en ce moment en France, à une reprise des études ornithologiques ; c'est un fait que nous enregistrons avec grand plaisir, car l'on doit avouer que pendant de longues années, notre pays fut bien en retard sur les états voisins. Les pays de langue anglaise et allemande ont ainsi sur nous, une grande avance, car leurs travaux représentent une vaste documentation bibliographique.*"[118]

L'article de Gurney a certainement collaboré au relancement de l'ornithologie française. Le texte est extrêmement bien documenté et l'auteur mentionne régulièrement, parfois avec une petite erreur typographique, les noms français des espèces. Il arrive même à la conclusion que "*The origin of many of our bird-names may be traced to the French language* [...]; *for example, in Britain a Trush is called by country people a 'Mavish' but as Mr. Howard Saunders remarks, 'Mauvis' in French means a Redwing* [...]."[119]

Grâce au lexique de Raymond Régnier, il est parvenu à décortiquer correctement les noms provençaux. Gurney s'intéressait également à la migration, à la chasse et coutumes cynégétiques :

> "*The 'Chasse au poste' or 'poste à feu', which appears to be quite an institution, takes place in September and an amazing account of it is given by M. Pellicot.*"
>
> "*Prof. Newton mentions an old custom at La Ciotat of hunting the Wren with swords and pistols, and when killed the victim is slung to a pole borne as if it were a heavy load on the shoulders of two men who parade the village, and afterwards weigh the bird in a pair of scales.*"

Gurney a dû interroger les gens du Var et plus précisément ceux de La Ciotat ou bien il avait consulté l'ouvrage de l'ethnologue Eugène Rolland car cette coutume n'était pas généralisée en Provence[120].

---

[118] *Actes de la réserve zoologique et botanique de Camargue*, 13, 1933: 146.

[119] Harry Kirke Swann note: "From Fr. *Mauvis.* Probably not now much used, although said tobe in Yorkshire; Newton thinks it was perhaps in England originally the *table* name of the bird."(*A Dictionary of English and folk-names of British Birds*, Whiterby & Co, London, 1913: 155). Nous pourrions citer d'autres noms d'oiseaux, parfois vernaculaires, en anglais qui sont inspirés de l'ancien français: Merlin < Esmerillon, Cormorant < Cormoran, Roller < Rollier, etc.

[120] Dans plusieurs régions de France, un oiseau était lâché dans l'église lors de la messe de Noël. Capturé quelques jours auparavant par les garçons du village, il était solennellement porté au bout d'une perche et présenté vivant au prêtre qui le bénissait, le détachait et lui rendait la liberté. Suite à la Révolution française, un rite particulier se déroula à La Ciotat dans les premiers jours de nivôse (le 23 décembre) 1789. Les gens chassèrent le Roitelet avec des épées et des pistolets, puis le suspendirent, comme un lourd fardeau, au centre d'une grande perche portée sur les épaules de deux hommes qui le processionnèrent dans la ville, avant de le peser sur les plateaux d'une grande balance. À Carcassonne, au premier janvier de chaque année, se déroulait la *festa del Riaton* (la fête du Roitelet), au cours de laquelle les jeunes gens se rendaient dans un bois voisin, où ils cherchaient à abattre un de ces oiseaux. Le premier qui réussissait était proclamé roi et recevait sa couronne des mains du précédent vainqueur, avant de promener le Roitelet au bout d'une longue perche. Le jour des Rois, on fêtait le vainqueur par un festin et une messe en son honneur. Cette fête, interrompue vers 1792, fut reprise ensuite, et Eugène Rolland en donne une description pour l'année 1819 (Rolland E., 1967, *Faune Populaire de la France, Noms vulgaires, dictons, proverbes, légendes, contes et superstitions*, Maisonneuve et Larose, Paris, vol. II: 296). En Catalogne, lors de la fête du *reiton* (Roitelet) de Llofriu, on couronnait le jeune homme qui avait capturé un Roitelet le matin de la Saint-Sylvestre, et on processionnait l'oiseau

Thomas Alfred Coward



Cet ornithologue et astronome amateur anglais, né le 8 janvier 1867 dans la banlieue de Manchester et décédé le 29 janvier 1933, s'était particulièrement spécialisé dans l'histoire naturelle locale du comté de Cheshire. Il a collaboré à des revues nationales, telles que *The Field* and *Country Life* et internationales, telles que *The Zoologist*, *Proceedings of the Zoological Society of London* et *British Birds*. Juste après la Première Guerre mondiale, il s'occupera de la collection d'Henry Eeles Dresser à l'université de Manchester. Il est considéré comme un des plus grands ornithologues de Grande-Bretagne. Dresser quitte l'Angleterre en 1912 pour se fixer à Cannes, il mourra à Monte-Carlo en novembre 2015 à l'âge de 77 ans. Il ne nous a pas laissé d'écrits sur l'avifaune de la région PACA.

Coward consacrera le premier chapitre de son *Bird life at home and abroad*[121] (1927) entièrement aux Flamants roses de la Camargue. Le britannique C. Coles, qui participa au voyage, fit noter le 28 janvier 1930 dans un journal australien :

> "*Among the passengers who arrived by the Nestor yesterday from England was Mr. Clifford Coles, a member of the council of the Royal Zoological Society of New South Wales, and president of the ornithological section of that body. Accompanied by his wife, Mr Coles for the past 11 months has been touring Great Britain, the Continent, and East and South Africa.* [...]. *During the whole of his tour of Europe, which was done by motor car, Mr Coles was struck by the rather marked absence of birdlife. That remark, he hastened to explain, did not apply to the sea birds, which In the coastal districts showed no signs of diminution, but in the inland areas, to an Australian accustomed to the comparative wealth of avian life in the Commonwealth, it came somewhat as a surprise to find there were so few birds.* [...] *He returned with a unique collection of photographs taken during his year's tour.*"[122]

Le passage en Camargue, dont nous n'avons retrouvé aucune trace dans les *Actes de la réserve*, a dû être une véritable révélation pour les participants qui trouvaient l'avifaune du continent plutôt pauvre. C'était un préjugé bien ancré dans la mentalité anglo-saxonne, nourri probablement par la rivalité franco-anglaise. Avec son épouse, Coward a visité les Pays-Bas et la Hongrie. En France, à part la Camargue, ils ont découvert, à eux deux, les Pyrénées.

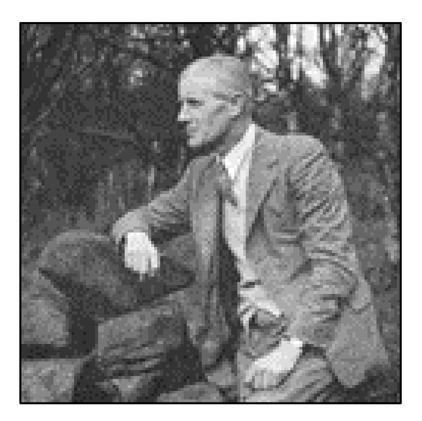
---

tout en faisant la quête de maison en maison, avant de l'emmener sur une civière pour l'enterrer hors du village. Dans la plaine de Vic, en Catalogne, la chasse rituelle se déroulait le Mardi Gras, et l'on transportait le roitelet dans le plus gros char à boeufs possible, avant de faire mine de partager l'oiseau minuscule lors d'un banquet collectif.

[121] Frederick Warne, London, 1927.

[122] *The Sydney Morning Herald*: 10.

George K. Yeates



Cet ornithologue britannique, né en 1910 à Leeds et décédé en 1995, nous est plutôt connu par ses photographies. Dans les années 1930 il entreprit quelques voyages en Camargue et dans le Coto Doñana, ce qui lui permit d'écrire *Bird Life in two deltas, being the diaries of a bird photographer in the estuaries of the Guadalquiver and the Rhône and their neighbourhoods*[123]. Les images sont époustouflantes, Yeates approchait les oiseaux tel un chasseur, avec une patience inouïe. De ses passages en Camargue, en avril 1937 et 1938, il nous a laissé un article sur le comportement reproducteur de la Fauvette à lunettes[124] et un complément à son aperçu de l'avifaune camarguaise[125].

Tsjeard Geales de Vries



Cet ornithologue hollandais, né le 12 mars 1879 à Leeuwarden et y décédé le 16 mars 1958, était un véritable frison : têtu jusqu'au bout. Il était un des plus grands spécialistes hollandais en oologie et possédait une collection d'à peu près 9000 œufs appartenant à 350 espèces différentes. Après sa mort, sa collection a été léguée au musée d'histoire naturelle de Leyde.

Il a collaboré à un ouvrage consacré à l'avifaune des Pays-Bas, *De Nederlandse Vogels* (1936), un classique en trois volumes, et aux revues *Limosa* et *Ardea*. C'est dans cette dernière, de loin la plus internationale des deux, qu'il a publié sa contribution sur l'avifaune camarguaise[126]. En France, il a publié un bref article dans la *Revue Française d'Ornithologie*[127]. Les connaissances acquises en Camargue sur la nidification du Flamant rose lui ont été utiles dans ses publications ultérieures. C'est à la demande de F. Chabot que de Vries entreprit, en mai 1925, un voyage ornithologique dans le delta du Rhône. Il fut tellement mis en appétit qu'il y retourna un an plus tard mais accompagné de William Eagle Glegg, qui avait déjà exploré la Camargue en 1924 et 1925. Le travail dans le delta du Rhône de Glegg avait fortement impressionné de Vries qui en fait l'éloge dans son article.

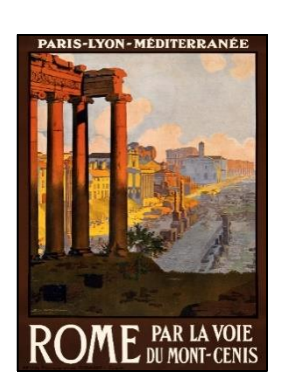
En Camargue, de Vries se faisait guider par Antoine Gibert, le sympathique conservateur du musée d'histoire naturelle d' Arles et auteur de quelques articles généralistes et de monographies[128]. Initialement, de Vries avait l'intention de publier une espèce de journal

[123] Faber London, 1946.
[124] Some field notes on the Spectacled Warbler (*Sylvia conspicillata* Temminck), *Ibis*, 85, 1943: 163-165.
[125] Some supplementary notes on the birds of the Rhône Delta, *Ibis*, 90, 1948: 425-433.
[126] Vogels van de Camargue. *Ardea*, 16, 1927: 77-106.
[127] La nidification du Chipeau bruyant, *Anas strepera* en Camargue. *Revue Française d'Ornithologie*, 11: 233-234.
[128] En Camargue. *Revue Française d'Ornithologie*, 8, 1923: 247; Les Flamants en Camargue. *Revue Française d'Ornithologie*, 8, 1923: 249; Sur un nid de Héron pourpré en Camargue. *Revue Française d'Ornithologie*, 8, 1924: 256-259; L'Oxylophe geai en Camargue. *Revue Française d'Ornithologie*, 9, 1925: 59-60; Sterne bagué. *Revue Française d'Ornithologie*, 10, 1926: 193-194; Le Pingouin macroptère en Camargue (*Alca torda* Linn.). *Bulletin de la Société Zoologique d'Acclimatation*, 74, 1927: 46-47;

ornithologique, mais il jugea lui-même cette approche inconciliable avec le caractère scientifique d'*Ardea*. Il décida de se limiter à une énumération commentée des principales observations.

Le 1er mai 1925 il quitta Amsterdam et prit le train de nuit en direction de Paris. Il passa par Tergnier, Amiens et Abbeville et arriva le lendemain, vers 10 heures au Tréport en Normandie, où Chabot l'attendait. Celui-ci avait déjà publié sa 'Liste des oiseaux observés dans le département des Alpes-Maritimes'[129] et publiera à son tour un compte rendu de son séjour en Camargue, ainsi que deux articles à caractère plus général sur le sujet[130]. Le 3 mai, ils continuèrent leur voyage dans une petite Ford pendant 300 km. En route, ils firent escale à Clères, en Seine-Maritime, où ils furent reçus par l'ornithologue franco-américain Jean Théodore Delacour. Ils purent y observer les Flamants roses dans les vastes volières de beaucoup plus près qu'en Camargue. Chabot avait pris rendez-vous avec Jacques de Chavigny, Joseph Rapine et Henri Heim de Balsac à la gare de Lyon. Le lendemain, ils prirent le rapide du P.L.M., un train mis en service par la Compagnie du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée en 1937, reliant Paris à Marseille en 9 heures. Comme le rapide ne s'arrêtait pas à Arles, ils descendirent à Avignon pour se diriger ensuite vers Tarascon. De Vries se rendit compte que le héros de Daudet n'existait pas seulement dans l'imaginaire de l'écrivain.

La région lui plut à l'exception des moustiques qui le harcelaient sans cesse et qui l'empêchaient d'utiliser convenablement ses jumelles de la marque Zeiss. Le combat avec les insectes était inégal : un moustique écrasé était immédiatement remplacé par dix nouveaux. L'ornithologue hollandais essaya de les garder à distance en fumant allègrement mais la qualité médiocre du tabac français l'écœurait.



Durant son deuxième séjour, en 1926, il avait pris ses précautions et s'était muni d'un chapeau à voilette, comme un apiculteur. La description du paysage et des coutumes locales ont dû laisser une forte impression sur les lecteurs *d'Ardea*. De Vries est également étonné de la gentillesse avec laquelle il est reçu et de la facilité d'obtenir des renseignements sur les endroits où il pourra observer telle ou telle espèce. Seulement, les Camarguais sont des Provençaux et ils ont tendance à exagérer les chiffres, aussi quand il s'agit du nombre d'oiseaux observés… Le Hollandais se rallie à ce que dit le poète allemand Heinrich Heine qui prétend qu'en France, on joue du théâtre partout, sauf sur les planches.

Réserve zoologique et botanique de la Camargue. *Bulletin de la Société Zoologique d'Acclimatation*, 74, 1928: 17, 33, 66, 81, 1116-118, 130 et 202 et en collaboration avec A. Ménégaux, Sur la nidification des Flamants en Camargue.

[129] *Revue Française d'Ornithologie*, 8, 1923: 204-208 et 225-232.

[130] Excursion ornithologique en Camargue. *Revue Française d'Ornithologie*, 2, 1925: 315-318 et Sur la Camargue. *L'Oiseau et la Revue Française d'Ornithologie* [nouvelle série], 2, 1932: 712-714. En collaboration avec E. Plocq, Notes de Camargue. *L'Oiseau et la Revue Française d'Ornithologie*, 8, 1927: 31.

Finalement, les ornithologues établiront leur quartier général aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Ils se lèvent dès l'aube et madame Courlas, l'hôtelière qui n'avait pas envie de se lever si tôt, leur avait préparé un bon casse-croûte pour toute la journée. Faute d'eau potable, elle avait prévu suffisamment de vin. Ils rentraient au coucher du soleil, dînaient, fumaient un bon cigare et se couchaient pour être frais et dispos le lendemain. Tout comme ses collègues, de Vries souffre du mistral qui a quand même l'avantage de chasser les moustiques. T.G. de Vries se montre plein d'admiration pour A. Gibert qui fait tout pour protéger l'étang du Vaccarès contre la montée de l'agriculture en Camargue.

Le Frison sera également hébergé au mas de Broglie, appartenant à l'entomologiste et viticulteur Louis Puel (et non pas A. Puël, comme l'écrit de Vries), à Albaron. Celui-ci lui servira de guide. Après son départ de la Camargue, Chabot le tiendra régulièrement au courant par lettre.

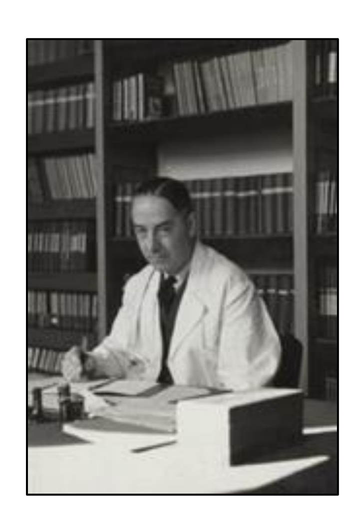
D'un bout à l'autre de son article, de Vries réfère à ses collègues qui l'ont précédé : W.E. Clarke, W.E. Glegg et C. Ingram. Pour préparer ses différents séjours, il avait auparavant attentivement lu les *Richesses ornithologiques.* Malheureusement, la liste des oiseaux nicheurs établie par de Vries n'est pas exhaustive : même des espèces qui sont plus ou moins communes et facilement reconnaissables sur le terrain, n'y figurent pas. Il s'agit par exemple de la Cisticole des joncs, la forme à gros bec (appelée *whiterbyi* par les ornithologues), du Bruant des marais, de l'Hypolaïs polyglotte et de l'Alouette calandrelle qui manquent à l'appel. Le passage sur le nid et les œufs de la Fauvette pitchou, décrit par le Hollandais, concernent en réalité la Fauvette à lunettes. Son observation d'un Aigle botté est mise en doute par son propre compatriote G.J. van Oordt. Peut-être à tort car aussi bien Crespon (*Ornithologie du Gard* : 28-29 & *Faune méridionale*, I: 134) que Jaubert & Barthélemy-Lapommeraye: 36) signalaient son passage "*même dans le bassin de Marseille*". Ces omissions et erreurs possibles lui sont pardonnées.

Personne n'est parfait. Dans les écrits de Carl Stemmler[131] et de Roger Reboussin[132] il y a également des oublis. Le premier a oublié de mentionner la Cisticole des joncs, la Fauvette à lunettes la Sterne naine, la Sterne Hansel et le Phragmite des joncs comme espèces nicheuses. Le second a livré un bon travail mais s'est trompé sur le statut du Bruant des roseaux, du Phragmite des joncs, de la Rousserolle effarvatte et de quelques autres espèces nicheuses du delta du Rhône.

[131] Beobachtungen in der Camargue (25 Mai – 10 Juni 1930). *Der Ornithologische Beobachter*, 28: 69-84.
[132] Localisation et associations ornithologiques sur le territoire de la Camargue. *L'Oiseau et la Revue Française d'Ornithologie*, 1: 339-362.

Gregorius Johannes van Oordt





Van Oordt, l'homme élancé au chapeau haut, prêt pour le départ, et dans son bureau à la faculté de l'université d'Utrecht

Ce professeur en zoologie et excellent ornithologue de terrain est né le 19 mars 1892 à Rotterdam. Il mourut littéralement sur le terrain, les jumelles autour du cou, le 22 avril 1963. En 1933, le Dr G.J. van Oordt ainsi qu'un certain nombre d'étudiants en biologie ont fait une excursion en Camargue. Van Oordt était surtout intrigué par l'adaptation des mollusques et des nématodes à l'eau saumâtre dans le delta du Rhône. Les curiosités avifaunistiques ne lui ont néanmoins pas échappé[133]. L'article publié précédemment, en collaboration avec A. Tjittes[134], en est la preuve. Les auteurs savaient qu'ils n'étaient pas les seuls à découvrir cette région mais jugeaient leur apport quand même important, car ils s'intéressaient également aux migrateurs :

> "*Most of the foreign ornithologists came here to study the breeding birds; however, the many observations communicated by Hugues[135] in the 'Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue' and by others, now give us a rather good survey of the occurrence and numbers of migrants. That we still wish to publish an article on ornithological observations in the Rhône-delta is not only because we have noted during 4 visits some interesting facts, but also because we now have the opportunity to give a list of all records of the Camargue as exact as possible.*"

Ils ont malheureusement oublié que John-Henry Gurney avait consacré une bonne partie de son article à la migration.

---

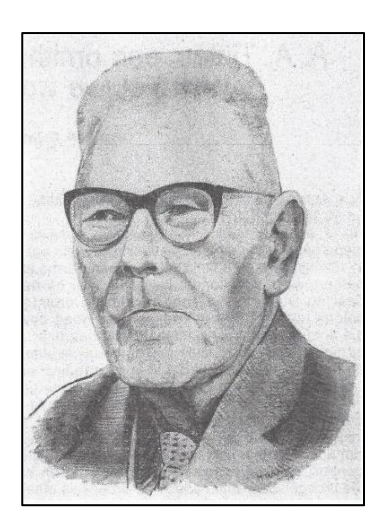
[133] Quelques observations faites en France. *Alauda*, 6: 475-478.
[134] Ornithological observations in the Camargue. *Ardea*, 22: 107-138.
[135] De 1931 à 1933, Albert Hugues publia ses observations zoologiques. Décédé en 1939, il fut un des principaux artisans de la création de la Réserve. Si la Société d'Acclimatation avait, dès 1912, montré la nécessité de protéger la faune et la flore du delta du Rhône, ce fut lui qui, en 1926, signala l'opportunité de réaliser ce projet longtemps caressé. Il fut dès la première heure un des collaborateurs les plus assidus des *Actes de la réserve*, apportant sa connaissance exceptionnelle du milieu camarguais.

Stimulé par A.A. Tjittes, van Oordt n'a effectué qu'une seule visiste en Camargue, du 4 au 11 juin 1933. Van Oordt avait établi son quartier général à Arles et fit quotidiennement ses visites en autocar. Il se concentra sur la plaine de la Crau, "*a very interesting, but desolate country*", où il observa le Ganga cata, la Perdrix rouge, l'Alouette calandrelle et le Pipit rousseline. Finalement il découvrit les Alpilles à la recherche du Vautour percnoptère, du Monticole bleu, du Bruant zizi et de la Fauvette pitchou. Bien entendu, van Oordt voulut à tout prix observer des Flamants roses :

> "*This interesting bird of which no successful breeding has been recently recorded in the Camargue, was met with by us only in 1931 and 1932. In 1931 we saw 500 specimens in the Etang de Vaccares and 108 in the Etang de Launes, both on May 28; in 1932 we only saw 3 specimens in the Etang de Fangassier (May 20); in 1933 the Flamingo had also been observed in the Camargue, but though we covered with our car hundreds of kilometres and visited not only the large lagoons but also the smaller etangs in the Ile du Plan du Bourg, we did not see a single individual. They had apparently left the Camargue in the end of May, but M. Trouche, the head-keeper at Salin de Badon, wrote us that the Flamingoes had returned to the Camargue, their favourite feeding grounds, in the middle of July 1933*."[136]

Dans son propre pays, il fut secrétaire de la 'Nederlandse Ornithologische Vereniging' et rédacteur de la revue *Ardea*. À 19 ans il publia un article remarquable sur la Sterne pierregarin dans *British Birds*. Au total, il nous a laissé 92 publications, dont 43 dans *Ardea*. La parution de l'article sur la Camargue dans la revue hollandaise fut applaudie dans les *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue* (1934, 16 : 1). En tant que spécialiste de la migration, van Oordt a dû se régaler dans le delta du Rhône.

Arie Anton Tjittes



Ce professeur de lycée est né le 10 février 1891 à Den Helder, une ville située à l'extrémité septentrionale de la province de Hollande-Septentrionale, et mourut le 13 avril 1982. Il combinait son métier d'enseignant et sa passion pour l'ornithologie.

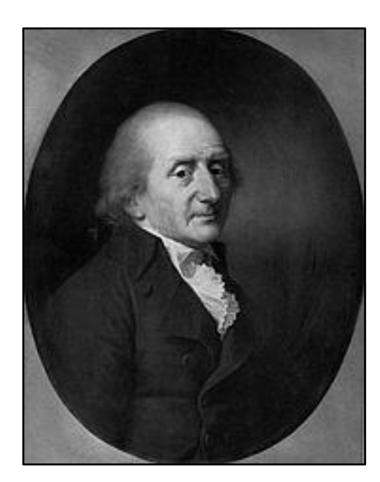
A.A. Tjittes, appelé 'Aat' par ses amis, a visité la Camargue en 1931, du 24 au 29 mai, en 1932 du 15 au 21 mai et du 25 au 29 juillet. Pendant ces séjours, il y a constaté et étudié la nidification de la Guifette moustac en compagnie de G.J. van Oordt. Pendant son premier séjour Tjittes était en compagnie de A.A. van der Vooren, durant son deuxième séjour il y était avec mademoiselle G.A.M. Dekker et messieurs J.P. Strijbos et A.A. van der Vooren. De tous ces noms, seul Jan Pieter

[136] Ornithological observations in the Camargue. *Ardea*, 22: 115.

Strijbos nous est resté en mémoire et ceci en tant que cinéaste naturaliste et protecteur de la nature.

Dans les documents de la Société nationale d'Acclimatation d'août 1934, nous apprenons que "*les ornithologistes hollandais, M. van der Vooren, M. et Mme Tjittes, ont renouvelé leur séjour, ainsi que M. et Mme Strijbos*."[137] La première visite de Tjittes s'est faite en compagnie de mademoiselle Mlle Depeuter, correspondante du *Soir illustré de Bruxelles*. L'année précédente, Bennert, du Comité Belge pour la protection des Oiseaux, s'était rendu en Camargue. Mesdemoiselles Dekker et Van der Vooren, ainsi que Strijbos y retourneront en 1935 et 1936, en compagnie de 5 autres personnes d'Amsterdam, cette fois-ci pour un long séjour au Salin de Badon. Cette année-là, le professeur suisse Fritz Baltzer, de Berne, avait guidé un groupe de 25 naturalistes les 6 et 7 avril. D'autres s'y sont joints le 13 avril. Le 26 juin, les élèves de l'École d'Agriculture de Montpellier étaient aussi présents. Tandis que van Oordt se déplaçait depuis Arles, Tjittes logeait à différents endroits. En 1932, il fit don à la Réserve d'une *Flore de France* d'Alexandre Acloque. Nous ne voyons pas en quelle mesure ce cadeau a pu réjouir les responsables de la Réserve. La flore d'Acloque était finalement un classique, présent dans toutes les bibliothèques scientifiques. Pour Tjittes c'était le geste qui comptait. Sous son visage aux apparences sévères se cachait un chaleureux ornithologue de terrain.

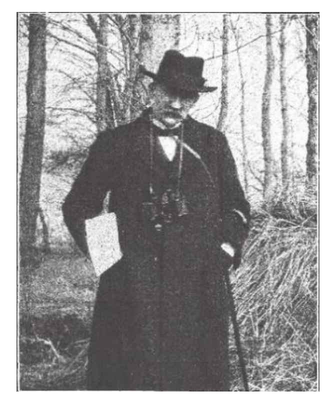
Morten Thrane Brünnich



Ce Zoologiste et minéralogiste danois, fils d'un peintre portraitiste, est né à Copenhague le 30 septembre 1737 et est décédé le 19 septembre 1827. Il étudia tout d'abord les langues orientales et la théologie. Mais, suite à la lecture des publications de Carl von Linné, il s'oriente bientôt vers l'histoire naturelle. Il participe à la rédaction du *Danske Atlas* (1763-1781) d'Erik Pontoppidan (1698-1764) en fournissant des observations d'insectes. Après avoir pris en charge les collections d'histoire naturelle de Christian Fleischer et du conseiller Thott, il s'oriente vers l'ornithologie et publie en 1763 *Ornithologia Borealis*, la première faune aviaire arctique, dans laquelle de nombreuses espèces sont décrites pour la première fois. Il a longuement séjourné à Marseille sans laisser d'écrits sur les oiseaux de la Provence. En 1768, son *Icthyologia Massiliensis*, une étude des poissons de la Méditerranée, sera publiée à Copenhague.

[137] *Actes de la réserve zoologique et botanique de Camargue*, 18, 1934: 25.

Albert Hess



Cet ornithologue suisse, né le 14 octobre 1876 à La Cibourg et mort le 13 mai 1928 près de Neuenhof, était le fils d'un horloger. Il se mit à l'étude de l'ornithologie, de la botanique et de l'entomologie en tant qu'autodidacte pour devenir une autorité en ces différentes matières. Il avait lu dans le rapport du 8 juillet 1924 de la Société ornithologique de France une invitation alléchante :

> "*On envisage la possibilité d'aller visiter la Camargue et la Société pourrait aider pécuniairement ceux qu'elle chargerait de ce voyage. Il convient, en effet, de ne pas laisser aux seuls étrangers qui commencent l'étude sérieuse de cette région, un monopole qui semble bien nous revenir de droit.*"

Dans sa brève contribution, qui ne contient aucune observation parce que Hess ne faisait alors que des projets, il écrivit :

> "*Dieser Entschluss freut uns aufrichtig, besonders auch als Mitgleid der franz*. [ösische] *Gesellschaft. Sie werden gewiss bei ihrer gewohnten Liebenswürdigkeit Freude haben, wenn andere mitgeniessen denn sie wissen ja alle, dass es in der Wissenschaft füt niemanden ein eigentliches Monopol gibt.*"[138]

Selon lui, la Camargue appartenait à tout le monde et devait être accessible à tout ornithologue ou scientifique ayant envie d'y travailler. En 1933, Hess se rendit à nouveau en Camargue, en compagnie de Lüscher, Treier et Aeschbacher de la Société suisse pour l'Étude et la Protection des Oiseaux[139]. La parution de son article fut saluée dans les *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue* (1934, 16 : 1).

Dr Hans Kubli

Un autre Suisse partit le 21 avril 1927, au petit matin, de Rheineck. Par quelques détours, qui le menaient par Gènes et Nice, il atteignit le 25 avril Marseille. Il trouva résidence au-dessus de la corniche dans une belle demeure avec une vue imprenable sur la mer. Au réveil, il fut bien étonné, voire déçu :

> "*Schon früh am anderen Morgen stand ich erwartungsvoll unter den Palmen und Pinien des weiten Gartens um zu suchen und zu forschen, aber der Erfolg war und blieb auch in den nächsten Tagen ein recht kläglicher. Was ich sah, war so wenig und dazu noch so scheu und furchtsam, dass ich mir diesen Zustand nur durch fortgesetzte Verfolgung und stete Beunruhigung der Tiere erklären kann. Hier hatte alles was kreucht und fleucht seinen*

[138] Von der Camargue. *Der Ornithologische Beobachter*, 22, 1924: 47.
[139] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 14, 1933: 157.

grössten Feind erkannt und einzuschätzen gelernt. In den meisten Garten der Umgebung sollen die Vögel abgeschössen werden."[140]

Au lieu d'assister à une scène paisible dans un décor paradisiaque, Kubli constate qu'on tirait sans pitié sur tout ce qui bougeait ou volait dans le vaste jardin.

Il a hâte de visiter la Camargue :

"*Angesichts dieser trostlosen Situation für die Ornithologen wird man es begreifen, wenn es mich, trotz dem täglich überwältigenden Anblick des Meeres, trotz der Nähe der lockenden Groβstadt Marseille und der liebenswürdigen Aufnahme von seiten unserer Gastgeber, mit allen Fasern meinens Herzens nach der Camargue zog.*"

Ni la mer, ni la ville de Marseille, ni son hôte ne le retiendront. Malheureusement son séjour lui semblera trop bref. Muni d'un petit livret, l'*Ornithologisches von einer Herbstfahrt nach Südfrankreich* (1924) de son compatriote Albert Hess, il poursuit son voyage : "*Am 2. Mai fuhren wir im Auto von Marseille ab, dem Ziel miener Sehnsucht entgegen.*" Son voyage commença sous de bonnes augures par un passage dans la Crau mais l'objectif final était les Flamants roses. Dès son arrivée aux Saintes-Maries-de-la-Mer, la quête commença. Le 3 mai, il en trouva "*in grosser Zahl*". Les mauvais souvenirs du début de son périple étaient vite oubliés. Son article est illustré de trois photos en noir et blanc, deux montrant une Avocette élégante et la troisième le nid de cette espèce avec des œufs.

Ernst Hänni

Au printemps 1930, cet ornithologue suisse prit part à un voyage ornithologique, organisé par la S.G.V.V., la Schweizer Gesellschaft für Vogelkunde und Vögelschutz. Il s'y était préparé par la lecture de *An der Salzsümpfen der Camargue* du docteur R. Stäger. Un petit fascicule plein de clichés. Albert Hess et sa femme firent partie du groupe et ils prirent la tête de l'organisation, à la grande satisfacton des participants :

"*Wir haben es nun inserer unermüdlichen Frau Hess zu verdanken, wenn die herrliche Reise dieses Frühjahr ausgeführt werden könnte. Zuerst sollte die Studienfahrt Ende April stattfinden.*"

Hess avait espéré revenir en Camargue mais le sort en décida autrement,

"*Leider konnte er seinen plan nicht mehr verwirklichen und sein Wunsch, die Camargue nochmals zu sehen, blieb unerfüllt.*"[141]

Le 25 mai, à 2.30 heures du matin, les participants, issus de différents cantons, prirent le train Berne. Le train passa par Genève, Lyon en direction d'Avignon où une courte visite de

[140] Ein Streifzug in die Camargue. *Der Ornithologische Beobachter*, 25, 1928: 69.
[141] Camargue-Reise der S.G.V.V. *Der Ornithologische Beobachter*, 27, 1930: 144.

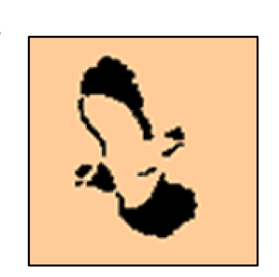
la ville eut lieu. Ils eurent l'occasion d'entendre le chant d'un Monticole bleu dans la cour du Palais des Papes. À la tombée de la nuit, le voyage fut poursuivi en direction d'Arles, 35 km plus loin. Là, les ornithologues étaient accueillis par Albert Bühler, consul de la Suisse à Béziers, et Manuel Gasser, un compatriote. Ce dernier, un véritable bon vivant aux dires de Hänni, propose de participer aux festivités qui avaient lieu les 24 et 25 mai aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Un heureux événement auquel ils ne pouvaient pas dire non mais qui les obligea à modifier leurs plans. Le 26 mai, les ornithologues assisteront à une ferrade camarguaise. Les deux premiers jours d'observations se passèrent autour des Saintes-Maries et furent plutôt décevants. Les troisièmes et quatrièmes jours se passèrent en Camargue, "*Ein Autocar führte uns mitten in das Schutzgebiet.*" Le chauffeur n'avait jamais eu des passagers dans un tel accoutrement et s'en amusa :

> "*Unser chauffeur hatte wohl einen solchen 'Auszug' noch nie gesehen. Er konnte sich des Lachens nicht enthalten, als er uns ohne Strümpfe mit ausgestülpten Hosen und den Segeltuchschuhen losziehen sah.*"

Des hommes au pantalon retroussé et des bottines aux pieds, observant des Flamants roses. C'était du jamais vu et certainement pas l'équipement le plus approprié pour se déplacer en ce terrain marécageux, infesté de moustiques. Ils arrivèrent juste à temps au château du consul pour le repas de midi durant lequel le consul servit un *Schillerwein*, un vin rosé, servi bien frais. Manuel Gasser, qui avait passé toute une année en Camargue, se rappelle n'avoir jamais aussi bien mangé que chez le diplomate :

> "*Ich habe nie wieder eine so prächtig-üppige Tafel gesehen wie auf dem Schloss des Konsuls. Ein riesiger runder Tisch war buchstäblich bedeckt mit den leckersten Dingen: Fische an den mannigfachsten Saucen, augeschnittene Braten, Schinken und Würste, Enten- und Wildterrinen, Artischocken und Oliven, ölglänzende kalte Gemüse von allen Sorten – es war ein Augenschmaus in allen nur denkbaren Farben und Formen.*"[142]

Il y avait des poissons servis avec des sauces exquises, du jambon rôti, des saucisses, des terrines de volaille et de gibier, des artichauts, des olives, des crudités… Finalement rien de particulier à mentionner pour ceux qui sont habitués à la cuisine française, mais pour les Suisses, ce fut un régal car ils eurent droit à des préparations de viande qui leur étaient familières, mariées à la cuisine méditerranéenne.



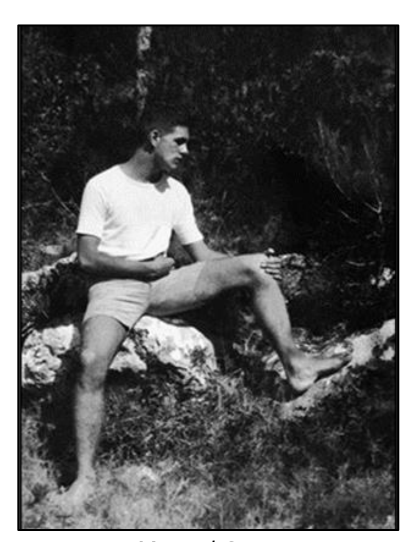
Le logo de la revue Der Ornithologischer Beobachter

Ainsi se termina leur séjour ornithologique en Camargue, sauf pour Carl Stemmler qui le prolongea d'une semaine et qui publiera ses observations un an plus tard dans *Der Ornithologische Beobachter.* Ernst Hänni passera les derniers jours dans les Alpilles et en profitera pour visiter Nîmes, Les Baux, Saint-Rémy et le

[142] Gasser M., 1981. Das Provenzalische Jahr. *Die Zeitschrift der Kultur*, 41 (9): 21.

Pont du Gard. À Nïmes, ils purent observer les Hirondelles de rocher et à Arles un Petit-duc scops.

Manuel Gasser



Manuel Gasser en Camargue en 1931

Manuel Gasser, fils d'un ingénieur et d'une infirmière, a grandi dans une famille bourgeoise, d'abord dans le canton de Zurich, puis à Lucerne. Il est né le 28 juillet 1909 à Zurich et décédé le 16 septembre 1979 dans la même ville. Lorsqu'il entra au séminaire de l'église réformée de Muristalden à Berne, à l'âge de 17 ans, avec l'intention de devenir un jour enseignant, il se mit à écrire des journaux intimes. Ils montrent ses connaissances et son intérêt croissants dans le domaine de la littérature et des arts visuels et son enthousiasme pour tout ce qui l'a ému et inspiré (Gide, Hesse, Rilke, Thomas Mann, van Gogh). Avec la même intensité, il est tombé amoureux de ses camarades de classe. Alors qu'il était encore à l'école, il a décidé d'accepter son homosexualité et de la vivre ouvertement, quoi qu'il arrive. Après être allé trop loin dans son affection, il est renvoyé de l'école en mars 1929. Il a vu cela comme une libération et a décidé de renoncer au diplôme et à la formation universitaire et d'essayer de joindre les deux bouts en tant que journaliste. Il a pu publier ses premières contributions sur le sud de la France dans la *Neue Zürcher Zeitung* grâce à ses bons contacts.

Accompagné d'un ami, il s'installe à Paris. Assez vite, tous les deux en avaient assez de la vie parisienne et ils déménagent vers la Côte d'Azur où ils se séparent. Gasser prend un emploi de secrétaire à l'hôtel Prieuré de Lamalgue, un complexe de bungalows près de Toulon, qui abrite principalement les femmes des officiers coloniaux d'Afrique qui y profitent de l'été plus frais sur la Côte. De là, il fait des excursions.

Autant qu'il appréciait son séjour en Camargue, il était, comme d'autres contemporains, attiré par Paris. Il a profité des amitiés qu'il avait nouées dans le sud de la France, en particulier celles avec Jean Cocteau, afin de connaître rapidement d'autres personnes importantes et d'en rendre compte dans les journaux suisses. Au début des années trente, Paris n'était peut-être plus la brillante "Ville Lumière" - les années folles étaient terminées - mais c'était encore un immense creuset de talents et de projets de vie. Gassner jouissait d'une grande liberté sexuelle, mais était capable de se protéger de la drogue et de l'alcool.

Cet ornithologue suisse mentionne au début de son article comment il avait eu vent de l'existence de la Camargue :

> "*Die 'Société d'Acclimatation de France' hat mit den sich über 14,000 Hektaren erstreckenden botanischen und zoologischen Reservationsgebieten in der Camargue ein*

> *Vogelparadies geschaffen, wie ihm Europa nur in der rumänischen Dobrudscha ein ähnliches an die Seite stellen kann.*"[143]

Ses points d'intérêt dans le choix de ses contributions à différentes revues étaient l'art, la littérature et la gastronomie. Nous reviendrons plus loin sur ce dernier aspect

Le delta du Danube avait perdu son attrait avifaunistique, depuis 1922 le Pélican brun n'y avait plus été observé et les ornithologues étaient avides d'autres paradis naturalistes. Il fallait chercher son bonheur ailleurs :

> "*dagegen weist die Camargue mit ihren sich in Sommer hier zu Tausenden aufhaltenden Flamingos eine vielleicht noch anziehendere Seltenheit auf.*"

La richesse botanique de la Camargue avait été étudiée par les professeurs suisses Robert Hippolyte Chodat et Josias Braun-Blanquet mais au niveau ornithologique le delta du Rhône était un "*vollkommenes Neuland*", une terre inconnue et inexplorée. Chodat a visité à plusieurs reprises la Camargue. À la fin du XIXe siècle, il avait donné devant un public composé des lecteurs du *Globe*, le *Bulletin de la Société de géographie de Genève*, un aperçu pittoresque du voyage, des localités et des sites principaux à l'aide de projections lumineuses.

Josias Braun-Blanquet est le fondateur de la Station internationale de géobotanique méditerranéenne et alpine (SIGMA) de Montpellier. Il est considéré comme le père de la phytosociologie sigmatiste, la discipline botanique qui étudie les communautés végétales, en se basant sur des listes floristiques les plus exhaustives possibles.

L'unique publication ornithologique que Gassser avait consultée, fut l'article de son compatriote Albert Hess. Selon Gasser, il était à cette époque impossible de dresser une liste exhaustive de l'avifaune camarguaise car "*mit jeder neuen Exkursion bis dahin hier noch nicht beobachtete Vögel festgestellt werden.*" Chaque nouveau voyage à travers la Camargue livrait de nouvelles espèces, jamais observées auparavant. Lui-même n'aura pas d'autre objectif pendant les excursions guidées qu'il organisa à partir d'Arles. Il conclut sa brève contribution par une sorte d'invitation au voyage :

> "*Damit ist natürlich der Vogelreichtum der Camargue noch keineswegs erschöpft. Doch möchte dieser Versuch nicht ein Verzeichnis der Camargischen Vogelwelt geben, - es ist mir viel eher darum zu tun, recht manchen schweizerischen Vogelfreund zu einem Besuch der gar nicht so weit abliegenden Camargue zu verlocken. Zu der Erwährung des Reichtums dieses Beobachtungsfeldes ist ausserdem noch hinzufügen, dass die Société d'Acclimatation*

[143] Die Vogelwelt der Camargue. *Der Ornithologische Beobachter*, 27, 1930: 108.

de France bemüht ist, dem Besucher durch einfache aber hinreichende Unterkunftsmöglichkeit mitten im Beobachtungsgebiet an die Hand zu gehen."

Gasser voulait inviter ses compatriotes à visiter la Camargue, riche en oiseaux et pas trop éloignée de son pays natal. Il recommandait les services de la Société d'Acclimatation et la Société le lui rendra amplement. D'autres ornithologues suisses profiteront de ces lieux d'hébergement offerts. Gasser fut toujours accueilli à bras ouverts et pour cause, la publicité qu'il fit dans les pays germanophones fut très appréciée en France :

"*Nous devons une mention spéciale et des remerciements à M. Gasser, jeune journaliste suisse, qui a tant contribué à nous attirer des visiteurs de son pays.*"[144]

Et

"*M. Gasser, journaliste suisse, est venu préparer sur place ses articles concernant la Camargue*."[145]

En 1981, le récit de ses passages et de ses rencontres en Camargue fut publié posthumément dans une revue culturelle. Du titre, *Das provenzalische Jahr*, nous pouvons déduire que Manuel Gasser en a profité à pleines gorgées et que son séjour fut long.



À son arrivée à Arles, il découvrit une petite ville paisible qui n'avait guère changé depuis le passage de van Gogh. Tout comme le peintre, il était le seul étranger et se fit partout remarquer "*wie ein roter Hund*"[146], "comme un chien roux". À peine trois semaines après son arrivée on lui demande de faire partie d'un comité qui devrait comparer les diférentes crèches de Noël et couronner la plus belle. Il passa tout le mois de janvier à l"hôtel du Sauvage, aujourd'hui l'hôtel d'Arlatan dans la rue du Sauvage, près du Forum. Le bâtiment était une ancienne demeure du XVIIe siècle avec de grandes fenêtres d'une hauteur de cinq à six mètres. Sa chambre donnait sur un petit jardin intérieur où trônait un magnifique nèflier. Pour les repas de midi, il s'était inscrit dans la pension Sérail, installée dans un ancien cloître de religieuses. La propriétaire, mademoiselle Sérail, préparait et servait elle-même les repas, vêtue de la tenue arlésienne. Elle semblait sortir directement d'un tableau d'un peintre impressionniste. Les repas étaient copieux et délicieux et l'ambiance à table était bon enfant, parfois meme coquine. De la cuisine émanait une forte odeur d'ail, ce qui ne gênait nullement Gasser, au contraire même.

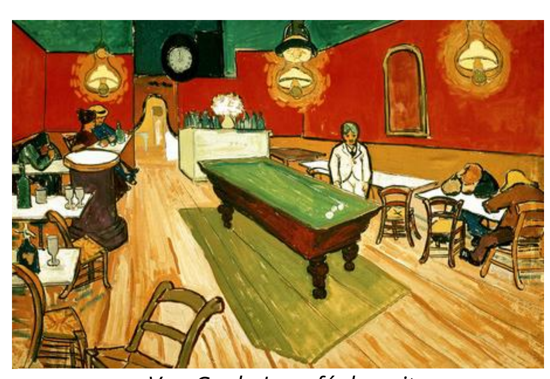
[144] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 5, 1931: 22.
[145] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 6, 1931: 34.
[146] Gasser M., 1981. Das Provenzalische Jahr. *Die Zeitschrift der Kultur*, 41 (9): 16.

Mlle Sérail avait ses habitudes à elle, quand elle servait des escargots minuscules, elle sortait autant d’épingles de sa chevelure qu’il y avait de convives. Question de ne pas se tromper dans le nombre de couverts. Les épingles étaient ensuite le seul instrument prévu pour sortir les gastropodes de leur coquille. "*Beim ersten Mal hat mich dieses ungewohnte Essbesteck etwas schockiert; mit der Zeit gewöhnte ich mich daran*", nota Gasser en 1975 dans son *Manuel Gassers Köchel-Verzeichnis. Kulinarische Erinnerungen und Erfahrungen mit vielen seltenen Rezepten*.

À table, Gasser conversait avec un viticulteur qui aimait un peu trop le produit de son propre travail, un représentant de commerce un peu grossier, une dame érudite qui, une fois le repas terminé, prenait place au piano et chantait des romances d’antan d’une voix veloutée et enchanteresse. Une fois par mois elle rendait visite à sa mère, qui vivait à Marseille, et rapportait les dernières nouvelles de cette métropole. Les récits des premiers films parlés furent fureur. À Arles on vivait encore à l’époque du cinema muet.

Pour terminer la description de ce spectacle haut en couleur, il y avait une jeune Calédonnienne, qui travaillait chez une modiste, mais qui s’était trop longtemps exposée au soleil pendant la traversée de la mer Rouge, "*wir möchten aber etwas Geduld haben, in wenigen Wochen sei die unerwünschte Bräunung gewiss verschwunden.*" Comme Gasser n’était pas du tout pressé, il aurait largement le temps pour admirer la vraie beauté de cette jeune femme. Notre journaliste suisse n’avait pas seulement de l’intérêt pour l’avifaune camarguaise et la cuisine de mademoiselle Sérail, la beauté feminine ne le laissait pas indifférent, au grand étonnement de ceux qui connaissaient ses préférences sexuelles.

Lors de sa visite au café peint par van Gogh, situé sur la place Lamartine, Gasser fait la connaissance d’un certain Maurice, soudeur dans une entreprise locale. Au fond, le journaliste s’intéressait plus à la sœur de Maurice, "*das schönste Mädchen der Stadt*" qu’aux parties de billard. La beauté locale avait participé à l’élection de *Reine d’Arles.* Sa réputation lui avait joué de vilains tours. Gasser n’en dit pas plus. Mais la chance lui sourit : lors d’une partie de billard, un violent orage éclate et Gasser ne se voit pas traverser la ville en pleine nuit sous la pluie pour regagner son hôtel. D’un air malicieux il demanda à Maurice s’il y avait un moyen de passer la nuit dans les environs immédiats et ce dernier lui répond : "*Il y a ma soeur*". Apparemment celle-ci avait l’habitude de recevoir à bras ouverts des clients désemparés.



Van Gogh, Le café de nuit

À Arles, Gasser découvre la literature provençale et le Félibrige dans la bibliothèque de la ville. Il fera des excursions aux Baux, dans les Alpilles et visitera le moulin de Daudet, Fontvieille, l’abbaye de Montmajour. Gasser était un charmeur né. L’épouse du gardien de

l'ancienne abbaye cistercienne était d'origine sicilienne. Il lui suffit de l'appeler *santa persona* et elle lui cuisine des plats succulents de son île et lui offre le gîte pour la nuit... Il dormait dans un abri de jardin et sur la paille cette fois-ci.

Lors de ses randonnées en Camargue, il fait la connaissance du marquis de la Fouquière. Un intellectuel octogénaire, formé chez les jésuites et propriétaire d'un domaine en ruine, qui menait une vie digne de Robinson Crusoë, se nourrissant de ce que la nature et la chasse lui offraient. Dans son mas, Manuel Gasser se sent à l'aise:

> "*Der Mas lag mitten in den ergiebigsten Vogelreservaten: im Norden waren die Üfer des Vaccarès mit Purpur- und Nachtreihern bevölkert, im Süden wimmelten die flachen Üfer und die nur wenige Spannen über den Wasserspiegel ragenden Inseln von Seeschwalben und Stelzenvögeln; von allem lagen dort die Lieblingstandorte der Flamingos. In Richtung auf das Rhoneeufer gab es Schilfdickichte, wo die Purpurreiher ihre schwer zugänglichen, flachen und kreisrunden Nester bauten; das Ufergehölz des Stromes endlich barg die Nistplätze der Seidenreiher. Auch konnte man dort die prachtvollen, farbenschillernden Wespenfresser und Blau-Elstern beobachten.*"[147]

Nous sommes d'accord pour les différentes espèces de hérons, les échassiers, les Flamants roses et les Guêpiers d'Europe dont Gasser fait mention, mais les observations de la Pie bleue (*Blau-Elstern*) en Camargue se comptent jusqu'à aujourd'hui sur le bout des doigts. Il a probablement pris ses rêves pour la réalité.

Dans sa contribution, Gasser rappelle les lecteurs que la Camargue n"était devenue une réserve naturelle qu'en 1927 et en profite pour souligner le mérite de la Société d'Acclimatation :

> "*Der Vaccarès und die an ihn grenzenden Wildgebiete – rund vierzig Quadratkilometer – waren kurz vor meiner Ankunft in der Provence von der Société d'Acclimatation de France erworben und dem Vorsteher der Ponts et Chaussées der Region Arles unterstellt worden* [...]."

Sa passion pour l'ornithologie était innée : "*Mir hingegen war die Liebe zur Ornithologie von meinem Vater, einem passionierten Vogelfreund, schon als Kind eingeplanzt worden.*" Il sera contraint plus tard de le prouver.

La Camargue serait pour lui une source d'inspiration :

> "*Auch erkannte ich gleich, dass hier ein noch ganz unbeackertes und wahrscheinlich ertragreiches Feld für meine journalistische Tätigkeit bot. Um der Sache mehr Glanz zu verleihen, taufte ich die Reserve de la Camargue in Camargue-Nationalpark um und begann, in schweizerischen und deutschen Tageszeitungen das Lob des Vogelparadieses zu*

---

[147] Gasser M., 1981. *Op. cit.*: 18.

singen. Bald nach Erscheinen meiner ersten Artikel meldeten sich dann auch Ornithologen aus Rossitten und von anderen Vogelwarten; und da ich der einzige war, der mit den Standorten einigermassen vertraut war, wurde mir die Führung der gelehrten Gäste übertragen."

Manuel Gasser avait découvert en la Camargue un terrain inexploité et se mit à faire de la publicité dans les journaux suisses et allemands. Des ornithologues répondirent à son appel et affluèrent. En 1930, Gasser, qui connaissait la région et qui maîtrisait le français, les recevait et les familiarisait avec la réserve.

Un jour on lui demanda s'il voulait accompagner des ornithologues suisses durant une dizaine de jours. Comme cette visite coïncidait avec le pèlerinage des gitans, Gasser accepta à condition de pouvoir assister aux fêtes. Le groupe, composé d'une vingtaine de personnes, fut étonné d'être reçu à la gare d'Arles par un jeune homme de vingt ans, vêtu comme un manadier. Sans attendre, il emmena la troupe au café du Forum pour boire un pastis. Gasser s'occupait de la répartition des chambres et voulait savoir qui allait partager le lit avec un collègue. Le président de l'association ornithologique fut vexé et laissa entendre qu'ils se contenteraient éventuellement d'une couche de paille mais qu'ils dormiraient séparément. La proposition de Gasser de partager un lit à deux fut mal accueillie : "*Man erklärte sie für völlig unakzeptabel, und die Ornithologen nahmen dann auch im Besten Haus am Platz in Einzelzimmern Quartier.*" Après cette altercation, ses compatriotes ont déménagé et se sont installés dans des chambres avec des lits à une personne dans le meilleur établissement de la place.

Ce n'était que le début des malentendus. Le lendemain, les ornithologues voulaient savoir dans quelle partie de la réserve naturelle ils allaient commencer leur visite. Gasser avait d'autres projets en tête : ce jour-là il y avait la ferrade aux Saintes-Maries. Ce n'était pas uniquement les jeunes taureaux et l'ambiance qui intéressaient le jeune journaliste, bon vivant, aux allures insoupçonnées de Dom Juan :

> "*Dieses Fest, an dem nicht nur die Stierhirten, sondern auch die Schönsten Arleserinnen in Sonntagsgetracht teilnähmen, dürften sie keinesfall verfehlen* [...]".
>
> Il y avait aussi les belles Arlésiennes en tenue traditionnelle.

Gasser, têtu comme il l'était, se rendit seul aux Saintes-Maries et proposa aux ornithologues d'entamer la visite sans guide avec le risque de se perdre dans cette immensité de sable avec peut-être une mort atroce en perspective :

> "*Die Ornithologen fanden für diese Tierquälerei hätten sie nur Abscheu übrig ; ich hingegen blieb hart und stellte ihnen frei, sich meinetwegen Führerlos in die Camargue zu begeben und im Flugsand umzukommen – ich jedenfalls führte nach Saintes-Maries. Man war nun*

vollends überzëugt, einem Hochstapler und Scharlatan in die Hände gefallen zu sein. Schliesslich erhob sich der Präsident und fragt mit Donnerstimme « Herr Gasser, sagen Sie uns, wo *haben Sie Ihre ornithologischen Kenntnisse erworben? » Ich stotterte etwas von väterlichen Instruktionen und beschwor die Gesellschaft, ja punktlich am Frühzug nach Saintes-Maries zu sein…*"



Les ornithologues se sentaient trompés, ils avaient peut-être raison, et leur président interpella Gasser, d'une voix tonitruante, en mettant en doute ses connaissances avifaunistiques. Pour sauver sa peau et son honneur, le journaliste évoque l'expérience transmise par son père et promet d'être au rendez-vous le lendemain pour prendre le premier train aux Saintes-Maries. Tout est bien qui finit bien.

En plus des ornithologues, Gasser sut aussi attirer des journalistes allemands et suisses pour la commémoration du centennaire de Frédéric Mistral en 1930. Il avait écrit des contributions pour les principaux journaux suisses ainsi que quelques revues naturalistes, dans lesquelles il faisait l'éloge de la région mais surtout de la réserve naturelle :

"*M. Gasser, journaliste suisse habitant Arles, qui avait servi aimablement d'interprète pour cette visite* [celle du docteur Emeis, de la Schleswig Holsteinische Provinzialstelle für Naturdenkmalplefge et de son compatriote von Hedemann], *est devenu depuis un ami et familier de la Réserve. Il a écrit des relations et articles de propagande dans 'La Nouvelle Gazette de Zurich', deux dans 'La Bunte de Berne', un dans 'L'Ornithologiste de Berne', un dans 'La Feuille Suisse pour la Protection de la Nature', un dans le 'National Zeitung'*"[148]

Nous retrouverons Emeis et von Hedemann à nouveau en Camargue en 1933, malgré la crise économique qui se faisait sentir en Europe :

[148] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 2, 1930: 11.

"*MM. Olivier, Fritz Rensch, Emeis et von Hedeman nous ont laissé d'intéressantes listes d'observations ornithologiques effectuées en Camargue*."[149]

Gasser fut sans aucun doute un bon journaliste et il a tout fait pour afficher la réserve naturelle de la Camargue en Europe germanophone. Il fut aussi, comme nous l'avons déjà démontré, un grand coureur de jupons, malgré son homosexualité. Lors du repas chez Albert Bühler, consul de Suisse à Béziers, Gasser était autant attiré par la beauté de l'épouse du diplomate que par la richesse des mets sur la table richement décorée. Il était vraiment aux anges:

"*Der Konsul war mit einer d'Adhemar verheiratet; sie war eine schöne, stattliche Erscheinung mit betont aristokratischen Allüren. Man hatte den Eindruck, dass das Leben an ihr vorbeifloss, ohne dass sie die geringste Notiz davon nahm. Sie sprach mich konstant mit « Monsieur Gas » an.*"[150]

Le temps n'avait pas eu de prise sur elle, qui savait aussi toucher ses interlocuteurs. Un jour, elle sortit de sa réserve et proposa une excursion aux Saintes-Maries, en remarquant, en français, que "*ce sera un pique-nique comme en Suisse !*" Pour transporter le consul, son épouse et les huit convives, il fallait trois voitures. Le pique-nique eut lieu sur la plage, après avoir sorti les chaises pliantes, le service en argent et seize bouteilles de vin. Parmi les convives, il y avait, au grand plaisir de Gasser, quelques jeunes filles :

"*Zu den Tischgenossen zählte, ausser dem Konsul und der Konsulin, den beiden halberwachsenen Töchtern, deren Gouvernante und mir, auch die Nichte Suzy. Suzy war ein plumpes, blondes Mädchen meines Alters, das sich geistig von einer Filmzeitschrift ernährte und sich mangels andere Objekte so heftig in mich verliebte, dass mich der Konsul eines Tages ins Gebet nahm und die Konditionen einer Heirat Suzys bekanntgab.*"

Suzy, la fille dodue, était tombée amoureuse de Manuel Gasser et le consul lui proposa, quelques jours après de l'épouser. La dot de mariage était impressionnante mais le consul formula quelques conditions, trois pour être précis :

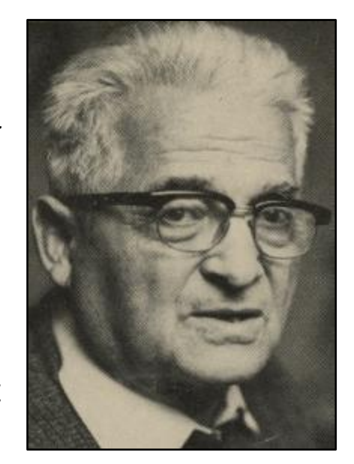
"*Ihre Morgengabe* [sa dot] *bestand aus zehn, ihre Anwartschaft* [ses droits] *aus runden fünfzig Millionen, und vom Bräutigam wurden drei Dinge erwartet : Er musste Protestant sein, einen achtbaren Beruf haben und, solange Suzys Elternen lebten, drei Monate im Jahr bei ihnen verbringen.*"

Gasser était protestant, mais n'avait aucunement envie de passer trois mois de l'année chez ses beaux-parents, comme il était stipulé dans les conditions. Du sérieux de son métier (*einen achtbaren Beruf haben*) il ne dit rien. Finalement Suzy épousera un brasseur de bière de

[149] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 14, 1933: 1.
[150] La maison d'Adhémar était une illustre et ancienne famille de la noblesse du Dauphiné. Elle possédait des seigneuries en Provence.

Béziers. Il est fort improbable que Gasser répondit aux trois conditions posées… Suzy enverra à Gasser une carte postale de Prague, où elle passa sa lune de miel.

A. Carl Stemmler



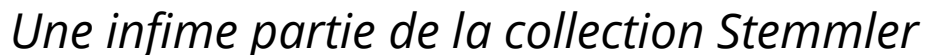
Né le 7 avril 1882, Carl Stemmler grandit à Schaffhausen où ses parents tiennent un magasin de fourrure. Ses parents décèdent tôt et le jeune Carl se voit engager dans l'entreprise familiale. Après un bref séjour en Suisse romande et en France, Carl retourne à Schaffhausen et commence avec sa femme Frieda Vetter sa propre entreprise de fourrures. Deux de ses quatre enfants apprendront à leur tour le métier. Un de ses fils, le directeur H.C. Carl Stemmler-Morath, gardien au Zoo de Bâle, deviendra célèbre par ses émissions animalières et ses livres.

Durant sa jeunesse, Carl développe assez vite un intérêt pour la nature et pour les oiseaux en particulier. Gustav Hummel et Johann Volk, tous deux ornithologes et taxidermistes, l'initieront dans ce domaine. Après avoir acquis la base, Carl apprendra les techniques raffinées de la taxidermie en tant qu'autodidacte.

Son but est de monter les animaux de la façon la plus naturelle. Comme il était un parfait observateur et dessinateur, il y parvint assez aisément.

Durant 25 ans, il a rassemblé des oiseaux et en 1970 il offrit sa collection au musée de la ville de Schaffhausen. Elle était composée de 774 oiseaux empaillés, 370 armoires remplies de nids, d'œufs, de squelettes et de 244 croquis. Carl Stemmler avait conçu sa collection comme une représentation réaliste de la nature. Cette conception a été respectée de sorte que nous pouvons admirer aujourd'hui un musée dans le musée.





Une infime partie de la collection Stemmler



Un musée dans le musée

Stemmler était un grand défenseur de la nature. Il s'opposa à l'usage des plumes du Héron cendré dans la confection de chapeaux pour dames, les plumes d'ardéidés étant utilisées pour décorer les chapeaux à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. À cette époque, les oiseaux étaient tellement chassés qu'ils étaient menacés d'extinction. Il prit également la

défense de la Martre des pins et oeuvrait pour la réhabilitation des roselières. Il montrait une préférence pour les grands rapaces. Ainsi s'engageait-il pour la réïntroduction du Gypaète barbu dans les Alpes dès les années 1920-1930 et étudiait-il de très près l'Aigle royal. Il mourut le 12 mai 1971. Stemler participa au voyage ornithologique dont Ernst Hänni nous a laissé un compte-rendu, accompagné d'un de ses fils. Tout comme ses collègues, Stemmler avoue que sa liste est loin d'être exhaustive :

> "*Die Liste der in der Camargue vorkommenden Vögel ist damit nicht erschöpft. Die Beobachtungen waren auf gewisse Punkte beschränkt. Arten, die nur nach Meldungen vorkommen sollen, sind weggelassen worden. Bei den 2-3 Arten, die nicht mit Siicherheit angesprochen werden konnten, wurde dies bemerkt.*"[151]

Sa tentative de photographier les Flamants roses fut réduite à néant, malgré toutes les précautions prises :

> "*Am 27. Mai 1930 trafen wir in Le Pèbre ein. Es regnete leicht. In der Ferne sahen wir den Etang de Fangassier*. *In aufgelöster Linie gingen wir dem Ufer dieses kleinen, langgestreckten Salzsees zu.* [...] Gerne *hätte ich die Flamingos in aller Ruhe angeschlichen, um sie fotografieren zu können. Zwei französische Ornithologen besuchten aber vor mir die Kolonie und so war meine Hoffnung zuschanden geworden.*"

Les quatre photos qui accompagnent le long article (15 p.) sont d'exellente qualité et furent appréciées :

"*Deux membres de l'excursion Suisse, MM. Stemmler, père et fils, ont séjourné 10 jours au Salin de Badon et pris de très nombreuses photos d'oiseaux.*"[152]

Dans l'organisation de son séjour et de ses excursions, Stemmler était assisté par Gabriel Tallon et le gardien Hubert Yonnet, qu'il remercie d'ailleurs à la fin de son article. Yonnet était éleveur de taureaux espagnols et président de la confrérie des Gardians depuis plus de 40 ans. Il décéda le 29 juillet 2014 à l'âge de 87 ans. Le texte de Stemmler posa quelques problèmes :



Hubert Yonnet chez lui

> "*Le texte du travail de M. Stemmler, écrit en allemand, n'est pas à notre portée : nous avons dû en faire traduire les parties qui pourraient nous intéresser. Mais nous admirons sans réserves les belles photographies qui l'illustrent.*"[153]

[151] Beobachtungen in der Camargue (25. Mai – 10. Juni 1930). *Der Ornithologische Beobachter*, 28, 1931: 69.
[152] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 2, 1930: 12.
[153] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 5, 1931: 22.

Wilhem Franz von Kettner



Né le 7 janvier 1801 à Mannheim et décédé le 19 août 1874, von Kettner devint *Oberfortmeister*, qu'on peut traduire par inspecteur des chasses. Il avait par conséquent une vision particulière de l'ornithologie. Dans le *Journal für Ornithologie* (1861, 9), il dira de sa fonction que c'était "*die schönste Gelegenheit, alle inländischen Vögel zu beobachten*". Il emporta cette philosophie pendant ses voyages.

En 1950 il entreprit un voyage à travers le sud de la France. Il visitera Grenoble, Gap, Digne, Nice, Avignon, Marseille… mais aussi Sète et Montpellier. Il sera le premier naturaliste étranger d'une certaine importance à nous avoir laissé ses impressions. Il attribuait la richesse avifaunistique du sud de la France à l'intérêt pour la chasse et la gourmandise de la population :

> "*Der Grund hiervon liegt wohl hauptsächlich in der weit gehenden jagdliebhaberei und in dem Geschmack, welchen man hier wie in die grössten Teile von Italien an Vögeln jeder Art, besonders aber Singvögel als Leckergericht findet, der sogar auf Schwalben sich ausdehnt und das Fleisch von Raben und Raubvögeln nicht verschmäht*."[154]

Aucune espèce n'échappait aux plaisirs de la table, même les hirondelles, les corvidés et les rapaces sont cuisinés.

Von Kettner poursuit :

> "*Auf den Speisekarten der meisten Hotels im Süden füllt eine ziemliche Anzahl von Vogelarten ausschliesslich die Colonnen der Abteilung 'Wildpret'* [le plaisir du gibier] *aus, und man kann auf die Seltenheit, so wie auf die Gesuchtheit dieses 'Wildpret' schliessen, wenn man die Preise damit vergleicht, welche fur eine Becassine oder für einen Goldregenpfeifer [Pluvier doré] 2½ bis 3 Franken, für eine Drossel* [grive] *oder einen Ortolan 1½ Franken, für Lerchen* [Alouettes]*, worunter sich auch Sperlinge* [Etourneaux] *und andere Vögel ähnlicher Grösse mischen, 1 Franken per Stück und für einen* becfiege *(Fliegenfänger)* [Gobemouche] *½ Franken betragen*."

Toutes les espèces se retrouvent sur les cartes des restaurants et des hôtels et, en plus, ces plats sont bon marché. Von Kettner jugeait la législation française très souple et sur le marché d'Arles il avait trouvé une douzaine de femelles du Combattant varié, ainsi que des œufs. Dans une auberge locale, il avait dégusté une Échasse blanche. La plupart des espèces n'étaient pas gâtées par le peu de verdure qui restait. Il faut rappeler que la région était fortement déboisée[155]. Il ne restait que les oliviers, les arbres fruitiers et les arbres

---

[54] Bemerkungen auf eine Reise in das südliche Frankreich. *Naumannia*, 2, 1851: 15-16.
[155] Belis W., 2015. *La chasse en Provence : synthèse bibliographique. Faune et Nature.*

d'ornement pour y nicher. Seules les espèces d'oiseaux habitant les plaines pierreuses et habituées à cet habitat, étaient favorisées :

> "*Die Verhältnisse des Terrains und des Landbaues begünstigen das Fortkommen der Vögel auch nicht viel. Gebüsch fehlt fast überall, und wo es aufkommt, wird es in der so holzarmen Gegend zu jeder Zeit als Brennmaterial weggehauen und eingesammelt. Von Waldungen ist, wenige Landstriche ausgenommen, gar keine Rede* [...]. *Dagegen haben diejenigen Arten, welche öde, kahle, steinige und dürre Gegenden lieben, hier ein wahres Paradies.*"



Les buissons manquent partout et le bois est coupé pour se chauffer. Même les gallinacés les plus courants étaient en diminution et von Kettner conseille aux responsables de la chasse de mieux protéger quelques espèces :

"*Die hühnerachtigen Vögel haben sie bei den obwaltenden Umständen sehr verminderen müssen. Die Flughühner* (Pterocles setarius) [Ganga cata]*, die Stein- und rothen Feldhühner* Perdix saxatilis et rubra) *sind selten geworden und an den Wachteln* [Cailles] *wird eine sehr bedeutende Verminderung wahrgenommen. Diese Vögel nimmt, als eigentiliches Wild, die Jagdpolizei besser in Schutz; nichtsdestoweniger bekam ich aber zu Ende Mai in Grenoble Schneehühner zu essen*."

Lors de sa visite à Avignon, von Kettner fut frappé par le nombre d'oiseaux qui étaient tenus en cage, même des espèces inhabituelles :

> "*In der Stadt, so wie fast überall im südlichen Frankreich, werden viele Vögel im Käfig gehalten und hierzu neben Kalander- und Haubenlerchen* [Alouette calandre et Cochevis huppé] *vorzugsweise Distelfinken* [Chardonnerets]*, Grünlinge* [Verdiers d'Europe] *und Kanarienvögel* [Serin des Canaries] *gewählt, auch rothe Feldhühner* [Perdrix rouge] *sah ich mehrmals*. "

L'Allemand prit le temps de visiter plusieurs collections d'oiseaux empaillés. Il fut impressionné par celle de Jean Crespon, qui gardait dans son jardin des oiseaux vivants appartenant à différentes espèces :

> "*In Nismes besitzt Herr Crespon eine sehr reiche Sammlung europäischer Vögel und Eier, und hat in seinem Garten beim* Jardin de la Fontaine *eine ziemliche Anzahl lebende Vögel* [...]."

Wilhelm Franz Von Kettner se rendit à Sète où le maire de la ville put lui montrer une belle collection d'espèces indigènes : "*eine schöne und ziemlich vollständige Sammlug europäischer Vögel im Besitze des dortigen Maire*", mais également à Montpellier et à Marseille. Dans cette dernière ville, son attention fut attirée par un Damier du Cap, tué près d'Hyères, en octobre

1844, par monsieur Besson, naturaliste préparateur dans cette ville. Son premier propriétaire, Jouffret d’après Degland et Gerbe, Geoffroy d’après von Kettner, l'avait cédé plus tard à Barthélemy-Lapommeraye pour le Cabinet d'histoire naturelle de Marseille. Le Damier du Cap n’était pas la seule espèce qui retint son attention et celle d’autres naturalistes provençaux et de passage. Il y avait des espèces qu’on n’avait, d’après von Kettner, pas l’habitude de retrouver dans une collection : un Goéland à bec grêle, pourtant nidificateur à l’époque de Crespon, un couple de Sarcelle marbrée, vers la fin du XIXe siècle elle nichera en Camargue, un Arlequin plongeur et un Bruant rustique. Le Bruant rustique a toujours été rare dans la région et Crespon note dans sa *Faune méridionale* que

> "*sa présence dans le midi de la France n'est due qu'à quelques causes également accidentelles. Le seul individu que je sache que l'on ait capturé, a été trouvé en Provence, et fait partie de la collection d'Ornithologie de Marseille. C'est à M. Barthélemy, directeur distingué de cet établissement, que j'en dois la connaissance.*"

De son séjour aux alentours de Nice, en 1850, von Kettner a gardé de bons souvenirs mais ses observations ornithologiques étaient plutôt maigres :

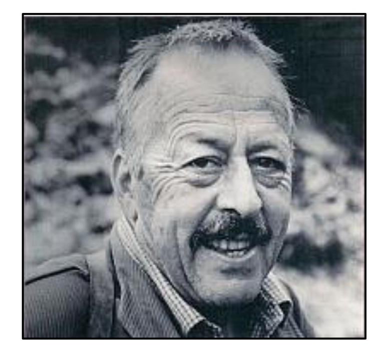
> "*Sehr an die heimische ornithologische Bevölkerung erinnerten die Olivenanlagen um Nizza. Südliche Vögel sah und hörte ich in den Wenigen Tagen meines dortigen Aufenthaltes nur selten, dagegen sehr häufig* Fringilla coelebs, chloris, carduelis, serinus, Certhia brachydactyla, Parus coeruleus [sic] *und* palustris, Emberiza citrinella. *Ortolane sah ich hier und bei Cette* [sic]."

Du coup, ses intérêts gastronomiques surgissent: "[les ortolans] *werden Ende April und Anfangs Mai häufig gefangen, eingesperrt und gemästet, und sind sie fett genug, verzehrt.*" Les ortolans étaient capturés au printemps, enfermés et engraissés et puis consommés sans pitié.

Au début du XIXe siècle, le nord de la région PACA fut moins peuplé et par conséquent moins déboisé, mais plus accueillant pour les oiseaux. C’était le paradis des passeraux habitant les bois de chêne ou fréquentant les pâturages alpestres près de ruisseaux peu profonds :

> "*Durch das kahle Gebirge der nördlichen Provence und der Dauphiné bessern sich die Umstände für die Vögel etwas, weil das Land nicht so bevölkert ist. Bei Digne waren in die Eichenbuschhölzern, welche dort einen grossen Theil der Bergwände bedecken, viele Sänger zu hören und in den Gebüschen längs dem Flusse* Sylvia palustris *und* aquatica. *Nachtigallen* [Rossignols] *sind häufig;* Muscicapa albicollis *fand ich, gegen ihre Gewohnheit, auf niedern Obstbäumen im Felde und gar nicht scheu. In den rauhen Lagen um Gap traf ich Ortolane häufig, auch* Anthus aquaticus *zeigte sich bisweilen*."

Robert Hainard



Né le 11 septembre 1906 à Genève et décédé le 26 décembre 1999 à Gland, dans le canton de Vaud, Robert Hainard est à la fois peintre, graveur sur bois, sculpteur (bois et pierre), naturaliste, écrivain et philosophe suisse. Son premier voyage hors de Suisse, il le fait avec ses parents en train de Genève à Grasse en 1923. Au mois de novembre 1930, il entreprend son premier vogage vraiment important avec sa femme Germaine, à la découverte de la Camargue, une région dont il avait fait la connaissance grâce aux articles que des compatriotes avaient fait paraître dans *Der Ornithologische Beobachter*.

> "*C'est ainsi que M. Robert Hainard, sculpteur et graveur sur bois, de Genève, accompagné de Mme Hainard, a pu faire un fructueux séjour d'étude en novembre et emporter un volumineux album de croquis; il a constaté la présence d'Oiseaux rares ou non encore signalés en cette saison: Avocettes, Aigrettes, Faucon pèlerin*."[156]



Germaine verra pour la première fois la mer et Robert y découvre un territoire sauvage, source d'inspiration. Hainard observe, dessine et prend des notes[157]. Justin Peyrol, né le 9 mai 1866 à Mouriès, mène le "chasseur au crayon" aux remises de canards, aux colonies de Flamants roses et… aux sangliers. Bien qu'il n'ait pas la renommée de Paul Géroudet, qui n'avait alors que 13 ans, on boit ses paroles :



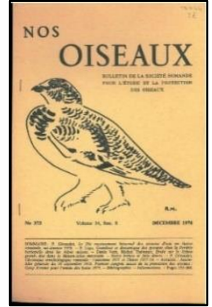
> "*Par l'intermédiaire de notre aimable directeur, M. G. Tallon, nous devons à un autre ornithologiste suisse, M. Hobert Hainard, une longue liste d'oiseaux et des notes manuscrites sur les observations faites en novembre 1930, époque où M. et Mme Hainard séjournèrent sur la réserve. De toutes les espèces citées, et elles sont nombreuses, nous ne retiendrons que celles qui nous paraissent les plus intéressantes et nous adressons à l'observateur nos remerciements les plus sincères: Canard Souchet,* Spatula clypeata *L. (s'est montré particulièrement abondant par toute la France, la plupart des journaux cynégétiques en ont parlé); Pilet,* Anas acuta*, peu nombreux; Brante roussâtre* Netta rufina*, de grands vols; Fuligule milouin,* Nyroca ferina ferina*, grands vols sur le vieux Rhône; Sarcelle d'hiver,* Anas crecca crecca*, très nombreuses; Grèbe à cou noir,* Podiceps nigricollis nigricollis*, un exemplaire tué par le garde canal a été déterminé par M. R Hainard; Grèbe huppé* P. cristatus cristatus *vu sur le Vaccarès; Mouette rieuse,* Larus ridibundus*; Goéland argenté,* Larus argentatus argentatus*, subsp. Cachinnans. Une*

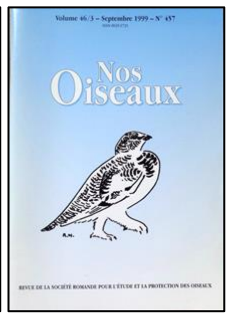
[156] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 4, 1931: 1.
[157] Hainard R. 1932. Notes sur la Camargue, 27 mai au 25 juin 1931. *Archives Suisses d'Ornithologie* 1(1):10, 15.

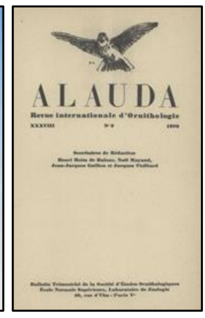
> *Caille, vue le 13 novembre, près la Capelière (quelques sujets ont hiverné dans la région de Nîmes). M. Hainard a, noté le Pitchou provençal et la Pie-grièche méridionale ; les deux espèces de Roitelets, etc ... M. Hainard croit avoir aperçu un Busard blafard,* Circus macrourus *Gmel. ; un Aigle criard,* Aquila clanga clanga *Pallas; deux fois un Faucon pèlerin* Falco peregrinus peregrinus*. Un exemplaire de chacun de ces Oiseaux a été apporté vers cette époque pour la naturalisation chez M. Gallet. La rencontre du Buzard Saint.Martin,* Circus cyaneus cyaneus *L. est fort probable ; il est assez commun à l'époque de ses passages dans le midi ; M. Hainard peut l'inscrire sans crainte de se tromper. Un oiseau bien discutable, et M. Hainard le reconnaît loyalement, est le Bruant des neiges,* Plectrophenax nivalis *L., vu plusieurs jours aux abords de La Capelière. Nous le signalons avec toutes les réserves d'usage en pareil cas. L'abondance des Canards souchets a surtout frappé l'attention des gardes qui connaissent bien "Lau Cuyeùras bè d'Espatula". Le 10 janvier, un jeune et très beau Pygargue,* Haliaëtus albicilla *est tué dans un domaine voisin et remis à M. Tallon pour les collections. De très gros arrivages de Pluviers dorés, d'Alouettes des champs, de Vanneaux huppés. Quelques Hérons cendrés plus deux Avocettes retardataires. A part un petit groupe de cinq Flamants, souvent repérés par le garde de La Vignole, les grandes bandes ont déserté les étangs du Galabert et du Fangassier. Les fréquents passages d'avions à faible hauteur épouvantent les Phœnicoptères. Mais ils reviendront. Deux Etourneaux, bagués par la station ornithologique suisse de Sempach, ont été recueillis, l'un en octobre 1930, au Mas de Vert, l'autre en janvier (trouvé mort) à la cabane du "Cap d'Esclop" sur le Fangassier* [158]"

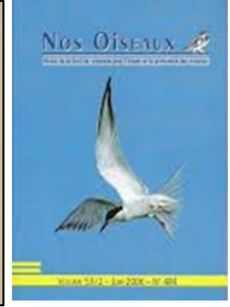
L'ornithologue est certain de ses observations mais l'artiste ne se maîtrise pas encore tout à fait. Caché dans une colonie de hérons, entouré de moustiques, Hainard essaie de rassembler, de reconstituer ce qu'il vient d'apercevoir à l'instant :

> "*J'avais beau avoir épelé tous les éléments de la scène de façon à n'avoir plus qu'à les reconnaître en un clin d'oeil, mon esprit ne se refermait que sur une vision terriblement incomplète*."[159]









[158] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 5, 1931: 23-24.
[159] *Et la nature? Réflexions d'un peintre*, Éditions Gérard de Buren, Genève.

Plus encore que les oiseaux, les mammifères – sangliers, renards, blaireaux et les castors du Rhône – seront une véritable révélation pour lui, car il adore les bêtes sauvages.

Depuis 1929, Hainard correspond avec Olivier Meylan, de dix ans son ainé. Celui-ci l'accompagnera dans le Jura mais, ce qui est plus intéressant pour nous, c'est Meylan qui le mettra, en 1933, en contact avec la fine fleur de l'ornithologie française de l'époque : Henri Jouard, Paul Paris et Noël Mayaud et d'autres cofondateurs de la revue *Alauda* en 1929. Au printemps de 1933 il rencontre Jacques Delamain.

En quatre années, à peine, Robert Hainard a su imposer son talent au monde ornithologique francophone. Ses croquis et dessins illustreront les revues suisses *Le Bulletin de la Murithienne* et *Nos Oiseaux* et un de ses dessins d'une alouette en plein vol ornera la couverture d'*Alauda*. À partir du fascicule n° 190 (février 1947) le Lagopède de Robert Hainard deviendra l'emblème de la Société Romande pour l'Étude et la Protection des Oiseaux. Au début du XXIe siècle, la revue a été modernisée et l'emblème a été réduit au strict minimum.

Dans son propre pays, Hainard aura d'excellentes relations amicales avec Carl Stemmler. À la fin du printemps de 1931, lui et sa femme retournent en Camargue pour un mois :

> "*M. et Mme Hainard, de Genève, sont venus compléter par un long séjour de printemps leurs études de l'automne. M. Hainard nous a laissé une copieuse et intéressante liste d'Oiseaux*."[160]

Dans les *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue* on avait pris l'habitude de dresser une liste des ornithologues, chercheurs et artistes qui avaient rendu visite à la Camargue. Il est remarquable que le nom de Hainard ne soit pas cité parmi les dessinateurs et peintres qui avaient fréquenté la Camargue pendant cette période de l'année.

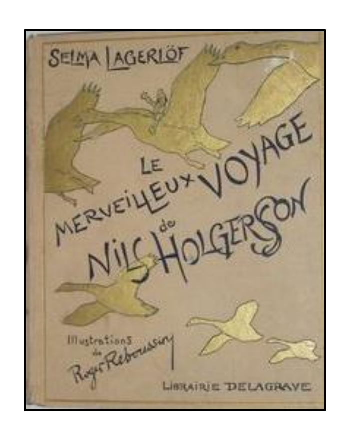
Paul Géroudet

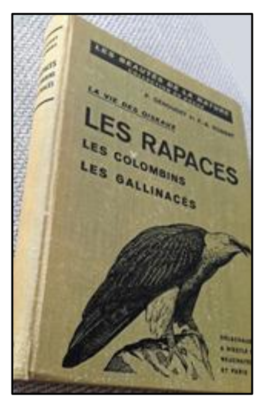


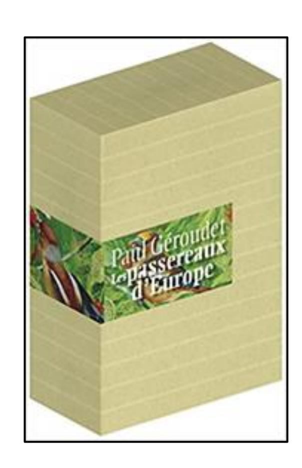
Il est indécent de passer "le pape des ornithologues" vers la fin de la revue, mais il est presque le benjamin des ornithologues traités ici. Paul Géroudet, né à Genève le 13 décembre 1917 et décédé dans sa ville natale le 23 novembre 2006, était un ornithologue suisse de langue française. Passionné dès son plus jeune âge par la nature, notamment suite à la lecture de l'ouvrage *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* de Selma Lagerlöf, il se met à l'ornithologie en autodidacte vers l'âge de quinze ans, s'abonne à la revue *Nos Oiseaux* de la Société Romande

[160] *Actes de la Réserve zoologique et botanique de Camargue*, 6, 1931: 34.

pour l'Étude et la Protection des Oiseaux dès 1932 et y publie sa première note en 1935. Dès son enfance il aimait lire, écrire, observer et étudier le comportement des oiseaux.







En 1940, il publie son premier livre, en collaboration avec Paul-André Robert, chez Delachaux et Niestlé. C'était le début de la collection emblématique "La vie des oiseaux" qu'il a complétée tout seul. Géroudet a assuré lui-même les rééditions jusqu'à la fin de ses jours, à l'exception des toutes dernières qui furent confiées à des spécialistes (Cuisin, Olioso) qui conservaient précieusement le texte original et l'enrichissaient des résultats des nouvelles données. À l'occasion du 70e anniversaire de la création de "La vie des oiseaux", les éditions Delachaux et Niestlé sortiront un coffret "collector", contenant *Les Passereaux d'Europe*, accompagné d'un livret offert sur Paul Géroudet. Par son action d'adaptateur-traducteur-rédacteur, par son engagement pour la protection des oiseaux menacés et par sa persévérance à poursuivre des actions au niveau international, Géroudet figure, sans conteste, parmi les plus éminents ornithologues européens du XXe siècle.

Géroudet se sentait à l'aise parmi les adhérents et les dirigeants de *Nos Oiseaux,* une revue qui osait franchement dénoncer les massacres accomplis en région PACA :

> "*Nos amis de la Ligue française pour la protection des oiseaux ont encore bien à faire, témoin en soit l'entrefilet suivant, tiré de l'Echo de Paris, 21 janvier 1914 qu'un de nos correspondants veut bien nous communiquer* : 'Le grand coup de froid qui a couvert la France d'un tapis de neige s'est étendu jusqu'à Marseille. Seul, un petit coin de côte non loin de Toulon avait été à peu près épargné. Chassés par la température, guidés par leur sûr instinct, d'innombrables petits oiseaux s'abattirent sur le littoral ouest de Toulon. Ils étaient réunis par tribus : on voyait des chardonnerets, des mésanges, des pinsons, des fauvettes, des alouettes. Des milliers et des milliers, exténués, transis, ayant à peine la force de voleter. Pauvres victimes ! Des fusils sortirent de tous les côtés et dans la campagne des coups de feu crépitèrent. Rien que dans une commune, plus de vingt mille petits oiseaux ont été massacrés pendant les deux jours de neige. Il y a cependant une loi qui interdit la destruction du gibier en temps de neige, mais qui se charge de la faire exécuter ?' *En attendant des temps meilleurs, félicitons les*

journaux qui donnent de la publicité à ces faits révoltants. Ce sera, nous ne disons pas le seul, mais un des meilleurs moyens de les faire cesser."[161]

Dans la revue *Nos Oiseaux*, dont il devint le rédacteur en chef à l'âge de 22 ans, nous lisons en mai 1918 – Géroudet n'avait alors qu'un an et demi :

"*En France nous ne possédons que le parc national de la Bérarde dans les Alpes, fondé en 1913. Et pourtant* il serait utile d'en créer un dans la Camargue, pour protéger le castor, le Flamant et les oiseaux de passage [la rédaction avait pris soin de souligner ce passage]"

Et

"*Il est question en outre d'ériger en réserve la Camargue ; cette dernière création nous intéresse tout particulièrement en Suisse puisqu'elle contribuerait à la protection de nos migrateurs, échassiers et palmipèdes surtout, en leur procurant, sur la route même qu'ils suivent, une étape de tout premier ordre.* 1er et 2 juin 1923, les congressistes avaient formulé 34 vœux, parmi lesquels :

"*Relatif aux flamants de la Camargue. Le Congrès, considérant: Que, par suite de l'augmentation de la population en Camargue et pour d'autres causes, les colonies de flamants qui s'y trouvent diminuent rapidement ; Que les oiseaux semi-adultes y sont tués par centaines et beaucoup d'œufs enlevés des nids; Émet le vœu: Que les pouvoirs publics protègent les flamants en Camargue, soit par l'interdiction absolue de la chasse de cette espèce dans toute la région, ainsi que du dénichage des œufs, soit par la création de zones réservées qui serviraient également de refuges temporaires aux oiseaux migrateurs*."[162]

Les Suisses étaient très favorables à la création d'une réserve naturelle. Il faudra attendre néanmoins jusqu'en 1927 pour que ce vœu soit réalisé.

Paul Géroudet entreprend son premier voyage en Camargue durant l'été 1938. Il avait peut-être aussi participé à l'excursion que la Société Romande pour l'Étude et la Protection des Oiseaux avait organisée du 16 au 19 mai. Tous les déplacements se faisaient à bicyclette : le 9 juillet les excursionnistes vont d'Avignon aux Baux, le 10 des Baux à Arles et à l'étang de Dézeaumes, à partir du 11 jusqu'au 24 juillet, Géroudet reste dans la partie orientale de la Camargue en compagnie de Maurice Blanchet. Pendant cette période ils visitent également la Crau. Le 25 juillet ils vont des Saintes-Maries-de-la-Mer à Aigues-Mortes, le 26 de la ville fortifiée à Nîmes, le 27 de Nîmes au Pont du Gard et le 28 ils se rendent à nouveau à Avignon. Pendant tout le mois de juillet il fait beau mais le mistral souffle fort. Dès le début on découvre le style typique de l'auteur. Géroudet n'est pas un universitaire qui prêche

[161] Massacres d'oiseaux dans le Midi. *Nos Oiseaux*, 3, 1914: 72.
[162] *Nos Oiseaux*, 58-59, 1923: 134.

l'ornithologie. Non, c'est l'instituteur, l'enseignant qui explique. En traversant les Alpilles, il découvre des Fauvettes mélanocéphales :

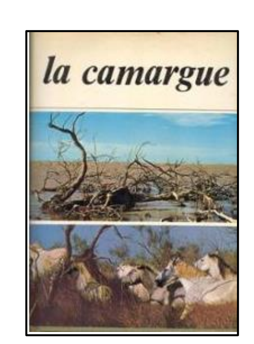
> " [...] *ces dernières se distinguent de la Fauvette à tête noire par l'iris de couleur rouge et surtout par le cri de tonalité assez basse:* trek-trek."[163]

Cette note pédagogique est immédiatement suivie par un passage qui illustre le talent d'écrivain de Géroudet :

> "*Dans les ruines imposantes, au flanc des parois abruptes de la citadelle, chantent les Merles bleus* (Monticola solitarius)*, assez abondants et sauvages.*"

Comme l'écrit Philippe J. Dubois :

> "*Ecrire, transmettre, être passeur. Ce sont des qualités importantes que tout pédagogue se doit d'avoir. Mais Paul avait en plus un autre talent : c'était un poète. Car en même temps qu'il délivrait un message précis d'un point de vue scientifique, il l'accompagnait d'une évocation littéraire où transparaissaient l'émotion, la poésie et toute la force du souffle retenu devant la beauté du spectacle.*"[164]



Dans tous ses écrits, Géroudet dresse d'abord le tableau pour décrire ensuite la scène. Les étangs qui bordent la plaine de la Crau lui semblent peu intéressants. Mais dans le paysage désertique il découvre des Alouettes calandrelles, des Gangas catas... Géroudet fait preuve de modestie et d'honnêteté scientifique, quand il n'est pas certain de ses observations, il le dit : "*Il y a beaucoup d'Alouettes :* Alouettes des champs (Alauda arvenis), *Calandres (?), Cochevis (?)* [...]". Il évite la répétition: au lieu d'énumérer des espèces observées et mentionnées par des collègues, il renvoie à l'imposant travail de Noël Mayaud[165], publié peu avant l'article de Géroudet. Il se permet de corriger ses collègues :

> "*Le "Busard St-Martin*" *de Rothe*[166] [sic] *est sans doute un Montagu, oiseau beaucoup plus méridional. La confusion des deux espèces est facile.*"

L'article de Géroudet est illustré de magnifiques dessins réalisés par l'auteur lui-même.

---

[163] Excursion ornithologique aux Bouches du Rhône. Eté 1938. *Nos Oiseaux*, 143, 1939: 50.

[164] Dubois Ph. J., Jacquat M.S., Posse B. & Vuilleumier F. 2010. *Paul Géroudet*, Delachaux et Niestlé, Paris: 34-35, plaquette publiée à l'occasion de la réédition des *Passereaux d'Europe* sous forme de coffret.

[165] L'Avifaune de la Camargue et des grands étangs voisins de Berre et de Thau. *L'Oiseau*, 2, 1938: 284-349.

[166] La Camargue. *Nos Oiseaux*, 129, 1936: 156-164. Le méticuleux Géroudet s'est trompé dans l'orthographe du nom de son compatriote. L'article d'A. Rothé décrit les paysages et l'histoire de la Camargue, ainsi que les conditions de vie. Ceux qui veulent s'y rendrent, apprennent que le gaz, l'électricité et le téléphone sont choses inexistantes. L'auteur raconte quelques anecdotes intéressantes. Nous y apprenons, par exemple que les gardiens de la Réserve sont d'anciens soldats du front qui, à la saison de la chasse, sont confrontés aux braconniers. Du point de vue ornithologique, l'auteur fait des observations du 26 au 30 juin 1936 aux alentours du Salin de Badon. Il énumère 77 espèces observées, auxquelles on pourrait ajouter l'Étourneau sansonnet qui ne niche pas en Camargue. Son domaine d'investigation est géographiquement limité et certaines remarques montrent un manque d'expérience: "Les pies de la Camargue me parurent de même plus petites et plus foncées que les nôtres, c'est-à-dire que les parties blanches me semblèrent chez elles moins étendues que chez nos pies indigènes." (p. 158-159)

La Camargue lui était très chère. En 1972, il réalisera la version française d'un livre de Karl Weber, moins connu du grand public : *Camargue, un pays sauvage en péril* (Ed. Avanti, Neuchâtel).

Paul Herroelen et ses compatriotes



Né le 5 avril 1926 et décédé le 17 juillet 2007, P. Herroelen peut être considéré comme une des icônes de l'ornithologie belge. Pendant plusieurs décennies il a formé des générations d'ornithologues. Dès sa prime jeunesse, il s'intéressait à la nature avec une prédilection pour les papillons. Mais assez vite il commença à étudier les oiseaux. Herroelen, qui était parfaitement bilingue, a été un des principaux piliers de l'association ornithologique néerlandophone *De Wielewaal*, fondée en 1933, devenue par la suite *Natuurpunt*. Il a travaillé en tant que bénévole pour la Ligue Royale Belge pour la Protection des Oiseaux et, après son séjour en Afrique centrale, on le rencontra presque quotidiennement au musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren dans la banlieue bruxelloise, où il fit des recherches scientifiques. Grâce à ses compétences, il a été longtemps secrétaire du Comité belge d'homologation.

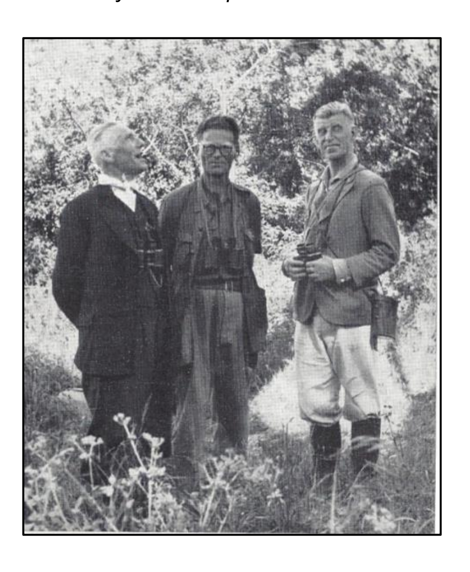
Le président de l'association naturaliste belge d'expression néerlandophone s'était déjà rendu en Camargue, durant la première quinzaine d'août 1938, lors du congrès international ornithologique qui s'était tenu à Rouen. En mai 1949 les ornithologues belges eurent l'occasion de trouver une liste des oiseaux de la Camargue dans la revue *De Wielewaal* (Le Loriot). Du 3 au 7 juillet de la même année, les ornithologues de cette association ornithologique se rendirent en Camargue sous la direction de l'exubérant fondateur Frans Segers, un ecclésiastique têtu, impulsif et flamingant. Le président général de l'association écrivit lui-même un article de trois pages pour vanter la richesse de la Camargue[167]. Antoon Deschrevel mit en lumière la richesse culturelle de la ville d'Arles[168] et Frans Grootaers dressa une liste commentée de 49 espèces nicheuses observables durant leur séjour[169]. Albert Waterschoot écrivit un récit de voyage en néerlandais et Paul Herroelen fit de même, mais en français, pour la revue bilingue *Le Gerfaut / De Giervalk*[170].

[167] Segers P., 1949 La Camargue. *De Wielewaal*, 15: 34-36.
[168] Deschrevel A., 1949. Arles-sur-Rhône en la Camargue. *De Wielewaal*, 15: 73-74.
[169] Grootaers F., 1949. De Delta van de Rhône. *De Wielewaal*, 15: 105-109.
[170] Contribution à la connaissance de la faune ornithologique du Delta du Rhône. *Le Gerfaut*, 39: 180-191.

Cette excursion donna naissance à des articles sur des espèces fort peu connues en Belgique, telles que la Rémiz penduline, le Guêpier d'Europe, la Guifette leucoptère et le Flamant rose[171]. Le récit de Waterschoot est très anecdotique. Nous apprenons tout, du début jusqu'à la fin, raconté dans les moindres détails. Tout commence par les douaniers belges et français, étonnés de voir tant de nouvelles bottes dans les bagages. Cela semblait suspect. Les places réservées dans le train vers Paris sont occupées mais les ornithologues s'organisent tant bien que mal et des militaires français cèdent gentiment leurs places, pour que les Belges puissent rester ensemble. Ils partent sous une pluie battante et arrivent sous un soleil éblouissant. Ils mettent immédiatement des shorts et des chemises Lacoste. Arrivés en Camargue, H. Lomont et C. A. Blume, un ornithologue danois originaire de Copenhague et de passage dans le Midi de la France, seront leurs guides pendant quelques journées exténuantes mais riches en observations. Ils sont logés à l'hôtel Forum mais à midi ils sortent un casse-croûte préparé par le personnel de l'hôtel. Certaines espèces de fauvettes, la Pitchou et une Fauvette à lunettes, posent des problèmes de détermination, tout comme un Œdicnème criard qui s'échappe de justesse devant leur pied.



L. Maes photographiant le nid d'une Guifette leucoptère en 1949



De gauche à droite : Segers, Lomont et Blume

Au printemps de la même année, le professeur Jan Hublé de l'université de Gand s'était rendu avec quelques ornithologues en Camargue. Après avoir lu le compte rendu de Waterschoot dans le numéro de février, il décide de publier son récit dans le numéro d'octobre[172]. Non seulement sa liste des observations faites est dressée de façon scientifique (mention de la date et du lieu), mais il parvient aussi aisément à élucider les énigmes formulées par Waterschoot. Ce dernier avait d'ailleurs emprunté les notes de Paul Herroelen afin de pouvoir écrire son texte.

Herroelen, qui était un excellent bagueur, notait toujours minutieusement ses observations. Il se limitait à l'essentiel dans son article, de là que nous nous contentons d'énumérer les espèces que les collègues belges avaient observées: Canard chipeau, Canard colvert, Nette rousse, Perdrix rouge, Grèbe castagneux, Butor étoilé, Bihoreau gris, Aigrette garzette, Héron pourpré, Flamant rose, Milan noir, Circaète Jean-le-blanc, Busard des roseaux, Busard

---

[171] Segers F., 1950. Het meesje in een zak. *De Wielewaal*, 16 : 73-79 ; Roels H., 1950. Nog over de bijeneter *Merops apiaster* L., *De Wielewaal*, 16 : 80-83; Segers F., 1950. Witwangstern, Chlidonias hybrida hybrida (Pallas). *De Wielewaal*, 16 : 302-304 en Uyttendaele A., 1950. De Flamingo, *Phenicopterus ruber roseus* (Pallas). *De Wielewaal*, 16 : 115-117.
[172] Hublé J., 1949. De vogels van de Camargue in april (17 tot 23 april 1949). *De Wielewaal*, 15: 245-247.

cendré, Faucon crécerellette, Faucon crécerelle, Gallinule poule-d'eau, Foulque macroule, Huîtrier pie, Échasse blanche, Avocette élégante, Œdicnème criard, Glaréole à collier, Gravelot à collier interrompu, Vanneau huppé, Courlis corlieu, Courlis cendré, Mouette rieuse, Goéland argenté, Sterne hansel, Guifette moustac, Sterne pierregarin, Pigeon biset, Tourterelle des bois, Coucou gris, Petit-duc scops, Chevêche d'Athéna, Martinet noir, Guêpier d'Europe, Rollier d'Europe, Huppe fasciée, Pic vert, Alouette calandrelle, Cochevis huppé, Alouette des champs, Hirondelle rustique, Hirondelle de fenêtre, Pipit rousseline, Bergeronnette printanière, Bergeronnette grise, Rossignol philomèle, Phragmite des joncs, Rousserolle effarvatte, Rousserolle turdoïde, Hypolaïs polyglotte, Fauvette à tête noire, Fauvette grisette, Fauvette à lunettes, Panure à moustaches, Mésange charbonnière, Rémiz penduline, Loriot d'Europe, Pie-grièche à poitrine rose, Pie-grièche à tête rousse, Geai des chênes, Pie bavarde, Choucas des tours, Corneille noire, Moineau domestique, Moineau friquet, Verdier d'Europe, Chardonneret élégant, Linotte mélodieuse, Bruant des roseaux et Bruant proyer, soit soixante-quinze espèces.

Du 18 mai au 1er juin 1952, quelques ornithologues flamands ont visité la Camargue et la Crau. Ils nous ont laissé quelques très belles pages[173]. Ils avaient choisi ces dates parce que le risque d'être confronté au mistral, qui rend les observations quasi impossibles, sont moindres à partir de la deuxième quinzaine de mai et à cette période de l'année on n'est pas encore "bouffé" par les moustiques. Ils comparent la Camargue aux polders du plat-pays. En Camargue, les maisons sont moins bien entretenues qu'en Flandre mais cela fait partie de leur charme et il y a cette différence de climat, non négligeable et fortement appréciée par nos visiteurs. La découverte de la Camargue est étourdissante et dépasse toutes les attentes. Les ornithologues sont accueillis par monsieur Henri Lomont, qui leur fournit les premières indications, et sont logés dans la maison de la Réserve au Salin du Badon. Les déterminations ne posent aucun problème, à l'exception de la Bergeronnette printanière qu'ils y rencontrent et qui serait, d'après eux, une forme intermédiaire entre la Bergeronnette d'Italie et la Bergeronnette ibérique. Après une visite à la Crau, ils se sont rendus aux Baux afin d'observer le Monticole bleu et le Vautour percnoptère. Aucune des deux espèces ne fit son apparition et un Baussenque étonné leur fait la remarque qu'un merle est noir et non pas bleu. Déçus ils quittent les lieux et même le mégot de cigare de Churchill, exposé dans un hôtel sous une cloche en verre, n'arrive pas à les dérider. L'observation d'un Faucon crécerellette aux environs de l'abbaye de Montmajour remonte le moral. Les ornithologues belges qui étaient venus en 1949 l'avaient observé et l'un d'eux y avait consacré un article ainsi qu'au Guêpier d'Europe[174]. D'autres s'étaient contentés d'un article général[175]. Comme

---

[173] Huyskens G., 1954. Broedvogels uit de Rhôhne-delta *[sic]. De Wielewaal*, 20: 37-57 et Boeyé A., 1954. Lente in de Camargue. *De Wielewaal*, 20: 57-59.
[174] Cuypers J., 1949. Naumann's Torenvalk (*Falco N. Naumanni*-Fleischer). *De Wielewaal*, 15: 221-224 et Wortelaers F. 1949. Iets over de Bijeneter (*Merops piaster*) [sic]. *De Wielewaal*, 15: 219-220.
[175] Deschrevel A., 1949. Arles-sur-Rhône en la Camargue. *De Wielewaal*, 15: 73-74; Grootaers F. 1949. Arles-sur-Rhône en la Camargue. *De Wielewaal*, 15: 105-109; Hublé J., 1949. De vogels van de Camargue in april (17 tot 23 april 1949). *De Wielewaal*,

tous les autres ornithologues étrangers, les Belges étaient venus pour voir des Flamants roses, nichant en toute liberté. Ils avaient appris qu'en 1952 il y avait une colonie, donc, ils partent à la recherche de cette curiosité. Après avoir parcouru toute une journée la Petite-Camargue ils avaient vu des milliers de Flamants roses mais pas de nids. La journée avait été ornithologiquement tellement riche qu'ils n'étaient pas désappointés. Une discussion avec Lomont au sujet de la différence entre un marécage et un étang clôture leur séjour merveilleux qui restera à jamais gravé dans leurs mémoires.

En 1954 et en 1959, F. Segers organisa un deuxième, puis un troisième voyage spécifiquement pour les ornithologues néerlandophones. Celui de 1954 était inattendu et devait remplacer *in extremis* une autre excursion. Les lecteurs de la revue *De Wielewaal* découvrirent bientôt l'invitation ainsi que le programme :

Départ le 22 mai 1954 à Anvers. L'autocar passe par Bruxelles, Charleville, Reims, Châlons, St-Dizier, Langres et s'arrête à Dijon où l'on passe la nuit dans "bon hôtel". Un dîner de qualité est prévu.

CAMARGUEREIS 1954

Landy vervalt — onoverkomelijke moeilijkheden.

Wij gaan een mooie autocarreis maken naar het wereldberoemde natuurreservaat « LA CAMARGUE. », van 22 tot 30 Mei 1954. Wegwijzer volgt. Voorlopige prijs 2750 fr — als het aantal deelnemers de 40 bereikt zal de kostprijs 2500 fr zijn.

Zeer spoedige inschrijving a. u. b.

Heerlijke reis dwars door Frankrijk met oponthoud te Dyon en te Nevers.

CAMARGUE-REIS *gaat door onder de leiding van de vogelkundige adviseurs van het Reservaat.*

L'invitation (à gauche) et la confirmation (à droite)

Le 23 mai, on reprend la route après un copieux petit-déjeuner. Le voyage les mène par Macon, Lyon, Valance [*sic*], Montélimar et Avignon à Arles. Avant de prendre les préparatifs pour une première excursion, les ornithologues ont droit à un repas très soigné à l'hôtel. Rien n'est laissé au hasard.

Du 24 au 28 mai, ils parient tous les jours d'Arles en autocar pour découvrir la Camargue. Le 29 mai, ils sont contraints d'entamer le voyage de retour qui les mène par d'autres villes : Nîmes, Le Puy, Roanne, Vichy, Moulins et Nevers, où ils s'arrêtent dans un hôtel confortable. Le lendemain ils passent par Briare, Montargis, Fontainebleau, Paris, Soissons, Bruxelles pour arriver à Anvers, où le voyage prend fin.

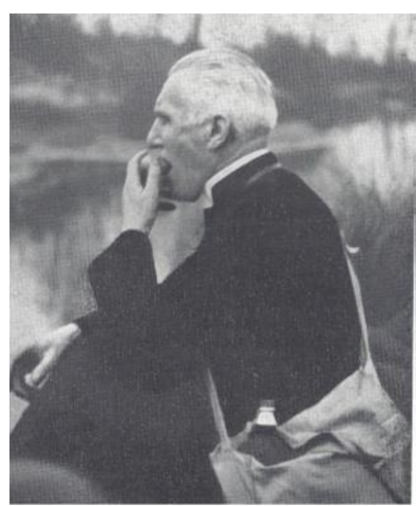
Afin de bien préparer l'excursion, les participants étaient invités à lire les articles de Huyskens et Boeyé, publiés dans le numéro de février et de se procurer auprès de la Centrale

15: 245-247; Segers F., 1949. La Camargue. *De Wielewaal*, 15: 34-36 et Waterschoot A., 1949. Algemeen verslag van de reis naar "La Camargue" Pinksteren [Pentecôte] 1949 – (3-7 juni). *De Wielewaal*, 15: 201-216.

ornithologique de l'association deux ouvrages : *Flamingo city* de Yeates et *Les Flamments* [sic] de Gallet.

Au congrès ornithologique, tenu les 1er et le 2 mai 1954, on espérait attirer les derniers candidats avec le slogan prometteur que les espèces qui sont rares ailleurs sont communes en Camargue. Le récit de cette excursion fut publié dans le numéro de juillet[176].

Arrivés au Salin de Badon, Lomont se fait attendre et le président de l'association, le curé Frans Segers, décide de visiter l'étang de Fournalet sans guide. Après le pique-nique, qui contenait certainement quelques pommes indispensables pour le curé, Lomont rejoint les Belges impatients, car ils ne disposent que de 5 jours pour découvrir la région.

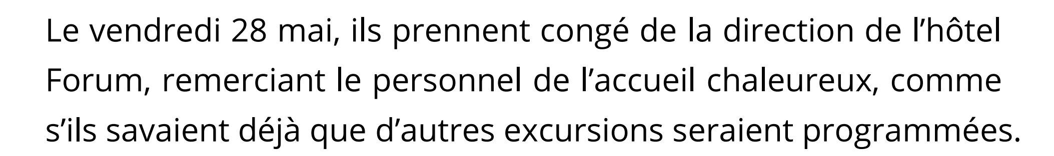


Pas de repas sans ses pommes

Le mardi 25 mai, les ornithologues quittent l'hôtel Jules César à Arles pour s'installer à l'hôtel Forum où le groupe qui les avait précédés en 1952 avait logé. De là, ils partent aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour y assister au pèlerinage des Gitans. Après le pique-nique, arrosé d'un bon vin de Bourgogne, ils partent pour l'étang de l'Impériale. Le lendemain, ils se rendent à Aigues-Mortes où ils croisent un couple d'Allemands, se plaignant des moustiques : "*Es ist alles wunberbar, aber die Mosquites.*" Tout est merveilleux, à l'exception des moustiques. Un homme avertit en vaut deux. Le jeudi 25 mai, jour de l'Ascension, le président de l'organisation étant un ecclésiastique, les ornithologues n'échappent pas à la messe. Ensuite, ils visitent l'abbaye de Montmajour à la recherche du Faucon crécerellette observé par leurs collègues en 1952 et ensuite le voyage se poursuit aux Baux pour se terminer par une course camarguaise aux Saintes-Maries-de-la-Mer. L'agilité des raseteurs qui affrontent le taureau furieux les impressionne autant que tous les oiseaux observés jusque-là durant leur séjour. La description des caprioles du curé Frans Segers nous rappelle la figure de Don Camillo, interprétée par Fernandel. Aucune fosse n'est trop profonde pour la franchir, aucun arbre trop haut quand une curiosité est signalée.



Aucun arbre n'est trop haut…



Le vendredi 28 mai, ils prennent congé de la direction de l'hôtel Forum, remerciant le personnel de l'accueil chaleureux, comme s'ils savaient déjà que d'autres excursions seraient programmées.

[176] Verhulst C.J., 1954. De Wielewaal op reis naar "La Camargue" van 22-30 mei 1954. *De Wielewaal*, 20: 201-213.

La faune de la région PACA

Le territoire de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur est le plus riche et le plus diversifié en nombre d'espèces en France métropolitaine. La région PACA abrite 245 espèces d'oiseaux nicheurs sur 275 espèces recensées en France, 70 % des 143 espèces de mammifères, 80 % des 34 Reptiles, 61 % des 31 Amphibiens, 85 % des 240 papillons de jour et 74 % des 100 libellules.

Le projet www.faune-paca.org

En janvier 2021, le site http://www.faune-paca.org a dépassé le seuil des **8 millions de données** portant sur les oiseaux, les mammifères, les reptiles, les amphibiens, les libellules et les papillons diurnes. Ces données zoologiques ont été saisies et cartographiées en temps réel. Le site http://www.faune-paca.org s'inscrit dans une démarche collaborative et mutualiste de mise à disposition d'un atlas en ligne actualisé en permanence. Faune-paca.org est un projet développé par la LPO PACA et consolidé au niveau national par le réseau LPO sur le site www.ornitho.fr.

Ce projet est original et se caractérise par son rôle fédérateur, son efficacité, sa fiabilité, son ouverture aux professionnels de l'environnement et aux bénévoles. Chacun est libre de renseigner les données qu'il souhaite, de les rendre publiques ou non, et d'en disposer pour son propre usage comme bon lui semble. Il est modulable en fonction des besoins des partenaires. Il est perpétuellement mis à jour et les données agrégées sont disponibles sous forme de cartographies et de listes à l'échelle communales pour les acteurs du territoire de la région PACA.

Les partenaires

Faune-PACA Publication

Cette nouvelle publication en ligne Faune-PACA publication a pour ambition d'ouvrir un espace de publication pour des synthèses à partir des données zoologiques compilées sur le site internet éponyme www.faune-paca.org. Les données recueillies sont ainsi synthétisables régulièrement sous forme d'ouvrages écrits de référence (atlas, livres rouges, fiches espèces, fiches milieux, etc.), mais aussi, plus régulièrement encore, sous la forme de publications distribuées électroniquement. Faune-PACA Publication est destiné à publier des comptes-rendus naturalistes, des rapports d'études, des rapports de stage pour rythmer les activités naturalistes de la région PACA. Vous pouvez soumettre vos projets de publication à Amine Flitti, rédacteur en chef de la publication et administrateur des données sur faune-paca.org.

Faune-PACA Publication n°107

Édition :
LPO PACA
Villa Saint-Jules
6, avenue Jean Jaurès
83400 HYERES

Tél : 04 94 12 79 52 • Fax : 04 94 35 43 28
Courriel : paca@lpo.fr • Web : paca.lpo.fr

Directeur de la publication : Amine FLITTI

Rédacteur en chef : Amine FLITTI

Comité de lecture du n° 16 : Amine FLITTI, Jeanne BIENVENUT

Administrateur des données faune-paca.org : Amine FLITTI.

Photographies couverture : Divers portraits

ISSN en cours

Partenaires techniques et financiers du site www.faune-paca.org sur la page accueil du site.